

VIE ET PAROLES

DU MAÎTRE PHILIPPE

Témoignage d'Alfred HAEHL



Livre paru aux éditions Paul Derain en 1959
réédité chez Dervy en 1980, 85, 90 et 1999.
(Copyright et droits réservés.)

Dès que j'ai connu M. Philippe, il a pris pour toujours une très grande place dans ma vie, et j'ai souhaité en mon cœur de mettre en lumière ses paroles et ses actes, en écrivant tout ce que j'ai vu et entendu.

Durant des années, les nombreux amis du Maître que j'ai fréquentés ont mis spontanément à ma disposition des documents authentiques le concernant, et tout ce qu'ils avaient noté sur sa vie et ses entretiens.

De cette collaboration est né le présent ouvrage.

Alfred Haehl. (1959)

Introduction

En 1899 je lus dans la revue L'Initiation, sous la signature de son directeur Papus (Dr Gérard Encausse), un article intitulé : « Le Père des pauvres ».

Dans ces pages, l'auteur faisait un panégyrique émouvant de M. Philippe, sans toutefois le nommer.

J'éprouvai aussitôt le désir impérieux de faire la connaissance de cet être au rayonnement surhumain.

Immédiatement je quittai Strasbourg pour me rendre auprès de Papus à Paris. Celui-ci m'offrit une très cordiale hospitalité, et, quelque temps après, m'emmena à Lyon pour me présenter à M. Philippe.

Cette rencontre eut lieu dans le laboratoire du Maître, 6, rue du Bœuf, au bas de la colline de Fourvière. Deux pièces au rez-de-chaussée, l'une donnant sur la rue, l'autre, le laboratoire proprement dit, donnant sur une cour intérieure.

Nous attendions depuis quelques instants dans la pièce contiguë au laboratoire, lorsque la porte de communication s'ouvrit et, dans la lumière de l'encadrement, un homme de taille moyenne, âgé d'une cinquantaine d'années apparut. C'était M. Philippe.

Cette apparition suscita en moi une émotion profonde. Tout mon être se tendait vers lui comme pour répondre à un appel inexprimé.

Tout de suite, d'un ton paternel, il me dit, à mon grand étonnement : « Ah ; te voilà ; Il est temps que tu viennes ». Son tutoiement ne m'avait pas surpris ; au contraire, il me semblait si naturel que j'aurais été peiné, je crois, s'il ne l'avait pas employé.

Papus l'avait invité à déjeuner ; il avait accepté.

A midi, je le retrouvai dans un restaurant réputé de la ville où je rencontrai quatre autres invités, dont le docteur Lalande, gendre de M. Philippe.

On servit des grives sur canapé, mais M. Philippe, qui présidait le repas, n'en mangea pas, disant avec douceur : « L'homme ne doit pas manger d'oiseaux ; ils n'ont pas été créés pour sa nourriture ». Une dame lui dit alors : « Vous mangez bien du bœuf.

Si j'en mange, répondit-il, c'est pour qu'il te soit permis d'en manger ».

Un profond silence interrompit la conversation jusqu'alors animée. Je réfléchissais. Tout cela était si nouveau, si inattendu. Et pourtant cette douceur, cette autorité bienveillante s'imposaient tout naturellement à moi.

A deux heures, nous nous rendîmes à la villa que M. Philippe habitait, 35 rue Tête-d'or. Là le Maître donnait journallement des séances dans une grande salle du premier étage. Cette salle était meublée de longs bancs en bois massif, où environ quatre-vingts personnes pouvaient prendre place, et d'un bureau-table installé contre la cheminée de marbre qui se trouvait au bout de la salle. La lumière était adoucie par les rideaux jaune pâle des grandes fenêtres.

A notre arrivée, la salle était pleine de gens appartenant à toutes les classes sociales, parmi lesquels beaucoup de malades et d'infirmes. Lorsque M. Philippe entra, un silence respectueux l'accueillit. Il ferma la porte derrière lui, afin que la réunion ne fût pas troublée par les retardataires qui devaient attendre, dans une salle du bas ou dans la cour, une deuxième séance. Immédiatement il s'adressa à tour de rôle aux personnes présentes. Chacune lui confiait, à voix haute ou à voix basse, ses préoccupations, ou celles des affligés pour qui elle venait le consulter.

Ce jour-là, j'entendis M. Philippe dire à une vieille femme : « Ton chat va-t-il mieux ; » Et celle-ci de répondre : « Oui, et je suis venue vous remercier. » Alors M. Philippe, s'adressant à tous : « Vous ne savez pas ce que cette dame a fait hier soir, à dix heures ; Elle a prié pour son chat malade, et le chat a été guéri. » La vieille opinait du bonnet et la salle riait. Ce que cette dame avait fait la veille dans le secret de sa demeure, l'assistance l'ignorait, mais M. Philippe, lui, le savait ;

Continuant sa consultation, il s'arrêta devant un homme d'un certain âge. Avant que celui-ci ait ouvert la bouche, il lui dit : « Le Ciel t'accorde ce que tu désires » ; et, se tournant vers nous, il ajouta : « Vous voudriez bien savoir pourquoi ce monsieur

obtient tout de suite ce qu'il demande ; C'est qu'il a fait beaucoup d'efforts pour se corriger de ses défauts ».

Ainsi M. Philippe connaissait la vie et les pensées de cet homme, qui avait obtenu aussitôt ce qu'il souhaitait, parce qu'il luttait pour devenir meilleur.

Allant de l'un à l'autre, il eut un mot pour chacun.

Aux questions posées sur des souffrances, des difficultés, il répondit avec bienveillance et une autorité qui en imposait, car on comprenait qu'il lisait sans peine dans les esprits et les cœurs. Des malades tendaient les mains vers lui, il les encourageait et ils étaient soulagés ou guéris. Il dit à une personne : « Ton mari va mieux, remercie le Ciel ». A une autre : « Ton enfant est guéri, il te faut payer. Ce n'est pas de l'argent que je demande, mais que tu ne dises pas de mal de ton prochain pendant une journée ». Puis, désignant un estropié : « Voulez-vous prier pour cet infirme et me promettre de ne dire du mal de personne pendant deux heures ; »

Tout le monde répondit : Oui. Après un instant de recueillement il ordonna au malheureux de faire le tour de la salle. Celui-ci se leva et, à la stupéfaction de tous, il marcha sans béquilles et sans aide. Des exclamations, des cris de joie exprimèrent l'émotion et la gratitude de l'assistance ; des larmes coulaient sur les visages.

On me comprendra si, au soir de cette journée à jamais mémorable, je résolus de ne pas accompagner Papus dans son voyage de retour à Paris, et de demeurer à Lyon.

*

**

Le lendemain, à deux heures, je me hâtai vers la rue Tête-d'or. Je vis encore des guérisons miraculeuses opérées par le divin »Père des pauvres".

Après la séance, M. Philippe m'invita à monter avec lui au deuxième étage où se trouvait son appartement. Là il s'occupa de son volumineux courrier, et je fus stupéfait de voir cet homme, que je savais si charitable, qui écoutait avec tant de bonté les doléances des malheureux, prendre les lettres, puis les jeter l'une après l'autre dans la cheminée, sans les ouvrir ni les lire. Certainement il en savait le contenu sans avoir besoin de les parcourir. Et, comme s'il eût voulu me convaincre qu'en effet il savait tout, il me cita tout à coup et sans en changer un mot une conversation que j'avais eue trois ans auparavant avec mon chef de bureau, dans la cour de l'usine dont j'étais alors le co-directeur. Je m'écriai : « Comment pouvez-vous savoir ce que j'ai dit et fait il y a trois ans, alors que vous ne me connaissiez pas encore, et que j'étais seul avec Léon dans la cour de l'usine, à 500 kilomètres d'ici ; » il me répondit le plus tranquillement du monde : « J'étais présent à votre conversation ».

Après avoir mis le feu au tas de lettres dans la cheminée, il se prépara pour aller à pied à la gare Saint-Paul, prendre le train de L'Arbresle où il habitait l'été ; puis il me demanda : « Veux-tu m'accompagner jusqu'à la gare ? » J'acceptai avec empressement et le trajet parcouru à côté du Maître me parut bien court. Je le quittai en le remerciant chaudement, et lui confiai mon désir de rester auprès de lui et de le suivre.

Aux étonnements et aux émotions suscités par tout ce que j'avais vu et entendu depuis deux jours, succédait en moi une joie inexprimable. Cette divine rencontre donnait brusquement une orientation nouvelle à ma destinée. Tout s'est arrangé par la suite pour que je puisse habiter Lyon, et que la grâce me soit faite de vivre près de M. Philippe dans une intimité presque quotidienne, jusqu'au moment où il quitta cette terre.

A quelque temps de là, le Maître m'invita à déjeuner chez lui rue Tête-d'or. Après le repas, il me dit : « Nous allons partir, ma famille et moi, par la gare de l'Est pour

nous rendre à Loisieux où se trouve ma maison natale ». Je songeai que j'aurais été bien heureux de la voir. Répondant à ma pensée, il me dit : « Je te la montrerai ».

Quelques instants après, M. Philippe et les siens montèrent en voiture et partirent. J'allais prendre congé de Mme Landar, sa belle-mère, lorsque la bonne, Félicie, descendit l'escalier en courant et cria : « Mon Dieu, M. Philippe a oublié sa pipe ».

Je la lui demandai et pris un fiacre pour la porter.

Devant la gare, je vis M. Philippe, à qui je tendis la pipe dans son étui. « J'en ai déjà deux », me dit-il. « Faut-il la reporter à Félicie ; - Non, va dire bonjour à ma femme dans la salle d'attente ». Auprès de Mme Philippe était sa fille qui s'écria en me voyant : « Vous venez avec nous à Loisieux ; - Non, je viens seulement apporter une pipe à M. Philippe ».

Alors elle partit en courant et revint avec son mari, le docteur Lalande, qui me remit un billet pour la Savoie.

En descendant du train, nous prîmes une voiture à quatre places ; je m'assis à côté du cocher. Il pleuvait et je pensai : « Quelle belle bronchite je vais prendre ; » à l'instant même Mme Lalande m'appela et me dit : « Mon papa vient de dire que personne ne prendra froid ».

Là-haut, M. Philippe me fit visiter sa petite maison natale, habitée par son frère Auguste. Au rez-de-chaussée, une seule pièce avec une grande cheminée et, contre le mur, une pendule ancienne.

Un escalier conduisait au premier étage où M. Philippe vint au monde. Il me montra le jardin, l'écurie, la source, puis l'église où il avait été baptisé et où je devais plus tard être marié en sa présence.

*

**

Plusieurs fidèles auditeurs, désireux de conserver le plus possible des enseignements de M. Philippe, prenaient des notes aux séances ou bien écrivaient aussitôt rentrés chez eux ce qu'ils avaient retenu des paroles du Maître, et ce qu'ils avaient vu. Ses familiers notaient de même ses entretiens et les événements de sa vie.

Ayant été en relation avec toutes ces personnes dont on trouvera plus loin la liste, celles-ci m'ont confié peu à peu, comme je l'ai déjà dit, les manuscrits composés entre 1889 et 1905. A leur témoignage j'ai ajouté mon propre témoignage, afin de sauver de l'oubli des paroles et des actes faisant écho aux paroles et aux événements qui, il y a vingt siècles, ont changé la face du monde.

Toutefois un volume comme celui-ci ne pouvant contenir tout ce qu'il m'a été donné de connaître sur M. Philippe, force m'a été de faire un choix, et j'ai groupé de mon mieux les textes retenus, suivant un plan aussi logique que possible. Le lecteur aura ainsi une vue d'ensemble sur les sujets abordés, mais il ne devra jamais perdre de vue que les paroles prononcées par le Maître s'appliquaient souvent à des cas particuliers. D'ailleurs il disait lui-même : « A la séance chacun entend ce qu'il doit entendre ».

Ce qui signifie que maintes paroles étaient incomprises ou échappaient à certains auditeurs. Cette diversité de compréhension, ces lacunes, se traduisent par des variantes dans les écrits qui me sont parvenus.

Les propos choisis sont nécessairement fragmentaires, et nul ne saurait prétendre qu'ils constituent « l'enseignement de M. Philippe » ; car jamais il n'a exposé une doctrine élaborée suivant nos habitudes intellectuelles. Il a souvent dit que nos connaissances ne sont que des images et notre mental un miroir, en ajoutant : « Celui qui aimerait son prochain comme lui-même saurait tout ».

Ce que le lecteur trouvera dans ces pages, ce sont surtout des directives révélant avec une lumineuse simplicité les moyens de réaliser dans la vie quotidienne les grands préceptes évangéliques : prière, humilité, amour du prochain comme de toutes les créatures, et acceptation de la souffrance.

Mais ce que ce livre ne peut donner, c'est l'ambiance de ces rencontres, l'impression de paix qu'on éprouvait auprès de cet être unique, l'accent de sa voix, la lumière qui émanait de lui. Ce qui est intraduisible, c'est l'immense bonté qu'il rayonnait, l'énergie victorieuse jaillissant de toute sa personne, la certitude qu'il mettait dans nos cœurs, plus forte que tous les raisonnements et qui nous donnait la bonne volonté et le courage ; c'est cette communion avec la souffrance humaine, cette puissance de consolation que n'oubliera aucun de ceux qui ont jeté vers lui l'appel de leur angoisse ou de leur désespoir. Cependant l'Esprit de Dieu parle aussi à notre esprit par le livre, et j'exprime le vœu que le lecteur ressente, devant les paroles que j'ai transcrites ici, ce que j'ai éprouvé moi-même en les entendant.

*

* *

Voici les noms de ceux qui ont recueilli les paroles et les anecdotes composant cet ouvrage :

- Auguste Philippe, frère du Maître.
- Victoire Lalande, fille du Maître, première épouse du docteur Lalande.
- Docteur Emmanuel Lalande, gendre de M. Philippe.
- Marie Lalande, deuxième épouse du docteur Lalande.
- Jean Chapas, le disciple le plus proche du Maître.
- Louise Chapas, épouse du précédent.
- Docteur Gérard Encausse (Papus).
- Sédir, l'écrivain mystique.
- Benoît Grandjean, expert-comptable.
- Laurent Bouttier.
- Jean-Baptiste Ravier.
- Jules Ravier, fils du précédent.
- Jacque Comte.
- Condamine-Savarin.
- Golfín de Murcia, secrétaire à la Légation de Cuba.
- Auguste Jacquot, ingénieur.
- Marie Glotin.
- Hausser.
- René Philipon.
- Raoul Sainte-Marie.
- Moi-même, Alfred Haehl.



Figure 1 - Portrait de Mr Philippe

M. Philippe était de taille moyenne, d'aspect fort simple. Il avait des cheveux noirs très fins, portés assez longs. Ses yeux, de couleur changeante, étaient ordinairement d'un brun assez clair, parsemés de paillettes dorées. Le regard était d'une douceur pénétrante ; vif et mobile, il se portait souvent plus loin que la personne ou l'objet considéré, et devenait parfois impérieux.

Tantôt son attitude était pensive et grave, tantôt il redressait le buste et la tête, son teint et la couleur de ses yeux s'éclaircissaient ; il rayonnait.

Il marchait beaucoup sans se hâter. Jamais pressé, il n'était jamais inactif. D'une grande habileté manuelle, il pouvait faire lui-même ses instruments de laboratoire. Il fumait beaucoup et ne s'accordait que très peu de sommeil.

Dans son activité inlassable il savait prendre le temps de faire une partie le soir en famille, à la brasserie, ou d'aller au théâtre avec les siens. Il plaisantait parfois avec bonhomie, le plus souvent pour faire naître une pensée élevée.

Il ne montra jamais de préférence pour aucune classe sociale ; d'une exquise politesse envers quiconque, il parlait à tous avec une bienveillante simplicité. Mais, par-delà cette bienveillance, une autorité et une liberté transcendantes émanaient de lui. Cela se conçoit car, « Il était, dit le docteur Lalande, tellement grand en connaissance, si libre, que nulle de nos mesures ne s'adaptait à lui.



Logique, morale, sentiment de la famille, tout cela n'était pas pour lui ce que c'est pour nous, puisque la vie entière se présentait à lui avec le passé et l'avenir liés ensemble en un seul tout spirituel, dont il savait la nature, l'essence, les raisons, les lois, dont il possédait les rouages... Et il donnait par ses bienfaits, cures morales et physiques, actes de science ou de miracle (c'est-à-dire sur-science pour nous), des preuves que son enseignement était vrai ».

Principaux événements de la vie de M. Philippe

M. Philippe naquit au Rubathier, commune de Loisieux, canton de Yenne (Savoie), le mercredi 25 avril 1849 à trois heures du matin.

On lui donna les prénoms d'Anthelme, Nizier.

À cette époque, la Savoie était encore italienne, mais les parents de M. Philippe étaient français.

Ils habitaient une toute petite maison au sommet d'une colline, avec une pièce en bas et deux en haut.



Figure 2 - Maison natale du Maître à Loisieux (Savoie)

Ils avaient un enclos, quelques champs et des vignes.

Il y avait 300 habitants dans cette commune et parmi eux beaucoup de Philippe.

Lorsqu'elle l'attendait, sa mère fit une visite au curé d'Ars qui lui révéla que son fils serait un être très élevé. Lorsqu'approcha le moment de la naissance, elle se mit à chanter en tenant à la main une branche de laurier. Il faisait un orage épouvantable ; on crut un moment que le village allait être emporté. Puis on vit une grande étoile très brillante. On revit cette étoile le jour de son baptême qui eut lieu à l'église de Loisieux, et le curé en fut frappé.

M. Philippe fit sa première communion dans cette même église le 31 mai 1862.

Son père, Joseph, né en 1819, mourut en février 1898 ; sa mère, Marie Vachod, née en 1823, est morte en décembre 1899. Ils s'étaient mariés en juin 1848.

M. et Mme Joseph Philippe eurent cinq enfants :

M. Philippe, Benoît, Joséphine, Auguste, Clotilde.

Son frère Benoît, né à Lisieux le 20 avril 1855, mourut de la variole le 5 février 1881. Il fut instituteur libre à Albens (Haute-Savoie). On l'avait surnommé : le saint. M. Philippe a dit de lui à son frère Auguste : « S'il avait vécu, nous aurions fait de belles choses ».

*

**

A quatorze ans, M. Philippe vint à Lyon. Avant son départ, il avait gravé, au-dessus de la porte de la maison familiale, une étoile qui subsiste encore.

A Lyon il fut accueilli par son oncle Vachod, boucher, 22 rue d'Austerlitz, à la Croix-Rousse.

Il l'aidait dans son travail tout en faisant ses études à l'Institution Sainte-Barbe, où l'un des Pères s'attacha à lui et fut reçu plus tard à l'Arbresle.

En dépeçant une bête M. Philippe se coupa les tendons du pouce et de l'index de la main gauche.

De cette blessure subsista une certaine raideur des deux doigts.

M. Vachod était incroyant et M. Philippe disait de lui : « S'il croyait, il serait parfait ». Il vint le voir sur son lit de mort et, lui mettant un doigt sur le front, il lui dit : « Tu n'as pas cru, vois maintenant ».

Pendant la guerre de 1870, il fut incorporé dans la Légion de marche », mais il n'y resta pas longtemps, à cause de sa blessure de la main gauche. Il fut regretté par ses camarades. A cette époque, il avait à Perrache une salle où il recevait des malades.

Ceux-ci, au début de son incorporation, remirent au préfet une pétition pour le réclamer. Le préfet le convoqua et lui demanda une preuve des pouvoirs qu'on lui attribuait. Un conseiller de préfecture présent à l'entretien, homme grand et fort, lui dit : « Je vous défie bien de me faire quelque chose ».

A l'instant même le conseiller tomba évanoui.

M. Philippe donna dans sa jeunesse des séances 117 rue Vendôme, puis 5 rue Masséna, ensuite rue Duquesne. En 1872 il ouvrit, 4 boulevard du Nord (actuellement boulevard des Belges n° 8), un cabinet dans un appartement qu'il avait depuis 1867. C'était une petite maison d'un étage, surélevée depuis.

Durant les années 1874-1875, il prit cinq inscriptions d'officier de santé à l'École de Médecine et de Pharmacie de Lyon. La cinquième est datée du 11 novembre 1875 et porte le n° 9. Sur le registre d'inscription il était domicilié place Croix-Paquet, où il avait une petite chambre qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie, et où il installait des malheureux.

J'en ai visité plusieurs.

A l'Hôtel-Dieu il fréquenta notamment la salle Saint-Roch où il suivit les cours cliniques du professeur Bénédict Tessier. Il guérissait souvent des malades et les médecins s'étaient aperçus de ses interventions.

Un jour il avisa un malade qui pleurait dans son lit parce qu'on devait lui couper la jambe le lendemain. Il lui assura que l'opération ne se ferait pas et lui fit promettre de ne rien dire. Le lendemain le chirurgien, stupéfait, constata que le malade était en voie de guérison et il demanda ce qui s'était passé. Le malade répondit : « C'est ce petit monsieur brun qui m'a vu ».

Un autre jour il visita trois soldats qui avaient la fièvre typhoïde au dernier degré. On attendait leur mort d'un moment à l'autre. Le Maître, s'approchant de leur lit, leur dit : « On vous considère comme perdus, ne le croyez pas ; vous guérirez tous les trois. Demain vous entrerez en convalescence et vous serez envoyés à Longchêne ». L'un des soldats lui dit : « Oh ! Merci, monsieur ; mais vous êtes certain que nous puissions échapper à notre terrible maladie ; - Ne craignez rien, je vous l'affirme ».

Le lendemain les soldats entraient en convalescence. Ils furent envoyés à Longchêne et ils guérèrent tous les trois. Il est inutile d'exprimer la fureur des médecins lorsqu'ils surent que l'étudiant Philippe avait encore passé par là.

On apprit qu'il était guérisseur et l'interne Albert le fit écarter du service. Il lui lut alors interdit de suivre les cours, « parce que faisant de la médecine occulte, véritable charlatan ». Il dut écrire au ministre pour avoir ses papiers et son exeat.

*

**



Figure 3 - Le Clos Landar à L'Arbresle, maison de Mr Philippe

En 1877, M. Philippe épousa Mlle Jeanne Julie Landar. Née à L'Arbresle le 18 septembre 1859, elle y mourut le 25 décembre 1939. En 1875 Mme Landar avait conduit à M. Philippe, boulevard du Nord, sa fille malade. Il la guérit et elle vint ensuite aux séances. Puis M. Philippe la demanda à sa mère. Le mariage civil et le mariage religieux furent célébrés à L'Arbresle le 6 octobre. L'acte de mariage indique que M. Philippe était alors domicilié 7 rue de Créqui, à Lyon.

Mme Philippe et la fille qu'elle eut par la suite furent toujours de santé délicate. M. Philippe leur disait que leur état de santé permettait à des mères de famille de travailler.

Le 11 novembre 1878 naquit à L'Arbresle sa fille Jeanne Victoire. Charmante créature de rêve, âme cristalline et toute pure, a-t-on dit d'elle, sa bonté, sa charité étaient extrêmes. Elle faisait preuve d'une sollicitude infinie pour les malheureux. Elle épousa le docteur Emmanuel Lalande le 2 septembre 1897.

M. Philippe eut aussi un fils, Albert, né le 11 février 1881, qui mourut à l'âge de trois mois de la variole.

En 1881 il fut appelé par le bey de Tunis, et en reconnaissance des soins qu'il lui donna, il fut nommé le 22 février de la même année officier du Nicham Iftikar.

Le 6 mars 1884 il fut nommé capitaine des sapeurs-pompiers de L'Arbresle par décret du ministre de l'Intérieur qui était alors Waldeck-Rousseau.

Le 23 octobre 1884 lui fut conféré le doctorat en Médecine par l'Université de Cincinnati (Ohio U.S.A.). Il avait présenté à la Faculté de Médecine de cette ville une thèse intitulée : « Principes d'hygiène à appliquer dans la grossesse, l'accouchement et la durée des couches » (4 pages. Imprimerie Jules Pailhès, 7 rue Lafayette, à Toulouse).

Le 24 décembre 1884, l'Académie Christophe-Colomb à Marseille (Beaux-Arts, Science, Littérature, Industrie) l'admit comme membre correspondant. Le diplôme qui lui fut délivré porte le n° 395.

Le 28 avril 1885 la ville d'Acri (Italie) lui décerna le titre de Citoyen d'Honneur « pour ses mérites scientifiques et humanitaires ».

Le 15 janvier 1886 la Croix-Rouge française l'inscrivit sur son Livre d'or (n° 13B) comme Officier d'Honneur.

Le 20 avril 1886 il fut nommé Membre Protecteur de l'Académie Mont-Réal à Toulouse (Inscription n° 661 f° N).

Le 12 mai 1886 l'Académie Royale de Rome lui conféra le titre de Docteur en Médecine honoraire.

C'est en 1886 qu'il s'installa 35 rue Tête-d'Or où il donna des séances jusqu'en novembre 1904.

Le 3 novembre 1887 il fut condamné pour exercice illégal de la médecine. En 1890, deuxième condamnation. Enfin traduit à nouveau deux fois en correctionnelle en 1892, il ne fut plus inquiété à partir de cette date.

En 1893 Hector Durville fonda à Paris une École de Magnétisme avec la collaboration de Papus (Dr Gérard Encausse). Sur l'insistance de ce dernier, M. Philippe consentit à ouvrir à Lyon une semblable École de Magnétisme en octobre 1895.

Les cours qui avaient lieu généralement le dimanche furent donnés de fin 1895 à courant 1898. Le docteur Lalande était souvent présent et, quelquefois, le docteur Encausse. Ils faisaient l'un et l'autre des exposés sur la physiologie et l'anatomie.

Ces cours n'avaient qu'un rapport très relatif avec le magnétisme fluidique tel qu'il est compris et appliqué ordinairement. Ils étaient surtout destinés aux fidèles auditeurs qui désiraient soigner les malades. Le Maître semblait n'attacher qu'une importance secondaire à la technique habituelle du magnétisme curatif, et notamment aux passes qu'il n'utilisait jamais lui-même. Sans cesse il revenait sur les enseignements donnés aux séances quotidiennes, en insistant sur l'humilité, la prière et l'amour du prochain, sans lesquels toute tentative de soigner les malades par le magnétisme resterait inopérante.

Quelques malades y venaient aussi. Ils étaient soignés et guéris, en présence des élèves, de la même façon qu'aux séances, et le Maître soulignait alors la grande différence existant entre sa manière d'opérer et la pratique du magnétisme. « Pour traiter par le magnétisme ordinaire, disait-il un jour, il faut être très fort ; au contraire, pour pratiquer notre magnétisme, il faut être très faible, c'est-à-dire charitable et humble de cœur, car celui qui serait très petit pourrait dire : Il me plaît que cet enfant soit guéri et il le serait ».

Les cours étaient illustrés par des expériences surprenantes sans rapport avec la suggestion, ainsi qu'en témoignent les notes de certains élèves. Des sujets, hommes presque exclusivement, servaient à la démonstration des faits. Ces sujets n'étaient pas suggestionnés, car les ordres étaient donnés par commandement à leur esprit, sans qu'ils puissent les entendre. Leurs visions étaient si nettes qu'ils en gardaient le souvenir au réveil et souvent même des traces physiques des faits par lesquels ils avaient passé (traces de piqûres de serpent, de morsures, de strangulation, etc.) car ces expériences étaient réelles, matérielles.

J'ai consacré par ailleurs dans le chapitre relatif à la médecine quelques paragraphes aux paroles essentielles du Maître sur le magnétisme curatif.

Le 1er août 1901 le Prince de Monténégro lui conféra l'ordre de Danilo Ier (3e classe) » pour des services exceptionnels rendus au peuple monténégrin et à Nous ». Il est intéressant de souligner que la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur délivra le 2 août 1902, sous le n° 25905, l'autorisation du port de cette décoration à « M. Philippe Nizier, Médecin en Russie ».

C'est le 8 septembre 1900 que M. Philippe entra en relation avec quelques grands-ducs de Russie par l'intermédiaire du docteur Encausse. Le comte Mourawieff Amoursky, attaché militaire russe à Paris, présenta M. Philippe au grand-duc Pierre Nicolaiewitch, oncle du tsar Nicolas II, à sa femme la grande-duchesse Militza et à la

sœur de celle-ci la princesse Anastasie Romanowsky, duchesse de Leuchtenberg (toutes deux filles du roi de Monténégro).

Puis le grand-duc Wladimir vint rendre visite à M. Philippe à Lyon, et, de retour dans son pays, le fit appeler. M. Philippe partit le 29 décembre 1900 et resta environ deux mois en Russie. A la suite de ce séjour l'empereur et l'impératrice entendirent tant d'éloges du Maître qu'ils lui firent savoir par la grande-duchesse Militza qu'ils aimeraient le voir à l'occasion de leur voyage en France. La rencontre eut lieu à Compiègne le 20 septembre 1901. M. Philippe fut présenté à l'empereur et à l'impératrice par la grande-duchesse Militza. Après cet entretien, les souverains demandèrent à M. Philippe de revenir en Russie, ce qu'il fit quelque temps après. Sa fille et le docteur Lalande l'accompagnèrent. Une maison leur avait été préparée à Tsarskoïe-Selo, où se trouvait une des résidences impériales.

Durant ce séjour, le tsar conçut une très grande admiration pour M. Philippe et lui accorda une confiance absolue, au point d'en faire son guide pour toutes questions importantes. Il voulait lui donner le diplôme de docteur en médecine, mais ses ministres lui exposèrent que M. Philippe devait pour cela passer des examens. Un jury fut constitué, qui se réunit au palais impérial. M. Philippe demanda qu'on lui donnât les numéros des lits de quelques malades en traitement dans un hôpital de Saint-Pétersbourg. Avec cette seule indication il fit séance tenante le diagnostic de chacun des malades désignés, lequel fut reconnu exact. Et il affirma que dès ce moment tous ces malades étaient guéris.

Les professeurs, membres du jury, purent vérifier à l'hôpital l'exactitude de ce qu'il avait dit et, le 8 novembre 1901, il fut reçu Docteur en Médecine par l'Académie Impériale de Médecine militaire de Saint-Pétersbourg, et inscrit sur le livre des diplômes sous le n° 27.

Les grands-ducs lui firent don d'une Serpollet, grande voiture marchant à la vapeur, que le docteur Lalande conduisait. Ils lui envoyèrent à Lyon deux lévriers : Outechaï (consolation, distraction) et Ptitza (oiseau). Le tsar lui donna une belle émeraude qu'il portait.

*

**

En août 1904 sa fille, Mme Victoire Lalande, tomba malade. Son état devint rapidement désespéré.

M. Philippe donna alors un exemple extraordinaire.

Son gendre, sa belle-mère, sa femme, sa fille elle-même demandaient la guérison. M. Philippe répondit : « La volonté du Ciel est qu'elle s'en aille ; cependant, pour vous prouver que le Ciel peut tout, elle ira mieux pendant deux jours, mais le troisième, elle reviendra à l'état où elle est en ce moment »).

En effet, elle se leva subitement le samedi et, dans la nuit du lundi, elle retomba, et rendit le dernier soupir le 29 août 1904.

Le lendemain, j'allai à L'Arbresle. M. Philippe vint à ma rencontre en pleurant et me dit : « Quand un soldat tombe, il faut serrer les rangs ».

De nombreuses personnes assistèrent à l'enterrement. M. Philippe a dit qu'il avait sacrifié sa fille, qu'il s'était enlevé le droit de la guérir et qu'elle était partie pour aplanir le chemin. « Cette mort, disait-il, m'a crucifié vivant ».

*

**

Longtemps à l'avance, M. Philippe avait préparé ses amis à son départ. A la séance du 18 mars 1901 on lui demanda de ne jamais s'en aller. Il répondit : « Au contraire, j'espère partir bientôt ; mais je ne resterai pas longtemps, je reviendrai ».

En février 1903 il dit adieu à ses fidèles : « Vous ne me verrez plus je m'en vais où j'ai à faire. On ne me verra ; pas partir, je m'en vais, mais je vous laisse le Caporal - c'est ainsi qu'il désignait son disciple le plus cher, Jean Chapas-. Vous lui demanderez et il prendra sur lui de vous accorder des choses que moi-même je vous refuserais, comme à l'école les enfants s'adressent au pion qui leur donne ce que le maître d'école leur refuserait peut-être.

Vous savez bien que moi aussi je ne vous abandonnerai jamais ».

En effet, après sa mort, son serviteur Jean Chapas a continué les séances rue Tête-d'or et les habitués ont affirmé que l'atmosphère spirituelle était semblable. Jusqu'à sa mort, le 2 septembre 1932, Jean Chapas a rempli noblement la mission que le Maître lui avait confiée.

Les derniers temps de sa vie M. Philippe souffrait d'étouffements et de douleurs aiguës au cœur.

A partir de février 1905 il ne quitta plus sa demeure, le clos Landar à L'Arbresle. Ne pouvant plus s'étendre, il passait ses nuits dans un fauteuil.

Le matin du mercredi 2 août 1905, Mme Philippe et sa mère, Mme Landar, ainsi que le docteur Lalande étaient auprès de lui. Mme Philippe s'était absentée quelques instants et, au moment où l'attention du docteur Lalande et de Mme Landar était retenue près de la fenêtre, M. Philippe se leva de son fauteuil, fit quelques pas dans la chambre, et tomba. Tout était fini.

Voilà ce qui est apparu aux yeux de ceux qui l'approchaient. Cependant le docteur Lalande, qui examinait souvent M. Philippe, n'a jamais rien trouvé d'anormal dans son état physique. Moi-même, je me suis promené avec lui sur la terrasse de sa maison la veille de sa mort ; il était tout à fait comme à l'ordinaire. Il est parti quand il a dû partir.

Ses funérailles eurent lieu le 5 août, le matin en l'église de L'Arbresle, l'après-midi en l'église Saint-Paul à Lyon. Son corps repose au cimetière de Loyasse, à Lyon, dans la sépulture de famille.

Quelques lettres de M. Philippe

Lettre à Louise Grandjean

(Devenue plus tard Mme Jean Chapas)

Lyon, 7 janvier 1886.

Chère Mademoiselle,

Mille fois merci des vœux que vous adressez au Ciel pour moi et pour ma famille. Je ne vous oublierai pas dans mes prières. Je demanderai aussi à Dieu qu'Il daigne vous protéger, vous et les vôtres ; qu'Il vous accorde ce que vous lui demanderez, si cela ne compromet en rien votre salut.

Priez, priez toujours ; n'oubliez pas les âmes qui vous entourent et qui demandent vos bonnes œuvres.

Recevez, Mademoiselle Louise Grandjean, les salutations sincères de votre tout dévoué,
PHILIPPE.

*

**

A une personne qui voulait intervenir en faveur du Maître dans le premier procès en exercice illégal de la médecine intenté contre lui :

« En réponse à votre honorée lettre du 30 mai 87, je viens vous remercier de vos bonnes intentions à mon égard. Je n'ai sollicité moi-même aucun témoignage en ma faveur ; quelques personnes se sont présentées pour témoigner de la vérité, on a ri ; beaucoup de ces personnes ont été certainement tournées en dérision, mais un jour viendra, et ce jour est bien près, où Dieu les récompensera.

Ce que je fais, je le referai encore, car je n'ai jamais fait le mal ; j'ai été inculpé, c'est très vrai, j'ai été bien insulté, mais j'ai la grande satisfaction d'avoir toujours rendu le bien pour le mal. Si le tribunal me condamne, le Tribunal céleste me graciera, car il m'a donné une mission à remplir que la puissance humaine ne peut remplir pour moi et ne peut m'empêcher d'accomplir mes devoirs. L'heure a sonné et donné le signal de mes épreuves ; je serai ferme et ne céderai pas un pouce du territoire confié par mon Père ».

*
**

1887.

À Mme Chapuis, cours Vitton, Mlle N..., M. F...

Mesdames et Monsieur,

Merci mille fois de l'intérêt que vous me témoignez. Ne vous souvenez-vous pas avoir entendu il y a longtemps déjà que je devais marcher sur des épines, et cela bientôt, vous disait-on ; Maintenant l'heure d'épreuves est sonnée et bientôt je montrerai mes pouvoirs. Rien ne sera changé aux séances.

On commencera lundi au lieu de mercredi, il y aura aussi séance mercredi.

Mon Père m'a envoyé ici pour avoir soin de et encourager ses enfants qui sont mes frères, les aimer, les bénir, les délivrer à l'heure de la mort, c'est-à-dire les présenter à Lui en les sortant du trouble.

Je ne cesserai mon œuvre que quand elle sera achevée.

Le moment est bientôt là où je montrerai au grand jour les titres qui m'ont été confiés.

Dieu veille sur nous ; ne craignez qu'une chose, celle de faire le mal ; moi j'aurai toujours la victoire lorsque je la demanderai à mon Père.

Encore merci.

Votre ami.

PHILIPPE.

Je saurai consoler celui qui a pleuré et sauver celui qui est perdu.

La puissance humaine n'est pas assez forte pour m'empêcher d'accomplir ma tâche.

PHILIPPE.

*
**

Chère Mademoiselle,

Hier vous étiez triste ; allez-vous mieux aujourd'hui ? Vous savez, vous connaissez vos ennuis, mais mettez-vous bien dans la pensée qu'ici tout le monde a des misères à porter ; tous nous avons une croix plus ou moins lourde. Si vous n'étiez pas sensible, si votre cœur ne sentait pas les tourments, vous ne seriez pas une enfant du Ciel. Sachez bien, ma bonne amie, qu'il y a des enfants de Dieu qui souffrent plus que jamais vous ne souffrirez. Souvent vous dites ; « Mais pourquoi ai-je la vie ; »

Ab ; Mademoiselle, cette vie, oui cette vie, pensez, vous en être maîtresse ; Non, détrompez-vous, elle est à Dieu, Donc si elle est à Lui, elle n'est point à vous et vous devez faire ce qu'il vous commande.

Quand vous aurez accompli sa volonté, vous ne souffrirez plus. Mais jusque là ne vous récriez pas, c'est peine inutile.

Ne croyez pas que je fais de la morale, non certes, vous en connaissez plus que moi à ce sujet, mais si je vous dis quelques choses, cela me fait du bien, car c'est pour moi que je parle,

Votre ami qui a aussi le cœur bien gros,

PHILIPPE,

*
**

A Mm., Barbier, Champollion, Grandjean, Boudarel

Mes amis et frères,

Ne soyez pas inquiets ; croyez-le, je suis venu apporter la lumière dans la confusion et je ne suis pas venu sans armes, sans bonne escorte, armé de la vérité et de la lumière. Je triompherai, soyez-en persuadés ; si je ne pouvais supporter la lutte, je n'aurais qu'à désirer le repos et l'aurais immédiatement. Prenez un peu de patience et tout va changer aussi en bien, Si je n'ai pas fait demander votre témoignage ici, je le préfère pour plus tard, car je passerai devant un bien plus grand tribunal et là j'aurai besoin de témoins à moi et pour moi, pour la vérité et pour le Ciel. Luttezz aussi en priant pour vos frères méchants, en demandant pardon à Dieu pour ceux qui nous crachent au visage et qui disent : « Si tu es Dieu, descends de la Croix ».

*

**

*A Madame Gérard, à Lyon
(Voir modèle photographié - page suivante)*

Chère Madame,

En réponse à votre lettre je ne puis vous répondre que ceci : Ayez du courage et sachez pardonner.

Ne gardez pas rancune à celui qui vous a fait souffrir, et croyez bien que ceux qui font mal ne savent ce qu'ils font.

Vous savez que personne ne veut être calomnié, inquiété par ses frères - en un mot on ne veut pas sentir l'adversité ; on préfère la paix, la tranquillité et le bonheur.

Le Ciel nous dit : « Enrichissez-vous en acceptant tout ce qui est refusé par vos frères, ces trésors-là ne seront point dérobés et les vers ne les détruiront point ».

Oui, mon enfant, prenez patience, je t'aiderai, pardonne, Dieu te pardonnera toi d'abord et tes frères si tu lui demandes pour eux.

Prie et accepte les épreuves car rien, rien ne nous vient si ce n'est par la permission de Dieu.

Ce Dieu a promis de changer la guerre en paix, l'orgueil en modestie, l'adversité en contentement et joie, la pauvreté en fortune.

*Aujourd'hui ce 9 septembre 1904,
je demande pour toi et ta famille la Bénédiction du Ciel.
Amitiés, PHILIPPE, Docteur en médecine Saint-Petersbourg.*

Chère Madame

En réponse à votre lettre je
 ne puis vous répondre que ceci:
 Ayez du courage et tachez seulement
 de garder pas souvenir à celui
 qui vous a fait souffrir, et
 croyez bien que ceux qui font
 mal ne savent ce qu'ils font.
 Vous savez que personne n'a
 été explorant, inquiétant par ses
 frères en son droit ou ne veut
 pas l'autorité d'adversité ou préfère
 la paix la tranquillité et
 le bonheur.

Le ciel vous dit: Enrichissez-vous
 ou acceptez tout ce qui est
 refusé par vos frères, ou

travaux le ne servent point de rien
 et les vœux ne les font point
 ouï mon enfant prenez patience je
 tâcherais pardonner Dieu te pardonne
 toi s'abandonne et tes frères si tu lui
 demande pour eux.

Prie - et acceptes les épreuves
 car rien - rien ne nous vient
 si ce n'est par la permission
 de Dieu

Ce Dieu a promis J. Moyse
 la guerre au païs
 Longueuil en Modeste
 L'écriture en contentement et joie
 la pauvreté en fortune.

Aujourd'hui le 29 = 1904
 J. demande pour toi et ta famille la
 bénédiction du ciel *Philippe*
 9^e en Médecine St Pétersbourg

Figure 4 - Reproduction d'une lettre de Mr Philippe

Paroles de M. Philippe sur Lui-même

J'étais là à la création, je serai là à la fin.

J'ai reçu le pouvoir de commander. Si la mer menace d'avoir une tempête, je puis calmer la mer en lui disant au nom du Ciel de s'apaiser. (13-2-1897)

Je vous affirme que j'ai un grade qui me permet de pardonner les fautes. Quelque criminel que vous soyez, je peux vous donner un laissez-passer et vous irez d'un bout du monde à l'autre sans qu'on vous demande rien.

Le tribunal du Ciel est un tribunal sévère, une cour martiale. Là nul n'est censé ignorer la loi.

Il ne faut pas alléguer l'ignorance, cela ne servirait à rien ; toutefois quelqu'un peut prendre votre défense ; il y a des agréés auprès de ce tribunal et leur vêtement est tel qu'ils n'ont pas besoin de toge.

Je ne suis pas autre chose qu'un de ces agréés.

Je suis avocat à la cour du Ciel et le curé d'Ars était un ange. Voyez la différence. Le curé d'Ars était obligé, pour guérir, de prier, de faire prier ; moi, j'ai le droit de commander. (13-2-1897)

Quand même ce que je vous dirai ne serait pas, Dieu vous donnera ce que je vous ai dit. Il le créerait pour vous. Et savez-vous pourquoi ? Il le créerait afin de ne pas me mettre en défaut. Si un régisseur a un employé et que cet employé vous donne quittance de votre loyer puis s'en aille, et que le régisseur vous appelle ensuite pour

payer votre terme, vous n'avez qu'à lui montrer la quittance de son employé et vous êtes quitte.

Mon ange gardien, c'est Dieu. Aussi vos anges gardiens ne peuvent-ils voir le mien. Je suis le seul à n'avoir pas d'ange gardien.

Non, je ne vous ai jamais dit que j'avais été l'un quelconque des apôtres du Christ. Je suis un pauvre pécheur du temps de Notre-Seigneur Jésus ; j'étais avec les apôtres, voilà tout.

Beaucoup d'entre vous pensent que je suis Jésus ou presque lui-même. Détrompez-vous ; je suis le chien du Berger et le plus petit d'entre vous. Quelqu'un dit : « Pourquoi dites-vous toujours ainsi ; » - Parce qu'en effet je suis tout petit et c'est parce que je suis petit que Dieu exauce toujours mes prières ; tandis que vous, vous êtes trop grands, et c'est pour cela aussi que Dieu ne vous entend pas. (21 -7-1 894)

Jésus est venu établir le règne de la charité et je suis venu pour consolider ses lois. (19-2-1894)

Je suis plus vieux que vous tous ; vous devez croire tout ce que je vous dis (15-1-1901). Pourquoi doutez-vous ? Il est en mon pouvoir de lever le rideau qui sépare ce monde de l'autre monde et de vous en donner des preuves.

Quand vous serez aussi vieux que moi, vous en ferez autant. Il faut avoir un doigt long pour toucher.

Ce que je fais, vous le ferez aussi, si vous aimez votre prochain comme vous-mêmes.

Je n'ai pas suivi la même voie que les hommes, c'est pourquoi je n'ai aucun mérite ; je suis tout petit, le plus petit ; je suis le plus vieux de vous tous. Personne de vous n'est aussi petit que moi. (11-2-1902)

Je suis le plus petit de tous et, si vous voulez que Dieu vous accorde ce que vous lui demandez, ne soyez pas plus grand que moi. Ne soyez pas orgueilleux, ne vous croyez pas quelque chose, ne soyez rien, car vous n'êtes pas grand-chose ; un vilain sac de pourriture, pétri des sept péchés capitaux, voilà ce que nous sommes.

Mon pays n'est pas ici ; je suis venu inspecter une propriété que je dois acheter dans quelque temps, je ne regrette donc pas d'être ici ; je suis venu de mon plein gré et ce que j'y vois m'intéresse comme une propriété qui doit devenir nôtre, nous intéresse.

Je vous dis que je ne suis pas de la terre. J'y suis venu rarement ; mais je me souviens de toutes mes existences passées. Un jour j'ai voulu revoir la planète d'où je sortais ; alors le génie de la planète s'est montré à moi et m'a dit : « Tu me reconnais donc ; » (13-2 -1 897)

Si je vous ai dit un jour qu'à telle date (XVIIe siècle) j'ai vu ceci ou cela, cela ne veut pas dire que je vivais alors en un tel pays de la vie matérielle, mais remarquez bien que d'ici je puis regarder la Suisse ou Paris. Je pourrais regarder Pékin et plus loin encore. A ce moment-là je pouvais donc regarder cette scène sans y être pour cela.

Si je ne suis pas bien le fil de la conversation, c'est que j'ai beaucoup de peine, car je suis obligé d'aller chercher clans la vérité les paroles que je vous dis. Si vous étiez dans la vérité, ce serait plus facile.

J'ai mon Ami qui est avec moi, que vous ne voyez pas ; il est caché et, lorsqu'il désire quelque chose, il faut que cela se fasse (27-4-1898). Il a une maison et m'a donné la garde des sentiers qui y conduisent.

A chaque entrée il y a un gardien qui ne laisse pas passer le premier venu.

Cet Ami qui ni me quitte jamais ne veut pas que l'on m'insulte ; si quelqu'un m'insulte, il ne pardonne pas. Moi, je pardonne, et il y a des personnes à qui j'ai pardonné qui sont passées de l'autre côté sans être pardonnées de mon Ami. Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Si vous insultez celui qui est avec moi, vous n'aurez point le pardon ». (10-11-1896)

Celui qui dit du mal de moi sans me connaître sera puni, celui qui en dit en me connaissant offense Celui qui est souvent avec moi. Car que diriez-vous d'une personne qui ferait bon semblant à une autre et qui donnerait un coup de pied au chien de cette personne ; Que penserait le maître de ce chien ; (21-1-1895)

Je ne peux pardonner à ceux qui me font des sottises. Ceux qui ont offensé Jésus-Christ ne peuvent être pardonnés sans l'assentiment de Dieu ; et moi je ne peux pardonner que si Jésus-Christ veut. (13-2-1897)

Si j'intercède pour un homme et que mon intercession soit écoutée, puis que la sœur de cet homme blasphème contre moi, alors je ne puis plus rien pour cette famille.

Ce que j'ai de plus que vous, c'est que je vous connais tous et que vous ne me connaissez pas (15-7-1891). Je vous connais tous très bien et il y a fort longtemps que je vous connais. Je sais ce que vous êtes et l'Ami qui est là, l'Ami que vous ne voyez pas, vous protège. J'ai habité un autre pays avec vous, pas sur la terre. Vous, je vous parle avec douceur ; il y en a d'autres à qui j'ai parlé avec sévérité (3-7-1 896 ; 7-1-1903).

Vous êtes tenus de faire ce que je vous dis parce que vos lèvres disent : « J'ai confiance en vous » (17-5-1897).

Vous êtes des francs-tireurs, et moi, je suis votre caporal.

Personne, je vous assure, ne vous aime plus que moi.

Cela ne me fait rien que vous m'en vouliez ; vous pouvez ne pas m'aimer du tout, je vous aime pour deux. Ce que je vous demande seulement, c'est d'aimer votre prochain autant que vous-mêmes. (10-6-1894)

Si vous sentiez ce que je ressens, vous sentiriez que nous ne sommes qu'un.

J'ai pardonné pour vous de tout cœur, car si on vous a offensés, on m'a offensé.

Je ne cherche pas la dignité en vous, mais bien l'humilité. Vos efforts sont les miens.

L'effort que j'ai fait ne sera plus à faire pour vous.

A propos d'articles de journaux. « C'est que j'ai demandé pour moi tous les ennuis que je peux porter, pour que les autres en aient moins ». (27-11-1904)

Je suis venu comme le bon médecin, non pour guérir ceux qui ne sont pas malades, mais bien pour ceux qui souffrent et pour aider ceux de bonne volonté à faire non seulement tout ce qu'ils peuvent, mais plus qu'ils ne peuvent. Ne faire que ce qu'on peut n'est pas suffisant. (27-12-1894)

Lorsque vous trouverez le fardeau trop lourd, demandez à Dieu d'alléger vos peines, ou pensez à moi et je vous promets que vous serez soulagés si vous êtes animés de bonnes intentions, car sans cela je ne vous entendrai pas non plus.

Vous m'appartenez tous, et, ce qui peut vous paraître téméraire, le temps aussi obéirait à ma volonté, et je vous atteste que celui qui aimera son prochain comme lui-même sera toujours entendu et exaucé. (10-6-1894)

Je suis fier de vous sauver.

Un jour, alors qu'il y avait beaucoup de monde à la séance, M. Philippe dit soudainement : « Ah ; cette canaille de P., ce voleur de P., ce vaurien de P. »

et toutes sortes d'horreurs de lui-même. « Mais, monsieur Philippe, pourquoi dites-vous cela de vous-même ? vous nous faites de la peine ; vous savez bien que nous vous aimons beaucoup. - Il y a ici des personnes qui ont prononcé ces paroles et je dis cela pour qu'elles soient pardonnées ».

Une fois, une seule fois dans ma vie, je suis resté dix jours sans épreuves, j'ai eu dix jours de bonheur.

Alors j'ai pleuré et j'ai prié parce que je me suis cru abandonné de Dieu, et j'ai supplié pour avoir des épreuves.

Je ne connais de ma famille que ceux qui observent ce que je leur dis, ceux qui font des efforts pour aimer leur prochain.

Vous serez unis à moi si vous vous aidez les uns les autres, prévenant même les demandes de ceux qui n'oseraient vous en faire.

Si vous voulez venir avec moi, aimez votre prochain comme vous-mêmes, sinon On vous laissera. (8-11-1894)

J'ai été par toute la terre pour pousser ceux qui ne marchaient pas. (7-1-1903)

Vous êtes sous mon empire et tous vous marcherez. Ah ; on vous fait des sottises, on vous bafoue ;

Qu'est-ce que cela fait ; Le Christ aussi a été bafoué ; mais lui, cela ne fait rien, tandis que vous, c'est une autre affaire ; Ah ; que ceux qui sont revenus après l'avoir bafoué ont eu à souffrir ;

Si vous ne faites pas ce que je vous dis, le Ciel vous punira. Si vous faites ce que je dis, vous aurez de grandes épreuves, mais vous viendrez avec moi.

Ne craignez pas de me perdre ; j'ai un pied au fond de la mer, un sur la terre, une main vers vous et l'autre vers le Ciel. Donc vous me retrouverez toujours.

Je serai toujours avec vous, non pas devant vous, mais avec vous.

Je vous ai promis que je serai toujours avec vous et je vous le promets encore, et je jure qu'aucun de vous ne sera damné. (2-12-1902)

Si vous vous perdez, j'irai vous chercher partout où vous serez, serait-ce même au fond du grand enfer.

Dieu ne nous a pas créés pour nous mettre dans le feu éternel, pour nous perdre. Du reste s'il est quelqu'un de vous qui se perde, je vous promets, je vous proteste que j'irai moi-même le chercher là où il sera. (29-1-1902)

Dieu m'est témoin que vous ne rentrerez pas au Ciel sans m'avoir revu. (1896)

Vous êtes sous mon empire et je n'entrerai au paradis que lorsque vous y rentrerez vous-mêmes, et vous y entrerez tous. (26-12-1894)

Aimez-vous les uns les autres, et je vous promets qu'à votre mort une seule pensée de vous m'amènera vers vous. Je serai là ; (10-11-1894)

Je suis la Porte, personne ne peut mourir sans me voir, sans que je le voie.

Je suis au seuil de la mort, c'est pourquoi il est impossible pour tous de ne pas me voir en mourant.

Tous doivent passer devant moi pour aller au Ciel, car tous doivent passer sur le chemin où je suis.

Anecdotes

M. Philippe se trouvait un jour dans un compartiment de chemin de fer en compagnie d'un évêque et d'un homme de sa connaissance qui était ami de l'évêque. La conversation fut amenée sur des questions théologiques. « D'après ce que vous venez de dire, demanda l'ami de l'évêque à M. Philippe, la prière devient inutile ; « il

lui répondit qu'au contraire la prière était nécessaire et même indispensable et il lui en donna des preuves évidentes.

L'évêque, comprenant qu'il se trouvait en présence d'un homme d'une intelligence transcendante, lui dit alors : « Puisque vous pouvez prédire l'avenir, pourriez-vous me rappeler un fait personnel qui se soit produit antérieurement ; » M. Philippe lui répondit alors que, lorsqu'on pouvait prédire l'avenir, on était forcément à même de connaître le passé et que, puisqu'il désirait qu'il lui rappelât un fait de sa vie passée il allait le satisfaire. « Il y a plusieurs années, dit-il, un membre de votre famille fut trouvé pendu à l'espagnolette de sa fenêtre et l'on eut la certitude d'un suicide. Votre parent ne s'est pas suicidé, il a été assassiné d'abord, et ensuite son cadavre a été pendu pour simuler le suicide ».

L'évêque très surpris déclara que c'était l'exacte vérité, mais qu'il était d'autant plus étonné qu'il se croyait le seul dépositaire de ce secret de famille.

Le soir à la veillée M. Philippe disait souvent des choses comme : « Ton beau-frère lit en ce moment tel journal. - L'empereur d'Allemagne vient de dire ceci, etc. ». Et, devant notre étonnement, il disait : « Savez-vous pourquoi mon esprit peut s'étendre ainsi simultanément partout ; simplement parce que je suis le chien du Berger et que j'ai le droit de me promener dans toutes les terres du propriétaire ».

Une nuit, revenant de son laboratoire, M. Philippe, après avoir traversé le pont Morand, me pria de l'attendre quelques instants. Il alluma sa pipe et descendit sur la berge du Rhône. Là il se dirigea vers trois hommes qui délibéraient sur un mauvais coup qu'ils voulaient faire. Le voyant seul aller de leur côté, ils se crurent découverts par la police et, lorsqu'il les interpella, ils commencèrent à nier. « Ne niez donc pas, leur dit-il, et, à l'un d'eux : c'est toi qui as donné l'idée ».

Ils répondirent qu'ils étaient sans travail et acculés à la misère. Alors M. Philippe promit de leur apporter le lendemain, à un rendez-vous qu'ils fixèrent ensemble, la somme nécessaire à leur établissement.

N'ayant pas la somme, il dut l'emprunter. Ces hommes s'établirent par la suite et M. Philippe a dit que jamais commerçants n'ont été plus honnêtes qu'eux.

Un jour M. Philippe accosta devant moi un pauvre homme assis sur ses talons, qui mendiait à une extrémité de la passerelle du Collège. Ses jambes, écrasées par une voiture, étaient paralysées. On l'amenait là et on le rentrait le soir avec une petite voiture. M. Philippe lui dit : « Je connais quelqu'un qui pourrait te guérir. Il faut bien demander à Dieu et tes jambes marcheront de nouveau. Tu promets de demander à Dieu ; - Oui », répondit-il. Et le Maître me dit en partant : « Il ne demandera rien du tout ; c'est déjà la deuxième existence qu'il passe ainsi estropié. Il ne veut pas travailler ».

A la séance un homme à l'allure arrogante faisait à haute voix des observations malveillantes pendant que M. Philippe parlait : « Il faut être idiot pour croire à toutes ces bêtises », et autres propos du même ordre. M. Philippe, passant près de lui dans sa tournée, le pria de l'accompagner dans la pièce voisine. Là il lui dit : « Pourquoi tel jour, à telle heure, as-tu étranglé cette femme ? J'étais à côté de toi ». L'homme tomba à genoux, suppliant M. Philippe de ne pas le livrer à la police. « A la condition, lui fut-il répondu, que tu changes de vie et que tu suives ta religion. - Si je suis ma religion, je devrai me confesser. - Tu t'es confessé à moi, cela suffit ».

Et l'homme partit en pleurant.

Il y avait à L'Arbresle un homme qui enlevait les brûlures. Il eut quelques insuccès ; il accusa M. Philippe d'en être la cause et répandit sur son compte des bruits calomnieux. M. Philippe le fit appeler. Plongeant alors deux doigts de la main droite dans de l'acide sulfurique, il pria son hôte de guérir la brûlure. Pendant plus de

deux heures celui-ci fit tous ses efforts, tandis que l'acide brûlait la peau et entamait les chairs. Comme il avouait humblement son impuissance : « C'est bien, lui dit M. Philippe, à l'avenir tu auras plus de facilités pour guérir les brûlures ».

Un malade n'obtenait aucune amélioration. M. Philippe lui demanda : « Te repens-tu de tes fautes ; »

Le malade surpris répondit : « Mais je n'ai jamais fait de mal à personne, j'ai toujours donné aux pauvres », et ainsi de suite. Alors M. Philippe lui répliqua : « Dans ces conditions le Ciel ne peut rien pour toi ».

A la séance je vis arriver un jour un homme qui venait pour la première fois. Il avait une figure terrible qui me fit peur. Lorsque M. Philippe entra, il envoya chercher une pelote de corde et il dit : « Aujourd'hui je veux vous pendre ». Il désigna une douzaine de personnes et les aligna les unes derrière les autres, l'homme au visage rébarbatif le premier et moi le dernier. Puis il entoura de la corde le cou du premier, la passa sur les épaules des autres personnes, les deux extrémités pendant sur mes épaules, en arrière. Il demanda : « Qui veut être l'exécuteur des hautes œuvres ; - Moi ; cria une dame. - Alors, tu vas nouer les extrémités de la corde qui pendent sur les épaules de ce monsieur (en me désignant) et tu serreras bien le nœud ». A ce moment le premier homme du groupe tomba. Il était affreux à voir, le visage crispé et la langue pendante, une langue d'une longueur démesurée. L'homme ne s'était rendu compte de rien. Et j'eus l'impression, sinon la certitude, que M. Philippe lui avait évité l'échafaud.

Nous revenions, M. Philippe et moi, de Sathonay à Lyon dans un landau à cheval entièrement découvert. Le vent était si fort que j'étais obligé de tenir de la main mon chapeau sur la tête pour qu'il ne s'envole pas. Le Maître avait bourré sa pipe. Pour qu'il puisse l'allumer à l'abri du vent, je préparai mon chapeau ; mais il me pria de le remettre sur ma tête, sans ajouter qu'il n'en avait pas besoin.

Puis, sortant une allumette de la boîte, il la fit flamber et, tout en parlant d'autres choses, il laissa en plein vent la flamme dévorer à demi le bois de l'allumette ; puis, comme s'il eût été dans une chambre, il alluma posément sa pipe. Je n'en croyais pas mes yeux. La flamme avait résisté au vent comme si celui-ci n'avait pas existé pour elle.

Je compris alors que le Maître n'avait pas besoin de mon chapeau pour protéger cette flamme, mais que mon chapeau avait besoin de ma main pour ne pas s'envoler de ma tête, tellement le vent était violent.

Un jour il faisait une chaleur torride dans la salle des séances. Quelqu'un dit qu'il faudrait que la salle soit transportée à Bellecour. « En effet, répondit M. Philippe, la salle pourrait être transportée à Bellecour ; seulement cela exigerait bien des dérangements. Mais on peut faire venir ici de l'air de Bellecour ». Et, au même moment, un tourbillon d'air léger pénétré de soleil passa dans la salle.

Un jour qu'il y avait foule et que de nombreuses personnes étaient debout, M. Philippe écoutait les doléances d'un malheureux à un bout de la salle, lorsque brusquement un paysan se leva et se précipita vers la porte qui avait été fermée à clef par M. Philippe. Ne pouvant l'ouvrir, il la secoua vigoureusement, à tel point que M. Philippe l'interpella : « Eh ; tu veux donc démolir la maison ; - Non, répondit l'autre, mais il faut que j'aïlle au petit coin. - Dans ce cas tu n'as qu'à dire à la porte : Ouvre-toi ! et elle s'ouvrira. - Porte, ouvre-toi ; » cria le paysan. Instantanément les deux battants de la porte s'ouvrirent tout grands. Les plus proches regardèrent qui avait pu ouvrir ; le vestibule et l'escalier étaient vides. L'étonnement était général et un bon rire secouait les assistants. Mais tous étaient dans l'admiration des pouvoirs du Maître, qui commandait à la matière inerte, et aussi de la foi du paysan en sa parole.

Autrefois un vieillard accompagnait souvent le Maître dans ses courses. On l'appelait le père Galland. Une nuit le Maître et le père Galand furent obligés de traverser un bois très obscur ; ils le traversèrent sans peine bien que le sentier qu'ils suivaient fût mal tracé. Le lendemain le père Galland racontait à une personne de sa connaissance les impressions de son voyage, sans oublier le passage sous bois. Cette personne lui fit part de son étonnement de ce qu'ils avaient pu traverser le bois par une nuit aussi obscure. Le père Galland lui dit : «

Avec Philippe on traverse sans difficulté les forêts les plus sombres par les nuits les plus noires. Ainsi hier, lorsque nous fûmes sous bois, un rayon de lumière nous accompagnait afin de nous faciliter la traversée ».

Bou Amama était le devin du village arabe à l'Exposition universelle de 1900 à Paris. Papus lui avait parlé de M. Philippe et il avait exprimé le désir de se rendre à Lyon pour le voir. Il avait, disait-il, beaucoup de choses à lui dire. Je fus chargé de recevoir et de piloter ce vieil Arabe puis de le conduire à la séance au jour que M. Philippe avait fixé. Là il resta un moment devant le Maître et je fus étonné de voir qu'il ne lui parlait pas. La séance terminée, nous descendîmes l'escalier, lui et moi, et nous allâmes nous asseoir sur un banc dans la cour où M. Philippe devait nous rejoindre. Là nous eûmes pendant vingt minutes une conversation générale, puis M. Philippe nous quitta. Et, comme j'exprimais à Bou Amama mon étonnement qu'il n'ait pas posé à M. Philippe les nombreuses questions dont il désirait l'entretenir, il me répondit : «

Je lui ai tout dit, et il m'a répondu ». Je lui demandai alors : « Que pensez-vous du Maître Philippe ; » Il dit, levant l'index de la main droite : « Il est grand, il est très grand, il est le plus grand ».

Un jour que, dans la salle d'attente de la gare Saint-Paul, je prenais congé de M. Philippe, un ami du Maître m'aborda et me demanda si je ne l'avais pas vu. Il avait, disait-il, un besoin urgent de lui parler. Embarrassé, puisque M. Philippe était là, debout, à côté de moi, je répondis à cet ami : « Ordinairement il prend le train à cette heure-ci ; vous pourrez peut-être le voir ».

Le docteur Lalande lorsqu'il revint de Russie où il avait accompagné M. Philippe me dit : « Un jour le Maître était assis dans une voiture à côté de la tzarine, pendant une revue. Un des grands-ducs, ayant aperçu un homme en civil dans la calèche impériale, se précipita au grand galop de son cheval.

Mais, s'étant approché, il fut stupéfait de voir la tzarine seule dans sa voiture. Il lui fallut faire à deux reprises cet aller et retour pour se convaincre que M. Philippe pouvait se rendre invisible.

Un habitant de Tarare qui, avec une baguette, trouvait les objets perdus, vint un jour auprès du Maître à L'Arbresle. Le Maître prit une pierre, y traça un signe avec un crayon et demanda à cet homme s'il voulait qu'on lui bandât les yeux. Celui-ci répondit qu'il y consentait. Le Maître, après lui avoir bandé les yeux, lança la pierre avec force et, comme il allait lui enlever le bandeau, l'homme lui dit qu'il pensait trouver la pierre les yeux bandés.

Prenant sa baguette, il marcha dans la direction de la pierre et la trouva. Le Maître dit alors : « Vous voyez qu'aucun nuage n'existe au firmament et que rien ne fait présager un mauvais temps ; il me plaît que, dans un quart d'heure, une pluie torrentielle tombe sur toute la ville de L'Arbresle et même sur cette propriété, et que pas une goutte d'eau ne tombe sur la terrasse où nous sommes ». Le quart d'heure expiré, le désir du Maître fut réalisé de point en point et, lorsque la pluie tombait avec le plus d'abondance, le Maître ajouta : « Maintenant, si vous le désirez, un rayon de

soleil va venir éclairer la maison ». Mais l'homme à la baguette n'en demanda pas davantage ; aussitôt la pluie passée, il prit congé du Maître et ne revint jamais le voir.

Le fermier de Mme Landar était présent ainsi que la famille du Maître.

J'ai longtemps vu un oranger placé dans une grande caisse en bois qui ornait la terrasse au clos Landar. Cet arbre naguère était mort et le fermier l'avait jeté dans un coin sur un tas de gravats et d'ordures. Il était resté là trois ans. Un jour M. Philippe l'a rappelé à la vie et il a recommencé à verdoyer et à fleurir. Il a repris sa place sur la terrasse où tous l'admiraient. M. Philippe m'a donné de ses feuilles pour en faire des infusions qui facilitent le sommeil.

Un malade souffrant d'une affection de l'estomac et considéré comme incurable par les médecins se présentait pour la première fois à la séance. Le Maître demanda à un pharmacien présent quelle plante on pourrait lui donner comme médicament.

Celui-ci ne sachant que répondre, il lui dit de nommer une plante quelconque. Alors le nom de menthe fut prononcé. Le Maître fit remarquer qu'il y a trois sortes de menthe et choisit la menthe dite poivrée. « Mais comme nous n'avons pas de ce tonique sous la main, dit-il, nous allons en fabriquer, avec la permission de Dieu. » Il pria un assistant de rouler une feuille de papier en forme de cornet comme récipient, et de faire le geste d'en verser le contenu sur la tête du malade. « En cet instant, dit-il, en s'adressant à tous, vous devez ressentir un bien-être à l'estomac. » L'assistance répondit affirmativement. « Désormais, ajouta le Maître, il est donné à la menthe poivrée une nouvelle propriété en plus de celles qu'elle possède déjà. N'en abusez pas, mais chaque fois que vous prendrez de cette plante, vous éprouverez un bien-être de la tête aux pieds. »

Les trois anecdotes suivantes ont été contées par M. Philippe :

Un jour il est venu à la séance un grand agent blond en bourgeois. Au moment où j'ai prié les gens de se lever comme d'habitude, il est resté assis, le chapeau sur la tête. Il a roulé une cigarette et s'est mis à fumer. A ce moment j'ai vu un ange qui traversait le plafond de la salle et qui est venu à lui et l'a marqué sur le Livre de Mort. Trois jours après il était mort. Et il est bien différent de n'être pas marqué sur le Livre de Vie et d'être marqué sur le Livre de Mort.

Un jour le commissaire spécial aux délégations judiciaires, que je connaissais, vint me demander de donner pour un de ses amis de passage une séance spéciale où, me disait-il, il me priait d'inviter seule, ment des gens bien parce que son ami était un personnage important. Le jour pris, il vint avec son secrétaire et deux autres messieurs qui étaient des agents. Devant la porte il y avait une troupe d'agents.

Je donnai la séance et je fus averti de ne pas faire d'expériences. Quand j'eus fini, je dis à ce monsieur : « C'est fini. - Vous ne faites pas autre chose ;

Non, monsieur. - Alors veuillez fermer la porte et nous allons prendre les noms de toutes les personnes présentes. Vous demeurerez à côté, surveillé par ces deux hommes. J'ai ordre de perquisitionner chez vous ». Il prit avec son secrétaire le nom des personnes présentes et saisit quelques papiers. En même temps une perquisition était faite à la même heure à L'Arbresle où on enfonçait les volets, et une chez mon père en Savoie. « Le soir, disait M. Philippe à Encausse, j'étais résolu de punir cet homme. Or on me le montra, corps et esprit, devant moi, et on me mit une épée dans la main. Mais je jetai l'épée. Après tout, cela ne valait pas la peine.

Puis je me mis à genoux et priai Dieu de lui pardonner. Mais je ne sais s'il a été pardonné. De tous ceux qui l'ont aidé dans cette besogne il est seul survivant, avec son secrétaire. Ce dernier a essayé depuis, sur mon conseil, de réparer le crime dont il avait été le témoin, en aidant tous ceux que je lui envoyais. Mais lui est remis à la Justice de Dieu.

Le médecin doit agir sans compter sur la reconnaissance des gens. Un jour un malade vint me trouver pour des douleurs horribles de la face dont il souffrait et m'offrit, de lui-même, 1.000 francs pour le guérir. Je lui en demandai 500, puis 250, puis 100, et enfin je lui dis que, s'il était guéri, il tint sa promesse et me donnât 50 francs. Je lui fis une « opération » et il fut guéri sur-le-champ. Huit jours, quinze jours, six mois se passèrent ; j'allai le voir un jour. Il ne me reconnut pas. Lorsque je lui rappelai son mal et sa promesse, il me dit : « Oh ; vous n'avez pas fait grand-chose, entre nous ; et depuis je suis allé chez le dentiste qui m'a bien soigné ». Je lui annonçai alors que je déferai ce que j'avais fait et qu'il viendrait dans deux jours m'apporter les 50 francs. Il vint en effet avec une fluxion dentaire énorme ; mais je refusai l'argent et le guéris quand même, en lui disant que c'était une leçon.

Les séances

M. Philippe groupait chaque jour dans des séances les malades qui venaient le voir, ainsi que de fidèles auditeurs.

Dans mon introduction j'ai donné un aperçu de ces réunions, mais il est bien difficile de décrire l'atmosphère de confiance et de foi que créait la présence du Maître. Il nous invitait tout d'abord à nous recueillir, à prier, et à nous unir à lui pour demander au Ciel le soulagement et la guérison des malades. Le silence, l'attente grave qui suivaient nous élevaient pour un instant au-dessus des contingences matérielles de la vie quotidienne. L'animation provoquée ensuite par les guérisons obtenues, les questions posées et les réponses du Maître n'atténuèrent pas l'ambiance de spiritualité vraie et de sympathie bienveillante régnant dans la salle.

Je cite ci-après les paroles du Maître exprimant l'importance capitale et la gravité qu'il attachait à ces réunions ; puis, pour tâcher de faire revivre leur caractère spirituel, je relate ensuite quelques anecdotes s'y rapportant tout particulièrement.

Pour pouvoir faire des séances, il faut vivre en même temps sur l'autre plan. (12-5-1901)

Un assistant demanda un jour à M. Philippe pourquoi il se donnait la peine de dire et de faire tant de choses si belles pour quelques auditeurs médiocres. Il lui répondit à l'oreille : « Tout ce qui se dit et se fait ici se répercute dans tout l'univers ».

Vous n'êtes pas tenus de croire bien des choses dont je vous parle, mais ce que vous êtes tenus de croire et de faire, c'est d'aimer votre semblable. Ces paroles-là ont été écrites avant le commencement du monde. Souvent vous dites « Allons là-bas, il nous sera dit de belles choses » je ne sais si elles sont belles, mais ce que j'affirme, c'est que, sous peine d'être dans les ténèbres, vous êtes tenus de les mettre en pratique, autrement il est inutile de venir les entendre. (2-11-1894)

Voici ce qu'il faut que nous croyions pour être dans le chemin de la Lumière : tout ce qui est écrit dans l'Évangile. Puis, quoi que ce soit que l'on nous dise ici et qui puisse nous paraître extraordinaire, ne pas douter, ni même avoir un sourire ironique, car tout peut se faire ; il n'y a rien d'impossible à Dieu. Croire aussi que nous sommes tous frères, que nous avons tous le même Père et le même Maître. (10-10-1895)

Peu de ceux qui sont venus ici ne sont pas marqués sur le Livre de Vie. Dès la première fois que vous venez, vous sentez après une séance que vous êtes plus forts. Eh bien ; votre âme, à votre insu, a reçu un rayon de Lumière qu'elle cherche toujours suivre. Et vos ascendants comme vos descendants sont aussi inscrits sur le Livre de Vie Je vous le promets. (2-5-1895)

Ceux qui ont été aux séances participent à leurs effets, même lorsqu'ils en sont éloignés. La mort ne sera pour eux qu'une formalité ; un ange viendra leur couvrir la face et les conduira ; on prendra soin d'eux dans le tombeau.

Vous me demandez ma protection ; mais je ne peux pas plus que vous protéger personne. Vous venez ici, vous êtes soulagés. Les uns viennent pour maladie, les autres pour des peines morales, mais tous vous demandez du soulagement. Vous restez quelques heures dans de bons sentiments avec l'esprit vers le bien. (26-5-1903)

Quelquefois vous vous dites : N'allons pas là malgré tout vous êtes poussés à y venir. Ce sont vos anges gardiens qui vous poussent ; et ne trouvez-vous pas qu'en sortant d'ici vous êtes allégés, que vous vous sentez plus forts ? (27-11-1894)

Vous serez tous un peu soulagés, mais il faut me promettre d'être sages. Savez-vous ce qu'il faut faire pour cela ; Simplement ne pas dire du mal de son prochain. Ah ! si, je vous permets d'en dire mais en sa présence ; (12-7-1897)

Tout ce que je vous ai dit et que je vous dis, je l'ai prouvé, car Celui qui m'a envoyé m'a donné le pouvoir de vous présenter des preuves. Y en a-t-il qui puissent dire que je n'ai pas prouvé tout ce j'ai dit ; On lui répondit : « Maître, vous avez tout ce que vous avez dit ». (2-12-1902)

Le mal qui est guéri sans que les péchés soient pardonnés n'est que remis. Ici nous guérissons en pardonnant les péchés et le mal compte comme s'il avait été souffert.

C'est pour votre satisfaction personnelle qu'on vous laisse dire ce que vous avez, car nous le savons. C'est exactement comme lorsque vous dites l'état de votre main ; vous n'avez pas besoin de la regarder, elle est à vous et vous la connaissez. Mais, je répète, pour votre satisfaction nous écoutons ce que vous nous dites, car un malade est toujours réconforté de causer à son médecin, et chez vous vous seriez soulagés la même chose si vous demandiez à Dieu avec confiance. Et, lorsqu'on vous fait lever, c'est pour que vous vous recueilliez et demandiez un peu de soulagement si le fardeau est trop lourd. Vous recevez alors un peu de ce pain de l'âme que vous demandez chaque jour et c'est ce pain qui aide à supporter ces peines. (12-7-1897)

Je ne fais rien par moi-même pour vous guérir, je m'adresse au Maître qui est Dieu. N'avez-vous pas été soulagés toujours ? Y a-t-il quelques personnes qui ne l'aient pas été ? Vous avez vu ici des choses surnaturelles, des miracles. Pour les expériences qui se feront dès aujourd'hui, je vous payer cher. Oh ! je sais bien que vous êtes toujours disposés. Mais ce n'est pas ce paiement-là qu'il me faut. Pour les personnes qui viennent pour la première fois, je leur demande de faire des efforts pour aimer leur prochain comme elles-mêmes. Pour celles qui sont déjà venues, je leur demande d'aimer leur prochain comme elles-mêmes, et ceux qui ne pourront me faire cette promesse ne pourront rester dans cette salle (en cas d'expériences). Il faut aussi que toutes les personnes qui sont en procès me promettent d'arrêter toutes poursuites, car, je vous le dis, si vous n'êtes pas d'accord en ce monde, il sera très difficile de vous y mettre dans l'autre. (7-1-1894)

Je ne puis rien, je ne fais que demander à Dieu, et vous ne pouvez éprouver de soulagement dans cette salle, soit pour les maladies, soit pour alléger le fardeau qui pèse lourdement sur ce triste monde, que si vous avez fait quelque chose pour le Ciel. Celui qui n'a pas fait d'œuvres méritoires n'a rien à attendre, et de même vous ne pouvez être entendus. (19-2-1894)

Du fond du cœur je demande au Ciel de vous envoyer autant d'adversités que vous pouvez en supporter, et à moi quarante mille fois plus qu'à vous.

A un assistant : »Tu as nié Dieu. Je te pardonne ».

A un autre : « Tu as dit : Si j'étais Dieu, j'aurais fait les choses autrement. Le Ciel te pardonne ».

Voilà une dame qui était très malade. Je lui ai demandé de calmer un de ses parents qui était en procès, pour que le procès n'ait pas lieu ; il faut être pacifique. Elle a fait tous ses efforts et elle peut demander une grâce qui lui sera accordée. Si je me permets de parler ainsi, c'est pour montrer qu'un bienfait n'est jamais perdu. (26-2-1894)

Lorsque vous serez dans la peine, que votre pensée se dirige vers moi, je demanderai à Dieu pour vous. (3-7-1894)

D. - La prière qu'on peut faire ici lorsqu'on est debout, peut-elle être exaucée ;

R. - Y a-t-il une personne qui, souffrant beaucoup ou ayant beaucoup d'ennui, en entrant dans cette salle, puisse dire en être sortie sans être soulagée ; Tout le monde dit : « Oh ; non ».

Il y a dix-huit siècles et quelques années Jésus guérissait les malades en leur disant : « Allez et ne péchez plus ; » Et quelques-uns revenaient quelques jours après, plus malades encore. Aujourd'hui, lors, qu'on leur accorde du soulagement, on leur demande seulement de faire des efforts pour faire le bien. Y a-t-il quelqu'un qui ait tenu sa promesse ; Pas une personne de cette salle n'a manqué de dire du mal de son prochain, pensant : « Bah ; c'est si peu de chose ; » Cela peut faire beaucoup de mal. (16-11-1893)

Aujourd'hui il faut que vous me fassiez la promesse de faire tous vos efforts pour faire le bien et ne dire du mal de personne. Et maintenant, puisque vous m'avez tous promis, à mon tour je vais demander pour tous la paix du cœur, le calme et la force dans les peines, et vous les aurez. (10-9-1893)

A partir de vendredi il sera demandé beaucoup aux personnes qui viennent ici. Plus il y a de temps qu'elles viennent, plus il leur sera demandé. Car il faut être riche d'esprit pour aller au Ciel, et non pas idiot ou grand savant. (15-1-1895)

Jusqu'à ce jour je vous ai demandé tous vos efforts pour ne dire du mal de personne, pour aimer votre prochain comme vous-mêmes. Maintenant, je vous demande, non seulement de faire des efforts, mais d'aimer votre prochain comme vous-mêmes et de n'en pas dire de mal. Alors beaucoup de choses vous seront dévoilées, et pour les expériences que le Ciel a permis de voir ici, on peut bien faire quelque chose. Ceux qui sont ici, j'en suis heureux, ont l'intelligence, mais ceux d'entre vous qui pourraient en manquer l'auront dès aujourd'hui. (21-9-1893)

Rappelez-vous bien la date du 30 août 1900, car mon Ami vous enrôle tous aujourd'hui pour être ses soldats, et nul n'entrera au paradis sans avoir vaincu l'ennemi. Savez-vous où est l'ennemi ? En nous.

Oh ; je sais bien, lorsque vous demandez à Dieu la guérison de quelqu'un, vous avez assez de confiance sur le moment ; mais, la guérison obtenue, vous dites : « Oh ; cela devait arriver ainsi ». Et, une autre fois, lorsque vous demandez, vous n'obtenez rien, le Ciel ne vous entend pas. Ne soyez point orgueilleux, n'ayez point de « vous-même », observez les commandements de Dieu en ne faisant que ce que vous voudriez qu'il vous soit fait, et vous obtiendrez toujours du soulagement. Rappelez-vous ce que je viens de vous dire et, lors même que vous n'auriez rien fait de cela, si vous vous souvenez, je serai là à l'heure de votre mort. (3-12-1896)

*

**

A la séance du lundi 27 novembre 1893 un monsieur qui souffrait des yeux remercia M. Philippe pour l'amélioration de son état. Celui-ci répondit : « Il ne faut pas me remercier, je n'ai rien fait ».

– Alors qui faut-il remercier ;

– Le Ciel.

– Mais c'est vous qui le représentez pour moi.

M. Philippe répéta : « Je n'ai rien fait que demander pour vous ». Et il ajouta pour l'assistance : « Savez-vous pourquoi cet homme ne deviendra pas aveugle ; Il a dans un temps, sans être très généreux, fait quelque chose de bien, et ce quelque chose lui attire la protection de Dieu. Voilà pourquoi je vous dis : « Faites tout ce que vous pourrez, car si dans votre comptabilité vous n'avez pas beaucoup du côté de l'avoir, vous ne trouverez rien du côté du doit, car il sera pris à celui qui n'a rien pour remettre à celui qui a déjà. A celui qui a beaucoup il sera donné davantage. C'est bien simple. Je ne sais si vous comprenez. Ainsi il y a là un bébé (c'était une jeune fille) qui était bien malade et qui va beaucoup mieux ; pour cela elle m'a fait une promesse.

– Et ces promesses, si on ne les tient pas ;

– Celui qui les reçoit endosse une responsabilité et s'arrangera ensuite avec le Ciel ».

Un homme de la campagne avait sa femme malade et assistait à la séance. Lorsque le Maître fut en face de lui, il lui dit : « C'est la première fois que tu viens ici ;

– Oui, monsieur.

– C'est pour ta femme que tu viens ici ?

– Oui, monsieur.

– Elle est très malade, ta femme et cela va te coûter cher, tu sais, pour obtenir sa guérison.

– Monsieur, je paierai ce qu'il faudra.

– Ce n'est pas de l'argent qu'il me faut, c'est bien plus cher. Veux-tu que ta femme guérisse ;

– Oui, monsieur.

– Tu as un voisin avec lequel tu es en procès en ce moment.

– Oui, monsieur, répond le paysan de plus en plus surpris.

– Pour que ta femme guérisse, il faut qu'en arrivant, tu ailles vers ton voisin et que tu lui dises : « Si tu as besoin d'un morceau de mon terrain, je te le cède ; je ne veux pas être en procès avec toi ; soyons amis ».

– Mais si je lui dis ça, il va recommencer à me tracasser d'un autre côté.

– Ça ne fait rien. Veux-tu que ta femme guérisse ;

Après quelques instants d'hésitation, le paysan répondit d'une voix ferme :

– Oui, monsieur.

– Tu me promets de faire la paix avec ton voisin et de lui dire ce que je t'ai dit ;

– Oui, monsieur.

Le Maître ajouta : « Quand tu arriveras chez toi, ta femme sera levée, car elle est guérie à l'instant même. Si ce que je te dis n'est pas vrai, tu reviendras ici et tu diras devant tout le monde que ta femme n'est pas guérie ». (24-3-1903)

Une femme apporta un jour l'enfant d'un veuf qui se conduisait mal et dont elle avait la garde. Elle déclara que c'était une charge et qu'elle ne pouvait pas la garder. M. Philippe demanda qui voudrait se charger de ce bébé. Une femme malade et sans travail s'offrit. Le Maître ému de ce dévouement dit : « Vous en serez la mère et moi le père, et le bonheur sera dans votre maison ». (27-12-1894)

Une personne qui s'était volontairement éloignée du Maître était revenue, malade d'un érysipèle interne. Cela aurait pu devenir très grave et arriver au pharynx et à la poitrine.

On a demandé, dit M. Philippe, que cet érysipèle soit changé en un léger mal de dent et qu'il se transforme ensuite tout à fait en bien ; alors la personne est guérie.

- Voilà comment vous faites à ceux qui vous font des sottises ; dit quelqu'un.
- Si vous étiez un berger et que vous ayez une brebis qui s'égaré, ne feriez-vous pas tout votre possible pour la faire revenir ;
- Pas si elle est galeuse ;
- Oh ; mais souvent, dans un troupeau, tous les moutons sont plus ou moins malades ; alors il faudrait les laisser tous ;

Un jour, à la fin d'une séance où il y avait beaucoup de monde, M. Philippe dit : « Je vais vous faire un cadeau d'une valeur inestimable. Dieu vous pardonne tout le mal que vous avez fait dans votre passé, jusqu'ici ». A ces mots on entendit les sanglots étouffés d'un monsieur assis tout près de M. Philippe, tandis que le Maître poursuivait : « J'espère qu'à partir de maintenant vous allez tous faire beaucoup d'efforts pour devenir meilleurs ».

On entendit un oui général. A la sortie, plus silencieuse que d'habitude, je me trouvai à côté du monsieur qui avait sangloté. Il me confia : « Ce qui vient de m'arriver, personne ne le sait. J'habite très loin d'ici et depuis des mois je préparais mon voyage à Lyon pour demander à M. Philippe le pardon de tout mon passé. Mais, arrivé dans cette salle, il m'a été impossible de faire ma demande ; je n'ai pas pu me lever lorsque le Maître a passé devant moi. J'étais désespéré à l'idée de repartir sans avoir pu lui avouer mon désir ardent d'être lavé de tout mon passé. Mais lorsque je l'ai entendu, tout près de moi, effacer le passé de tous et m'accorder ainsi ce qui a été la raison et le but de mon voyage, mon cœur s'est brisé de gratitude et d'amour ».

La fête du Maître

Bien qu'il soit né le 25 avril (Saint-Nizier), M. Philippe demanda à ses amis de lui souhaiter sa fête le dimanche des Rameaux.

Voici des comptes rendus de ces réunions ; chacun d'eux est suivi du nom de celui qui l'a rédigé : 27 avril 1898. - Nous avons offert à notre cher Maître une médaille d'or dans un cadre florentin.

La salle était garnie de fleurs : camélias, azalées, lilas et roses. Un jeune garçon a dit un sonnet, puis vingt-sept petits enfants ont offert chacun un bouquet.

Le Maître a dit la prière : « Lorsque je lèverai ce bouquet, vous direz le « Notre Père « avec moi ». Il demanda que nous ne connaissions pas la mort, ni nos ascendants, ni nos descendants. Puis il s'adressa à la Sainte Vierge : « Marie, je t'en supplie, protège nous, exauce ce que l'on te demande ». Il recommanda à notre ange gardien de redoubler de vigilance.

Le Maître leva un second bouquet et récita l'Ave Maria. Puis chacun passa devant lui ; il embrassa les personnes et distribua des fleurs. (Laurent)

1er avril 1900. - Le Maître nous a dit : « Je suis peiné de voir ce que vous faites pour moi. Je ne suis pas ce que vous croyez, ni même un saint ; je suis moins que vous. Ce que j'ai de plus que vous : je suis confiant dans ce qui est écrit dans l'Évangile. Ce que je sais, c'est qu'il y a des êtres qui sont partis de la cour céleste ». Ensuite il demanda plusieurs petits enfants et récita le « Notre Père « en nous recommandant de suivre. Puis il ajouta : « Mon Dieu, faites que nous ne succombions point à la tentation ». Et il dit encore une fois le Pater. Puis : « Ce bouquet, toutes ces fleurs et chacun des pétales de ces fleurs sont en rapport avec l'esprit de la matière qui est en vous. Dans ce moment je mets l'esprit plus en rapport avec la matière ; à partir de ce moment vous aurez plus de mémoire, vous

comprendrez mieux, vous aurez la tranquillité de l'esprit, vous serez plus forts et supporterez les épreuves avec plus de résignation ». (Chapas)

31 mars 1901. - Le petit hôtel de la rue Tête-d'Or était rempli d'une foule respectueuse, chacun avec son bouquet. J'étais monté dans la chambre du Maître avec Encausse. M. Philippe se promenait de long en large, en fumant. Il nous disait : « Tous ces gens qui sont en bas, qu'est-ce que je vais leur dire ; Je n'ai rien fait pour eux ; »

Quand il entra dans la salle, tous les enfants lui offrirent des bouquets, les petits garçons d'abord, ensuite les petites filles. Il dit : « Mes petits enfants, je vous remercie ; mais une autre fois n'achetez pas autant de fleurs ; donnez-m'en une et gardez l'argent pour les pauvres. Je vous remercie et je demande à Dieu qu'il vous donne sa bénédiction et vous protège. Et merci à vous tous pour la sympathie et l'amitié du fond du cœur que vous me témoignez. Moi, je ne puis rien faire pour vous. Mais enfin je demanderai au Ciel que dans les moments de lutte et d'épreuve Ū car nous allons du côté des luttes et des épreuves - je lui demanderai qu'il vous donne la force et le courage de les supporter ». Il prit un petit garçon, le mit sur la table et lui fit réciter le Pater en levant son rameau de la main droite. Tout le monde pleurait ; les mères lui tendaient leurs enfants à bénir. On avait imprimé un petit compliment en vers ; je lui avais apporté un dessin symbolique : un chien défendant son troupeau contre les serpents. Puis on récita l'Ave Maria et il dit : « Quand vous aurez de grandes peines, de gros ennuis, pensez à la journée d'aujourd'hui et, je vous le promets, vous serez consolés et vous supporterez plus courageusement ». Il fit distribuer les fleurs à tous les assistants, après qu'il eût imposé les mains sur les bouquets. En sortant de la salle il dit aux élèves : « Je ne saurais trop vous recommander de prier, prier toujours ». (Sédir.)

Guérisons

Durant plus de quarante années consacrées au soulagement de la souffrance humaine, le Maître a opéré d'innombrables guérisons. Maints témoignages sont parvenus à ma connaissance ; mais que représentent-ils au regard de ceux qui sont tombés dans l'oubli ;

On trouvera ci-après quelques-unes de ces interventions miraculeuses. Certaines se sont passées sous mes yeux, d'autres m'ont été narrées par le Maître pour glorifier la toute-puissance divine, d'autres encore ont été notées par divers témoins. Enfin il m'a été communiqué un dossier contenant soixante-huit attestations de guérisons, écrites et signées par les malades eux-mêmes sur papier timbré, avec leurs noms et adresses, accompagnés souvent d'une légalisation du maire. Ils déclarent qu'ils ont été guéris par M. Philippe sans attouchement, sans remède, soit aux séances, soit à distance sans qu'il les ait vus. Plusieurs sont écrites « pour servir à la vérité » ou « le remercier » ; l'une d'elles dit : « Je donne ceci à M. Philippe comme reconnaissance et rétribution puisqu'il n'en prend pas ». Une autre : « J'écris ceci pour rendre hommage à la vérité et pour payer ma dette de gratitude au dévouement humanitaire de M. Philippe qu'on ne saurait trop louer et aider à accomplir la lourde tâche qu'il paraît s'être imposée ».

Ces attestations portent des dates échelonnées de mars 1869 à septembre 1871, c'est-à-dire alors que le Maître était âgé de vingt à vingt-deux ans.

Je me suis contenté de signaler une douzaine des guérisons de ce dossier, concernant des maladies graves, en donnant les initiales des intéressés et leurs adresses.

Mais il est d'autres maux moins visibles : déchirements du cœur, tourments de l'esprit, souffrances de toutes sortes engendrées par la misère que le « Père des pauvres » pensait avec une compassion infinie et une bonté sans limites. Ceux qui l'entouraient connaissaient bien sa générosité, mais nul ne pourrait dire les secours de toute espèce qu'il prodiguait, tant il savait les entourer de silence et de discrétion. Ce n'est qu'après sa mort que l'on sut quelque chose des nombreux pauvres dont il acquittait le loyer, de veuves et de filles-mères qu'il aidait à vivre et à élever leurs enfants.

14 mars 1869. - Guérison d'une surdité ancienne.

Mme Ph. B..., 9 rue des Quatre-Chapeaux, Lyon.

5 avril 1869. - Crises d'épilepsie.

M. J. L..., 7 rue Sainte-Blandine, Lyon.

5 avril 1869. - Maladie de poitrine remontant à douze ans.

M. D..., 63 rue de Trion, Lyon.

3 mai 1869. - Maladie de cœur.

M. P..., 15 rue du Chariot d'or, Lyon.

7 juillet 1869. - Paralysie du pied droit.

Mme G. M..., 14 rue du Chariot d'or, Lyon.

12 août 1869. - Perte de sang durant depuis onze mois.

Mme R. A..., Serrezin près Bourgoin (Isère).

13 août 1869. - Surdité datant de vingt ans.

Mme P. C..., 30 chemin de l'oratoire, Caluire.

20 août 1869. - Guérison d'un goître, existant depuis quatorze ans.

M. P. A..., 19 rue du Belvédère, Caluire.

31 décembre 1869. - Hernie double, crachement de sang, perte de la vision de l'œil droit.

M. C. F..., à Duerne (Rhône).

15 novembre 1870. - Maux d'yeux dont le fils du signataire souffrait depuis six ans.

Maux d'estomac dont sa fille souffrait depuis huit ans.

M. B..., place du Change, Lyon.

14 décembre 1870. - Fièvre intermittente, enflure aux jambes.

M. L. K..., 88 avenue de Saxe, Lyon.

18 décembre 1870. - Maladie de foie.

M. G..., rue Camille, à Montchat.

J'ai assisté à la séance, 35 rue Tête-d'Or, où le professeur Brouardel, de la Faculté de Médecine de Paris, est venu se rendre compte de ce que faisait M. Philippe. Il y avait dans la salle une malade haletante, marchant à grand-peine, fortement enflée du ventre et des jambes, qui attira l'attention du professeur. M. Philippe pria ce dernier d'examiner la pauvre femme dans une pièce contiguë à la salle des séances, en présence de quelques élèves, dont moi-même, désignés par lui. En fin de séance, il nous rejoignit. « Eh bien ; dit-il au professeur, que pensez-vous de cette femme ; « Celui-ci expliqua que cette personne souffrait d'hydropisie généralisée et qu'elle n'avait probablement que quelques jours à vivre. Lorsque la femme revint dans la salle, soutenue par les élèves, elle avançait avec la plus extrême difficulté ; sa respiration courte et oppressée faisait mal à entendre. « Marche ; « lui dit M. Philippe. « Mais je ne peux pas ; - Marche plus vite ; « Et voici qu'au bout d'un instant, sa marche hésitante se fit plus aisée, et elle s'écria joyeusement : « Et maintenant, je vais danser ; « tout en retenant ses vêtements devenus subitement beaucoup trop amples. L'enflure du ventre avait disparu comme aussi celle des jambes ; la joie de vivre était revenue dans son corps que la Faculté avait condamné un instant auparavant. Et il n'y avait sur le plancher aucune trace d'eau. Le professeur Brouardel s'avança vers M.

Philippe et je l'entendis lui dire : « Je m'incline, mais la science ne peut comprendre ce qui vient de se passer ». Puis, saluant M. Philippe et les témoins, il se retira.

Un jour, un jeune homme que je voyais régulièrement depuis quelques mois à la séance m'accosta dans la cour et me demanda : « Pourriez-vous me dire pourquoi M. Philippe ne me guérit pas quand, depuis trois mois que je viens ici, je vois tous les jours à côté de moi des gens qui sont guéris. - Qu'avez-vous comme maladie ; « lui demandai-je. « J'ai reçu un coup de pied de cheval au bas de la poitrine ; j'en ai souffert horriblement. Aucun des quatre ou cinq médecins que j'ai consultés n'a pu même me soulager. La première fois que je suis venu ici j'ai éprouvé un tel soulagement que j'ai pu marcher et travailler ; mais aujourd'hui encore je ne suis pas guéri. - Qu'avez-vous fait pour recevoir un coup de pied de cheval ; - J'aimais beaucoup taquiner les animaux ; je les piquais pour les voir ruer. - Admettez que vous soyez guéri, continueriez-vous à vous amuser ainsi ; - Non, je ne le pourrais plus, cela ne m'amuserait pas du tout et cela me ferait de la peine de voir souffrir un cheval ». Je lui dis alors : « Tout à l'heure, quand vous verrez M. Philippe, répétez-lui ce que vous venez de me dire ».

A la séance je le vis se lever à l'approche du Maître ; mais avant qu'il ait pu prononcer un mot, M. Philippe lui dit : « Tu es guéri ».

Une femme venait depuis longtemps à la séance pour son mari, mais n'obtenait pas sa guérison. À l'issue d'une séance, je le dis à M. Philippe que j'accompagnais à la gare Saint-Paul ; et celui-ci me répondit : « C'est parce que, durant toute sa vie, elle n'a jamais rien fait pour son prochain ».

Arrivés au pont Morand, M. Philippe me dit tout à coup : « Le mari de cette femme est guéri ».

Et comme je m'étonnais, le Maître ajouta : « En cet instant même elle vient de rencontrer une pauvre vieille tout essoufflée qui venait de poser sa filochette remplie de légumes à côté d'elle, sur le trottoir, pour reprendre haleine avant de traverser la rue. Sans la connaître, elle lui a demandé : « Vous allez loin, madame ; - Non, répondit la vieille, dans cette allée », qu'elle montrait à trente mètres de là.

Sans rien dire de plus, la petite dame a empoigné la filochette et l'a portée dans l'allée, jusqu'au seuil de la vieille qui suivait. C'est le premier bon mouvement qu'elle a eu de sa vie. Cela suffit et le Ciel lui en a su gré. Mais toi, si tu avais fait la même chose, cela ne t'aurait servi de rien ».

Le curé d'Ars, nous dit un jour M. Philippe, était un pasteur envoyé pour protéger les brebis. Un jour il vint à lui une mère avec son enfant atteint depuis longtemps de paralysie double, infantile ; il ne marchait qu'avec des béquilles. Le curé d'Ars l'examina et dit : « Pour nous, nous ne pouvons rien faire qu'empêcher le mal d'augmenter, mais dans quelque temps vous trouverez un jeune homme qui le guérira ». La femme partit et, plus tard, à Lyon, elle vint par hasard me trouver. L'enfant était assis sur une chaise ; moi, je voyais qu'il était guéri. Je dis alors à la femme de monter avec son fils à Fourvière et d'y suspendre les béquilles en ex-voto, et comme la femme me répondait qu'il ne pouvait pas, je dis à l'enfant de se lever et de marcher et il le fit aussitôt.

Le bey de Tunis souffrait beaucoup d'une terrible maladie. Voyant que les médecins italiens qui le soignaient ne lui procuraient aucun soulagement, il leur dit : « Ne vous serait-il pas possible d'alléger mes souffrances intolérables ; « L'un d'eux lui déclara qu'il ne connaissait qu'un de leurs collègues qui pourrait le soulager, et précisa qu'il s'appelait Philippe et habitait Lyon. Le bey donna aussitôt l'ordre qu'un télégramme lui soit envoyé. Dès réception le Maître se fit délivrer un passeport par la préfecture, le 7 janvier 1881, et partit pour Tunis. A son arrivée il fut aussitôt reçu

par le bey qui lui demanda de lui faire connaître l'exacte vérité sur son mal. M. Philippe lui déclara qu'à partir de ce moment il cesserait de souffrir, mais qu'il ne pourrait vivre que dix-huit mois. Le bey, surpris et heureux d'être subitement délivré de ses grandes souffrances, demanda au Maître ce qu'il désirait ; le Maître lui répondit qu'il ne demandait rien. Le bey ordonna alors que le nom de M. Philippe fût inscrit dans les annales et qu'à dater de ce jour quatre officiers de son palais fussent tenus de l'accompagner dans ses États, en tous lieux où il pourrait lui plaire d'aller, et cela chaque fois qu'à l'avenir il en manifesterait le désir. Le Maître fut en outre décoré de l'Ordre du Nicham Iftikar le 24 février de la même année avec le grade d'officier.

Dix-huit mois plus tard, le bey rendait le dernier soupir.

A plusieurs reprises, M. Philippe s'est laissé condamner pour exercice illégal de la médecine.

Le 27 août 1898, à un repas d'intimes où se trouvaient notamment le docteur Lalande, Papis, Sédir, Mme Chestakofl et sa fille Mme Marshall, M. Philippe raconta les circonstances de son dernier procès. Cette fois le procureur, en plus de l'exercice illégal de la médecine, l'avait accusé d'avoir volé les porte-monnaie des femmes qui assistaient à ses réunions. Le lendemain le même procureur vint le trouver chez lui parce que son enfant avait le croup dit à M. Philippe : « J'ai été dur pour vous, je vous ai fait condamner ; mais, si vous le pouvez, venez guérir mon fils ». M. Philippe lui répondit : « Vous pouvez rentrer chez vous, votre fils est guéri.

Le Maître, se trouvant au bureau télégraphique, vit au guichet une pauvre femme qui désirait envoyer un télégramme en réponse à celui qu'elle avait reçu lui annonçant que son enfant, en nourrice, était au plus mal. N'ayant pas suffisamment d'argent, elle fut obligée de s'en aller en disant qu'elle allait revenir. Le Maître vint me faire part de cette triste situation et, me mettant vingt-cinq francs dans la main, il me dit : « Allez porter cet argent à cette pauvre femme, et dites-lui que son enfant n'est plus malade, qu'à son arrivée chez la nourrice elle le trouvera en bonne santé. N'oubliez pas d'ajouter que, si elle a besoin de quelque chose, elle vienne me le demander ». Le Maître me désigna un bateau, lavoire où cette femme travaillait. Arrivé au bateau, je demandai au propriétaire d'appeler la femme qui revenait du télégraphe. Lorsqu'elle fut en ma présence, je lui dis : « Tenez, voilà ce que M. Philippe vous envoie. Il m'a prié de vous prévenir que votre enfant n'est plus malade ; en arrivant chez la nourrice, vous le trouverez en bonne santé. Si vous avez quelque besoin, venez chez M. Philippe, 35 rue Tête-d'Or, et il vous donnera ce qui vous sera nécessaire ». Cette pauvre femme, qui ne connaissait pas M. Philippe, fut très surprise. Jugez de sa joie. Avec bonheur elle me pria de le remercier en attendant qu'elle puisse, dès son retour, le remercier elle-même. (Laurent)

Un homme de trente-cinq ans avait reçu un coup de pied de cheval à l'épaule gauche qui lui avait brisé la clavicule. Il avait été opéré et des fragments d'os lui avaient été enlevés. Depuis un an il avait le bras rigide. Le Maître lui dit qu'on ferait quelque chose pour lui et il ajouta : « Vous vous souvenez de ce malade qui est venu à la séance avec un doigt coupé qu'il avait mis dans sa poche ; ». Plusieurs personnes présentes répondirent affirmativement. « Vous vous rappelez qu'il revint ensuite avec son doigt entier et guéri ; eh bien ; il va en être de même pour cet homme, les os de son épaule repousseront et il pourra se servir de son bras ». Quelques instants après, M. Philippe demanda au malade : « Trouves-tu un mieux à ton bras ; - Oui. - En es-tu bien sûr ; » Il répondit encore affirmativement. En effet nous pouvions tous voir cet homme mouvoir son bras et sa main. (23-1-1903)

Une jeune fille qui souffrait de carie des os de la jambe a pu se tenir debout et ensuite marcher devant l'assemblée composée d'environ quatre-vingts personnes. (3-3-1895)

Une femme âgée et malade ne pouvait guérir. M. Philippe lui demanda : « N'as-tu rien sur la conscience ;

– Non.

– N'as-tu jamais commis ce que l'on appelle un vol ;

– Il y a longtemps, j'ai pris une robe dans un magasin, et comme elle valait vingt francs, je ne pourrai jamais la payer bien que j'en eusse envie. Je n'ai rassemblé que six francs.

- Bien. Donne-moi ces six francs ; j'y mettrai le reste et le Ciel efface ce que tu as fait.

La guérison fut instantanée.

Avec les vingt francs M. Philippe se rendit chez le commerçant en question. Il était mort, son fils avait pris la suite. M. Philippe lui exposa que quelques années auparavant une lemme avait volé chez lui une robe de vingt francs, et il lui remit cette somme en la majorant, à condition qu'il pardonne à cette lemme, ce qu'il fit de bon cœur.

Un homme lançait des pétards au n° 35. M. Philippe dit aux dames qui avaient peur : « Laissez faire, ne vous inquiétez pas ». Le dernier pétard blessa à la main l'homme en question. Rien ne pouvait guérir cette blessure, l'homme souffrait horriblement. Il vint demander pardon et obtint sa guérison.

Une femme se présenta avec un bras paralysé depuis sept mois. Le Maître lui commanda de se frictionner avec l'autre main. Au bout de quelques reprises, elle leva son doigt à la hauteur de l'œil. (25-11-1896)

M. Philippe se promenait en voiture avec un ami aux environs de L'Arbresle. Il aperçut un paralytique assis sur le bord de la route. Il s'arrêta et lui dit : « Apporte-moi cette pierre ». L'homme hésita, se leva enfin et apporta le caillou.

Il m'était venu, il y a quelque temps, me dit un jour M. Philippe, un malade à qui j'avais dit : « Vous guérirez, mais à une condition, c'est que vous abandonnez le procès que vous avez et que vous restituerez aux personnes ce qui leur revient ».

Cet homme me dit : « Oh ; c'est bien facile, je vous le promets. - Faites bien attention, lui dis-je, l'engagement que vous prenez, c'est comme si vous le preniez devant Dieu, car je lui promets en votre nom ». Cet homme a été guéri. Quelques mois après, sa femme vint me chercher ; son mari était très malade. Je lui demandai s'il avait tenu sa promesse. « Non, me dit-elle ; il y a quelque temps il a recommencé les poursuites. - Alors je ne peux rien pour lui ». En effet en rentrant, elle trouva son mari mort.

A une séance Mme J... était assise à côté d'un homme paralysé du bras droit. M. Philippe passa et demanda à cet homme ce qu'il avait. « Je ne puis me servir de mon bras », répondit l'homme. M. Philippe continua sa tournée, puis revint au milieu de la salle. Là il se promena de long en large en disant : « Il y a des gens qui viennent ici demander qu'on les guérisse ; mais ils ne se rappellent donc pas, ces gens-là ; « Tout en se promenant, il revint vers le malade et lui demanda : « Alors tu as réellement besoin que ton bras soit guéri ; - Oh ; oui, monsieur, cela me gêne beaucoup ; je ne peux pas travailler. - Pourtant, tu l'as bien remué autrefois.

Tu ne te souviens donc pas d'avoir fait ce geste ; « (Et M. Philippe leva le bras). L'homme devint blême et, au bout de quelques instants, sans attendre la fin de la séance, il s'en alla. Six mois après, M. Philippe raconta, en jetant un coup d'œil à

Mme J..., qu'un jour, à une séance était venu un homme qui avait été paralysé du bras droit parce qu'il avait tué son frère ; cet homme demandait sa guérison quand même.

– Mais, dit Mme J..., le Ciel l'a-t-il guéri ;

– Oui, répondit M. Philippe, il lui a accordé la guérison.

Une mère vint toute en larmes demander la santé de son fils. M. Philippe refusa de le guérir. Alors cette femme pleura et se traîna à ses genoux. M. Philippe répondit : « Il guérira puisque tu le veux ».

Un an après, la même femme revint encore en larmes et, sans qu'elle prononçât un mot, M. Philippe lui dit : « Eh bien ; tu as voulu qu'il guérisse ». Or ce jeune homme venait de tuer son père.

A une séance, en novembre 1903, j'ai vu une jeune fille de la campagne avec une tumeur noire de la grosseur d'une noix près du menton. Elle souffrait depuis plusieurs mois de violents maux de tête. Elle avait couché pendant quelque temps sur de la paille dans une maison en réparation, très humide, sans fenêtres. Les médecins ne pouvaient rien y faire. Il y avait carie de la mâchoire et ils craignaient que la tumeur chassée de la figure ne se transporte à l'estomac. J'ai revu la jeune fille deux jours plus tard, la tumeur avait diminué et pâli ; au bout de quelques jours elle avait presque disparu et les maux de tête également.

Un épicier, installé dans un quartier populeux et vendant à crédit, vint trouver M. Philippe qu'il connaissait déjà et lui dit que son fils, pour qui il avait cependant demandé, malade de la diphtérie, venait de mourir.

– Eh bien ; lui fut-il répondu, je serai chez toi tout à l'heure.

Arrivé à la maison de l'épicier, M. Philippe demanda à celui-ci :

– Y a-t-il beaucoup de gens qui te doivent de l'argent ;

– Oui, tenez, de tous les clients inscrits sur ce gros cahier, c'est à peine si j'ai reçu quelques acomptes.

– Exiges-tu le paiement de toutes ces dettes ?

– Non, et même je vais le mettre au feu.

Et il jeta le cahier dans la cheminée où flambait un bon feu.

Le Maître entra dans la chambre du mort où se trouvaient déjà des personnes venues pour prier auprès de lui.

– As-tu déjà demandé au médecin de constater le décès ;

– Non, je suis allé d'abord chez vous.

Alors le Maître appela le jeune homme par son prénom, et le rendit vivant à son père. Puis il recommanda aux assistants de ne rien raconter de ce qu'ils avaient vu, « parce que, dit-il, il est défendu de faire des miracles ».

Un jeune homme nommé Fier, qui avait un goître, avait demandé par M. Laurent sa guérison au Maître.

– A quoi bon, dans un an il doit partir de l'autre côté,

Après cette réponse catégorique, dit M. Laurent, j'osai insister en lui disant : « Malgré tout je vous en supplie, ô Maître, daignez guérir Fier de son goître ». Quelques jours plus tard, je vis Fier venir à moi et me remercier d'avoir obtenu sa guérison. Je lui fis remarquer que le Maître seul devait être remercié.

Un an plus tard, le Maître me dit : « Fier est bien malade ; veuillez aller voir si sa mère a quelque besoin ».

Je me rendis auprès de Fier qui était au plus mal. Sa mère en pleurs me dit : « Vous voyez ma triste situation ; non seulement mon père que vous voyez malade

est au lit depuis longtemps, mais mon fils est à ses derniers moments. Cette nuit je vais sans doute me trouver toute seule et j'appréhende de le voir mourir ».

Je fis tous mes efforts pour reconforter cette pauvre mère et, au moment où je lui disais que le Maître m'envoyait à elle, le Maître entra et, s'approchant du lit de Fier, il dit après quelques secondes de silence : « Fier, regarde ».

Et, élevant la main il lui désigna un endroit.

– Vois-tu ce que je te montre ?

– Oh ; que c'est beau ;

– C'est beau ; c'est là que tu vas aller. N'oublie pas, lorsque tu seras là, ceux que tu laisses ici-bas.

Puis, après quelques secondes, le Maître dit au jeune homme : « Fier, rends-moi ton âme ».

A ce moment, Fier, dont un sourire baignait les lèvres, poussa un profond soupir et rendit son âme à celui qui la lui demandait.

Mme Boudarel, Mlle Félicie, ainsi que la mère de Fier étaient présentes.

Médicaments

M. Philippe s'accordait peu de repos. Il passait une grande partie du temps que lui laissaient ses malades à des recherches scientifiques de toutes sortes tendant pour la plupart à la création de remèdes.

A cet effet il eut plusieurs laboratoires. L'un était installé dans sa propriété de L'Arbresle, en dehors de la maison d'habitation ; un autre situé place Colbert à Lyon. Mais celui où il travailla le plus et qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie se trouvait 6 rue du Bœuf, au rez-de-chaussée. Une femme, Mlle Berthe Mathonet, le gardait et aidait M. Philippe dans ses travaux. Elle était dévouée sans réserve à son maître.

Parmi les remèdes composés par M. Philippe, je peux citer : « La Philippine », eau et pommade destinées à la conservation de la chevelure. Dépôt légal effectué le 21 juillet 1879 sous le n° 1197, domicilié 12 rue du Plat à Lyon. « Le Dentifrice Philippe », poudre et liquide. Dépôt légal le 1er septembre 1879, n° 1209. « L'Elixir Rubathier », dépuratif puissant préparé par la pharmacie Viravelle, 37 rue de Bourbon à Lyon. « L'Huile Vipérine », contre les cancers et les tumeurs à leur début. « La Farine Brésilienne », mentionnée sur le dernier feuillet de sa thèse de doctorat en médecine (1884). Reconstituant extrait de la fleur de froment et d'autres céréales dont les éléments actifs étaient dus à la composition du sol de la région du Brésil Sainte-Croix, où ces céréales étaient récoltées. « L'Héliosine », sérum résultant de l'action prolongée du chlorure de sodium sur une matière riche en kératine. Ce médicament agissant activement contre la syphilis et diverses dermatoses graves (psoriasis, eczéma, lupus) fut présenté par le docteur Lalande à la Société de Biologie de Paris le 12 mars 1898. « L'Eau de Toilette Salomon », fluide bleu pour l'entretien de la chevelure, fluide jaune pour l'entretien du visage (1902). « Hépar Martis » (foie de Mars), pilules brunes pour la dépuración et la reconstitution du système nerveux, appelées Pilules Biosatmiques (1903). Dépôt général : Pharmacie Doublet, rue Bernard, Palissy à Tours. « Le Guérit-Tout », analogue à l'Elixir Rubathier, liquide jaune d'or à goût de Barège et à odeur d' Héliosine, alcoolique (1903). « Les Pilules Philippe » à la pancréatine. « Les Pilules Philippe », à la pancréatine-sécrétine, ferment spécial de l'intestin pour la digestion.

L'évangile du Maître Philippe

Je rappelle que les paroles composant les chapitres qui suivent sont tirées des notes prises au cours des séances données par M. Philippe ou à l'occasion d'entretiens particuliers. (Alfred Hael)

- DIEU -

Dieu est partout. Il est devant, derrière et à côté de nous et nous ne le voyons pas. Lui nous voit. Aussi ne faut-il jamais dire : Dieu m'abandonne. Nous pouvons nous éloigner de Lui, mais Dieu est toujours avec nous. Lorsque nous disons : Dieu m'abandonne, nous insultons Dieu qui est notre Père, qui pourvoit à tous les besoins de notre existence. Il a pourvu à tout, Il a tracé le chemin que nous avons à faire et a mis sur notre route tout ce qui nous est utile. Telle est sa bonté infinie ; tout ce qu'Il a fait est parfait. (24-1-1896)

Qui d'entre vous n'a pas dit à un moment ou à un autre : « Dieu n'est pas juste ; si j'étais à sa place, je n'aurais pas fait comme cela » Comment oser juger les œuvres de Dieu ; Lui pourtant ne nous juge pas lorsque nous sommes incapables de le comprendre. Personne n'a l'intelligence assez formée, esprit assez subtil pour se faire une idée de ce qu'est Dieu. (21-11-1894)

Il est la perfection même ; tout ce qu'Il fait est parfait. Il n'a rien oublié, tout a sa place marquée depuis le commencement, tout arrive à son heure. Si nous nous récrions, c'est une preuve de notre injustice, car nous jugeons les œuvres de Dieu.

La Providence est partout. L'homme la trouve dans le mauvais comme dans le bon chemin. (18-2-1902).

Dieu n'a encore corrigé ni jugé personne. Il ne juge pas, c'est nous-mêmes qui nous jugeons. (12-2-1901)

La miséricorde de Dieu n'a pas de bornes. Il aime le pécheur.

Le Père ne partage pas son royaume ; Il n'en a pas besoin ; Il le donne à ses enfants.

Il est un appartement plus élevé que tous les autres. Celui-ci, je ne puis même pas dire s'il nous sera donné d'y aller un jour. C'est, pour ainsi dire, le salon de Dieu. Il l'élargira peut-être pour nous recevoir, mais Il ne l'a jamais encore modifié. Il y a quelques siècles Il a bien rétréci une portion de ses appartements, mais le salon jamais.

Le Christ

Sa divinité

Celui qui est venu il y a deux mille ans est le premier et le dernier, mais il ne faut pas le confondre avec les hommes. (29-1-1902)

Lorsque tu veux créer ou perfectionner quelque chose qui n'existe pas ici, tu réfléchis à ton ouvrage avant de le faire. Cette pensée non encore réalisée est le type de ce que sera ton œuvre. De même Dieu, avant de créer le tout, pensa son œuvre ; cette pensée fut quelqu'un et ce fut le Christ, la Vie, la Parole de Dieu, la Pensée de toutes choses. Car Dieu créa tout en image et ensuite, avec le temps, tout se réalise. Le Christ, premier-né avant toutes choses, fut le dernier créé, mais pas comme nous.

Il était le Fils même du Père et, comme tel, Il possédait la connaissance de toutes choses avant même leur création. (17-2-1902)

Quelques uns disent que le Christ était de même essence que les autres puisqu'il est dit qu'Il grandissait en âge et en sagesse. Quelle erreur ; Le Christ ne fut jamais un homme comme les autres ; mais, comme Il avait pris un corps, ne fallait-il pas que ce corps subisse les lois de la matière et que le cerveau ait le temps d'acquiescer la force nécessaire ;

Et d'ailleurs, s'il en eût été autrement, qu'en serait-il résulté ; Aurait-on cru davantage ; Non.

La religion spirite croit aussi que Jésus est un sage, un savant qui est arrivé par son travail en, haut de l'échelle, et que nous pourrions y arriver en travaillant aussi. C'est une grave erreur. Nous n'y arriverons jamais, car Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a jamais cessé d'être Dieu. (28-1-1896)

Celui qui dit : « En moi il y a la force », et qui rabaisse le Christ et nie sa divinité, celui-là est un faux prophète. Le Christ fut bien le Fils de Dieu, Dieu fait homme, et on ne sait rien de sa vie terrestre.

Croyez que le Christ est Dieu et qu'Il est ressuscité. Ne suivez pas ceux qui disent le contraire.

Je déclare hautement qu'Il est Dieu et qu'en vérité ce que désire le Père qui est Dieu est désiré aussi par le Fils qui est Dieu, car ce que veut le Fils, le Père le veut aussi. (16-7-1896)

Son corps

Le Christ est la première de toutes les créatures ; la Vierge est la seconde.

Jésus-Christ a eu deux natures. Il était homme, et Il était aussi le Fils de Dieu, Fils unique, Fils préféré. Comme homme, son corps était formé de tout ce qu'il y avait de plus pur dans la matière. Il avait été formé sans le secours d'aucun homme.

Le corps matériel du Christ était la Parole même de Dieu. Il n'était donc pas de la terre. Dieu avait dit : Je vous enverrai un Messie. Il fallait que cela fût, et par conséquent ceux qui disent que Jésus était un homme et avait passé par les phases intermédiaires de développement sont dans l'erreur.

Le corps du Christ est universel

Jésus était assez grand, fort, solidement musclé, les os durs comme du diamant, les pieds de quelqu'un qui a beaucoup marché, de belles mains, mais qui avaient beaucoup travaillé. Il n'avait pas les yeux bleus comme on le représente assez souvent ; ils étaient bruns ; ses cheveux avaient des reflets indéfinissables ; ils étaient bouclés.

Son incarnation universelle.

Il y a des milliers de mondes comme la terre et ce qui s'est passé ici il y a deux mille ans, en même temps le Christ l'a accompli partout. (3-3-1902)

Lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ change de demeure, Il change aussi de physionomie et prend un corps et une figure adaptés à la demeure dans laquelle se trouvent ceux qu'Il visite. (2-5-1895)

Sa mission

A douze ans le Christ savait tout et n'avait besoin de rien apprendre.

Il n'y a aucun rapprochement possible entre Jésus et les autres (Orphée, Krishna, Odin...), absolument rien de commun.

Le Christ est venu sur la terre pour que nos prières, par Lui, arrivent jusqu'à Dieu, car le Ciel était fermé depuis 6.000 ans ; Lui l'a ouvert. (23-4-1902)

Le Christ s'est comparé à un berger parce qu'Il attirait à Lui les hommes qui cherchaient la lumière comme le berger attire ses brebis. Il rassure les hommes que les loups vont dévorer et les protège.

Il y a des pasteurs qui agissent ainsi, qui font paître nos âmes, mais nous ne les voyons pas parce qu'ils ne sont pas de ce côté.

Le chemin du Ciel est rempli d'épines et de ronces. Nous devons aplanir ce chemin afin que ceux qui doivent y passer le trouvent moins aride, qu'il soit moins pénible pour eux, que leurs pieds puissent supporter leurs corps. Jésus nous montre ce chemin, Il y passe le premier, Il a fait le passage avant son avènement ; nul d'entre nous n'aurait pu franchir ce chemin, Il est venu aplanir les difficultés et nous ouvrir la porte du Ciel. Suivons ce chemin.

Si nous y trouvons des adversités, ne murmurons pas, supportons les courageusement afin de montrer l'exemple à ceux qui nous suivent. Si nous trébuchons à chaque pas, si nous ne nous résignons pas à la volonté de Celui qui nous a envoyés en ce monde, nous faisons de la peine à nos devanciers. (4-6-1896)

Sa souffrance

Jésus a souffert depuis le commencement des temps et souffrira jusqu'à la fin des temps. (13-5-1902)

Jésus a souffert dans son corps matériellement et dans son cœur comme un homme, bien que son corps ne fût pas de la terre.

Il n'est pas venu exprès pour souffrir, mais pour nous montrer le chemin.

Jésus n'est tombé sur le chemin du Calvaire que pour montrer à l'homme que les plus forts peuvent tomber et même tomber trois fois. Quant à Lui, Il ne pouvait tomber et n'avait pas à le faire.

Le passage de l'Évangile où il est dit que Jésus lut désespéré est mal interprété. La tristesse a pu entrer dans son âme à un certain moment, comme elle prend toutes les grandes âmes qui viennent ici, mais Il n'a jamais désespéré. S'il y avait eu désespoir, il y aurait eu doute et le Christ ne pouvait pas douter. Il n'a jamais prié que cette coupe s'éloigne de Lui, mais Il a demandé que le sang qu'Il versait servit à l'humanité entière. Si des criminels peuvent avoir assez de force d'âme pour marcher au supplice sans faiblir, à fortiori le Christ ne devait pas hésiter devant la mort.

La Cène

Le vin et le pain de la Cène sont des symboles et des réalités. Comme symboles, il y a là un sacrement mal appliqué chez nous. Si nous avons des difficultés avec quelqu'un, allons trouver cette personne, entendons-nous avec elle, faisons des concessions et faisons la communion en buvant et mangeant en mémoire de ce nouvel accord. Comme réalités, dans l'essence du mot, rappelez-vous, sachez que nul n'entrera dans le Ciel s'il ne boit le sang de Jésus et ne mange son corps, c'est-à-dire s'il ne suit le chemin de la souffrance et de la douleur.

(3-2-1896)

Notre souffrance n'est rien, car elle est divisée et répartie sur le tout. Jésus a souffert de toute la souffrance qui existe, car elle était toute concentrée sur Lui. (13-5-1902)

Son sacrifice

Tout ce qui est arrivé au Christ avait sa raison d'être. Ponce Pilate est venu sur terre pour prononcer sa sentence, car c'est lui-même qui l'a condamné de ses mains et de son cœur. Les deux larrons sont venus pour rendre témoignage de ce qu'Il a dit sur la Croix. De même il fallait que Judas trahisse le Christ. Il y était poussé et nul ne peut répondre de lui-même. Tout ce qui est arrivé à Jésus doit nous arriver avant que nous puissions rentrer dans le Ciel. Nous serons trahis, et il ne faudra pas nous venger. Vous trouverez tout ce qu'il vous faut dans la vie de Jésus.

Nous ne devons pas juger ceux qui l'ont crucifié, car nous le faisons souffrir bien davantage tous les jours. (13-5-1902)

Sa mort

Quand Jésus est mort, tous les voiles du Temple se sont déchirés. La foule s'est portée vers la croix, et les soldats empêchaient la foule de s'en approcher de peur qu'elle ne délivrât Jésus. Car ce n'est pas le peuple qui voulait la mort de Jésus mais Ponce Pilate.

Lorsque les deux larrons eurent rendu le dernier soupir, on leur rompit les os des jambes pour s'assurer de leur mort. C'était dans la loi et on allait en faire autant à Jésus, mais l'homme ne s'en sentit pas le courage ; un soldat se contenta de viser le côté de Jésus et le perça d'un coup de lance qui traversa jusqu'à l'omoplate. Il sortit un peu de sang mêlé d'eau. On n'avait pas cassé les os de Jésus parce que quelqu'un avait dit : «Tu n'auras pas les os brisés ».

Sa résurrection

Jésus a dit : « Détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours ». Il parlait de Lui-même. On l'aurait brûlé ou mis au fond de la mer qu'Il serait ressuscité au bout de trois jours.

Ce qui est écrit de la résurrection de Jésus est vrai. Je vous ai dit souvent que la terre ne prend que ce qu'elle a donné. Jésus n'est pas né de la chair, donc Il ne pouvait rester longtemps à la terre à laquelle Il n'appartenait pas. On l'a mis en terre, mais Il est ressuscité, comme cela nous a été annoncé dans les Écritures. Son corps, ses vêtements, la croix sur laquelle Il a été crucifié, rien ne reste de tout cela. (2-9-1893)

La terre ne peut rien détruire de ce qui lui appartient, ni garder ce qui ne lui appartient pas. (27-6-1895)

Le Christ s'est montré très peu à ses apôtres, après sa résurrection ; l'entretien le plus long n'a pas dépassé une heure et demie, Il s'est fait voir aussi à de pauvres gens qui ne l'ont pas reconnu.

L'Ascension

Lorsque le Christ est monté au Ciel devant ses apôtres, Il était assis de côté dans un trône. Des anges l'entouraient et il était porté sur des nuages blancs, rouges et noirâtres, à cause de l'épaisseur.

Il tenait une main levée, trois doigts en l'air.

Le nombre du Christ

Le Christ avait le nombre 3 : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Il est né le troisième jour de la semaine, Il fut mis trois jours en prison, Il fut battu trois heures par les

soldats qui l'insultaient, Il a vécu trois dizaines et trois unités. Il fut crucifié à midi et resta trois heures sur la croix avant d'y rendre le dernier soupir. Trois heures après, ses amis l'enlevèrent. Il resta trois jours dans le tombeau. Il a été cloué avec trois clous sans avoir été lié auparavant ; l'opération a été faite à terre. Dans son ascension devant les apôtres et devant d'autres personnes, Il mit trois heures pour arriver à son Ciel, mais Il disparut avant aux yeux de ses amis. Ce n'est pas le côté droit du Christ qui a été percé, mais le côté gauche ; le cœur a été traversé trois minutes juste après son dernier soupir. (Août 1902)

Anecdotes de sa vie

Lors de la fuite en Egypte, l'Enfant Jésus, ainsi que la Vierge et saint Joseph, étant fatigués, se reposaient dans le désert près d'un dattier qui portait des fruits. Comme ils avaient faim, saint Joseph fit de vains efforts pour atteindre avec son bâton les fruits de cet arbre, mais il ne put y parvenir. Jésus dit à l'arbre : « Approche ; « Et le dattier s'inclina assez bas pour que saint Joseph put sans effort détacher des branches tous les fruits nécessaires. Si le Christ n'était pas Dieu pensez-vous qu'Il ait pu agir ainsi ? Assurément non. Voilà le signe auquel vous reconnaîtrez un Christ.

Un jour, du temps de Jésus, il y avait une marchande qui avait des poissons dans une sorte de demi-baril creusé dans un morceau de bois. Un homme s'approcha et lui demanda : « Combien ces quatre poissons ; Ô Tant », fit la marchande.

L'homme marchanda et lui en offrit la moitié. Alors Jésus s'approcha aussi et dit à la marchande : « Donne-lui tous tes poissons pour ce prix ». Et elle le fit.

Mais l'homme fut étonné, réfléchit et refusa, ne prenant que ceux qu'il avait demandés. L'homme gagna ainsi, car il fut corrigé de son avarice et la femme reçut beaucoup pour son obéissance. Faites ainsi ; quand on vous demandera quelque chose par avarice, donnez le double.

Le Christ avait le droit de jeter sa malédiction sur le figuier. Puisque c'est Lui qui donne la vie, Il peut la reprendre. En Lui il n'y a pas de mal. Et ceux qui tuent les arbres depuis sont moins répréhensibles.

Les visions de Catherine Emmerich

Catherine Emmerich : qu'elle est riche ; Les récits qu'elle fait de la Passion sont absolument véridiques.

Elle n'a pas vu la vie du Christ même, mais bien le chemin du Sauveur, la succession des clichés décidée par le Père dès le commencement. Ce chemin existe et constitue autour de la terre une protection qui pourrait empêcher les armées infernales de s'emparer de la terre si elles le voulaient. (9-12-1895)

La nature divine des guérisons du Christ

Notre-Seigneur Jésus-Christ ne guérissait pas, comme le disent et le croient certaines personnes, par le secours de quelque esprit ; non, Il n'avait besoin de personne, car Il n'était pas un homme supérieur. Il était Dieu. (7-1-1894)

Des auteurs anciens traitent de magnétisme, voire même de magie, les miracles qui ont été faits par Jésus-Christ. Il y a différents genres de magnétisme et, comme je vous l'ai dit quelquefois, le magnétiseur, pour obtenir un résultat sur le patient, doit avoir les mains propres et la conscience pure. Jésus et même les apôtres n'ont point fait de magnétisme pour guérir les malades. Ils avaient le pouvoir de guérir et n'avaient pas besoin que ce soit un acquis pour accomplir leur mission. Des graines

leur ont été données pour être semées dans un terrain qu'ils devaient choisir et où ils savaient que ces graines devaient germer. (9-12-1895)

Le problème du mal

Jésus-Christ seul a connu le mystère du problème du mal. Tous les sages n'en ont même pas eu l'intuition ; ils se sont arrêtés au pied de ce mur qui bornait leur horizon, sentant qu'il y avait quelque chose au-delà, mais ils n'ont pas su dire quoi.

La Croix

Pour savoir ce qu'est le bien et le mal, il n'y a qu'un livre au monde qui nous l'enseigne ; ce livre s'appelle la Croix, et le chemin à prendre pour aller le chercher se nomme voie du Calvaire. (30-1-1900)

La Croix est un symbole. Elle existe depuis le commencement du temps.

La Croix est là pour dire : « Tu auras des ennuis, marche ; »

La Croix est vivante

La science est au pied de la Croix.

La consolation est au pied de la Croix. (5-3-1902)

Le Consolateur.

Jésus enverra un Consolateur et vous. le verrez tous ; mais que de déchirements avant qu'il n'arrive ;

Car Jésus reviendra, mais il sera trop tard pour ceux qui ne suivent pas la route du bien. N'avez-vous pas lu dans l'Évangile qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents ; Ce temps n'est pas tout à fait là, mais il n'est pas très éloigné. (26-12-1893)

Les apôtres

Les apôtres n'étaient pas tous de la même famille ; ils avaient été choisis pour être les témoins parmi toutes les races.

Les apôtres étaient les prophètes de l'Ancien Testament ; ils sont venus avec le Messie, mais ils n'avaient pas les mêmes dons qu'autrefois, Ils avaient la connaissance de l'ancienne loi, mais pas celle de la nouvelle loi.

Le Christ a donné la paix à ses apôtres afin qu'ils ne se croient rien quoique étant beaucoup, parce que sans cela ils se seraient crus trop forts et l'orgueil les aurait séduits.

L'Évangile

Rien ne se perd, tout ce qui est dit, fait ou pensé est écrit dans le Ciel ; il a été donné à quelques personnes de voir au Ciel ce qu'avait dit Jésus. (12-9-1893)

Le Christ a dit à ses apôtres des paroles qu'ils n'ont pas comprises ; aussi l'Évangile peut-il être interprété de cent façons.

Lorsque Jésus parlait à ses disciples, Il leur disait : « Je parle ainsi pour que vous ne me compreniez pas ». Jésus n'a pas tout dit à ses disciples, et ils ne comprenaient pas sa parole entièrement. Toutefois les Évangiles se sont transmis avec quelques modifications peu importantes sans que le sens en soit altéré. Dieu ne l'aurait pas permis. Quand Jésus donna à ses disciples le don des langues, alors ils commencèrent à comprendre le sens des mots de leur Maître, et le sens des signatures naturelles. Ils virent les vertus des plantes, des animaux à travers leurs formes, les enseignements du Maître en partie à travers les mots. Si en effet tout était

révélé à tous, personne ne ferait plus rien, ou plutôt chacun chercherait et saurait trouver le chemin de traverse pour se sauver quand on aurait besoin de quelqu'un.

Il y a bien des gens qui se sont dit en lisant l'Évangile depuis le Christ : « i j'avais été là, j'aurais compris les anciennes prophéties ». Eh bien ; il en est de même aujourd'hui. Dans quelque temps on se dira : « Fallait-il être aveugle pour ne pas comprendre et pour ne pas voir les enseignements si simples de l'Évangile ».

L'Évangile depuis deux mille ans éclaire le monde.

On le comprend différemment à différents âges.

Il n'a qu'un sens. Les anciens livres sacrés en avaient plusieurs.

L'Évangile est une table où il y a à manger pour tous les convives, chacun y trouve l'aliment qui lui convient selon son appétit et son tempérament. (3-1 -1895)

Ne croyez pas que je sois venu vous apprendre quelque chose de nouveau. Tout ce que je dis se trouve écrit dans l'Évangile, mais voilé à dessein.

Il faut lire l'Évangile. Chacun le comprendra à sa façon. Dans un an vous le comprendrez autrement qu'aujourd'hui.

Je ne vous dis rien qui soit contraire à l'Évangile.

Je vous dis peut-être la même chose, mais quelquefois aussi je vous dirai des choses qui ont été omises dans l'Évangile. Mais aucun mot de mon enseignement ne sera en contradiction avec l'Évangile.

L'Apocalypse

L'Apocalypse est un livre prophétique dont tous les événements se sont accomplis ; mais il n'a été écrit que pour quelques-uns qui ont compris et ont été confirmés dans leurs vues par ce livre.

L'Antéchrist

L'Antéchrist viendra bientôt. Il sera si beau qu'il séduira beaucoup de monde. Celui qui fait des guérisons, des choses extraordinaires et qui dit que c'est par lui, celui-là est de l'Antéchrist. Celui qui dit que c'est Dieu qui les fait, que lui n'est qu'un instrument n'est pas de l'Antéchrist.

Les soldats de l'Antéchrist sont ceux qui font sur le Christ qui est la Parole du Père incarnée, le Verbe de Dieu, des jugements humains. Ils disent que le Christ est un homme évolué, qu'Il a étudié dans tel temple, dans tel sanctuaire, et que son initiation l'éleva au rang qu'Il a occupé. (17-2-1902).

Ne croyez jamais à ces faiseurs de miracles qui se disent le Christ incarné, le Christ ressuscité. (28-3-1895)

Est antichrétien tout être qui développe son cerveau au détriment de son cœur. (6-3-1902)

Il vaut mieux aimer son prochain comme soi-même, car est antichrétien celui qui laisse son frère dans l'adversité. (17-2-1902)

L'Ancien Testament

L'Ancien Testament est plus difficile à comprendre ; il faut la lutte ; en effet il faut guerroyer sans cesse, il faut verser le sang. Mais comprenons bien : quand on lutte contre le mal, qu'on essaye d'arracher quelqu'un au vice, il faut une guerre sans merci, et, si on réussit, on est en effet vainqueur, même si on a versé le sang. En effet, si l'on coupe une branche à un arbre pour aller la planter ailleurs, la sève coule, la branche saigne. De même, si l'on arrache un homme à sa famille pour le mettre dans une

autre, le sang de la famille coule, et le sien. Voilà comment Dieu a pu commander de verser le sang.

Les religions

Le partage des vêtements du Christ. Il y a trois religions, issues de l'enseignement primitif, qui se sont éloignées de la vraie religion, formant les trois angles d'un triangle, dont le centre est la vraie croyance.

Respectez toutes les religions, car il faut que tous les fidèles de toutes les religions mangent la chair et boivent le sang du Maître, et nul ne peut manger le corps de Jésus s'il n'a en lui l'humilité, l'amour du prochain et l'oubli des injures.

Aucune religion ne sauve si on n'aime son prochain comme soi-même. (30-4-1903)

Le Saint Esprit

Heureusement que nous ne connaissons pas le Saint-Esprit, sans quoi nous nous révolterions et nous blasphémerions, ce qui causerait notre mort totale.

Si quelqu'un a parlé contre le Fils de l'Homme, il pourra lui être pardonné, mais celui qui parle contre le Saint-Esprit n'en obtiendra le pardon ni dans ce siècle ni dans celui qui est à venir.

Pour acquérir les sept dons du Saint-Esprit, il faut nous purifier des sept péchés capitaux. (22-1-1902)

Il y a d'autres êtres humains que les apôtres qui ont reçu la lumière. Ainsi Jeanne d'Arc en était. Elle a payé cher les lumières reçues. Il en est de même de tous ceux qui ont reçu le Saint-Esprit et qui ont répandu leur sang pour payer pour nous.

Tout homme rencontrera un jour celui qui le baptisera d'Esprit ; il aura droit de pénétrer alors au Ciel, purifié et ayant tout oublié.

La Vierge

L'être le plus élevé de tous est la Vierge. C'est l'esprit le plus élevé du genre humain,

Vous ne pouvez pas comprendre la Vierge.

Si on comprenait la Vierge, on comprendrait l'Esprit.

Il en est qui disent que la Vierge est la Sagesse du Monde. C'est vrai, mais il faut le comprendre. (12-2-1902)

Que veulent dire dans l'Évangile ces paroles du Christ à sa mère : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ; »

Beaucoup ont pu blâmer le Christ et penser qu'Il manquait de respect à sa mère, lorsqu'au contraire Il a prêché le respect. Mais en disant qu'Il n'avait rien de commun avec sa mère, Il disait vrai, Il n'y avait et ne pouvait y avoir rien de commun entre eux. Elle ne croyait pas en Lui ; les miracles faits par son Fils, encore tout petit, ne lui avaient pas ouvert les yeux, pas plus que ceux qu'Il faisait étant grand. Il allait qu'Il prît corps dans une famille ; sa mère était consentante que ce soit dans la sienne, mais elle n'était pas du tout dans la même demeure que son Fils. La mère de Jésus n'en doit pas moins être regardée comme un des êtres privilégiés de la création.

Le corps de la Vierge était de la terre et il est retourné à la terre. (12-6-1904)

La Création

Nous ne comprenons ni le Fils, car nous comprendrions le Père, ni la création. Ne pas chercher les mystères de l'existence.

Depuis ta plus tendre enfance, tu cherches à connaître le mystère de la création. En supposant que tu trouves et que tu arrives à cette connaissance, tu en seras dépouillé en partant et tu n'en sauras pas davantage à ton retour, car il n'est donné à personne sur cette planète de connaître ce mystère. (30-8-1898)

Si l'on nous donnait la connaissance du mystère de la création, ce serait pour nous une grande imprudence, car, le sachant, nous ne ferions plus de progrès. (28-12-1894)

Dieu créa des clichés de tout ce qui devait exister. Tout vient petit à petit. C'est pour cela que la création fut lente et qu'elle dure toujours. (5-12-1902)

Tout a été créé avant l'homme

L'homme fut créé après les animaux, mais il était à l'état de conception avant que l'ambient fût créé. (29-1-1902)

Dans la création tout va par couple.

Lorsque tous les êtres de la création seront retournés à Dieu, le travail étant fini, il y aura une autre création.

Beauté des œuvres de Dieu

Rien n'est vilain dans la nature.

Lorsque vous saurez admirer toutes, absolument toutes les œuvres de Dieu, c'est que vous aurez eu par la charité le moyen de les reconnaître, tandis qu'aujourd'hui vous vous servez des œuvres de Dieu pour vous battre contre elles et vous révolter.

(23-12-1896)

Les Anges Gardiens

Sur la terre, nous progressons tous vers le bien, et, à chaque période où notre âme se perfectionne et fait un pas pour notre avancement, nous changeons de guide et celui qui vient à nous est plus avancé que le précédent. (Avril 1893)

Pensez-vous que lorsque Dieu vous a envoyés en ce monde Il vous a envoyés seuls ; Non. Lorsque Dieu a créé l'Homme il l'a créé simple et ignorant toute chose. Nous sommes suivis depuis notre plus tendre enfance jusqu'au-delà de la tombe. (19-7-1897)

Car nous ne sommes jamais seuls ; nous avons toujours avec nous notre guide, notre ange gardien. Il est notre conseiller. Lorsque nous sommes tentés par le mal il emploie tous les moyens possibles pour nous en détourner. C'est la voix qui nous dit : « Ne fait pas cela, c'est mal ; » Il ne réclame de nous qu'un peu de bonne volonté. Si nous succombons à la tentation, nous lui faisons de la peine et il pleure.

Cet ange préside à notre naissance, il est à notre chevet et il nous suit de notre naissance à notre mort. Là un autre vient à nous. (12-7-1897)

L'âme est jugée devant un accusateur, notre mauvais ange, et un défenseur, notre ange gardien.

Vous vous étonnez que, malgré l'existence et la protection de notre ange gardien, nous commettions encore des fautes. Supposez que vous soyez un tout petit enfant et que l'on vous soigne d'une bonne ; elle vous mène promener dans un terrain accidenté où se trouvent des pierres et des ronces.

Bien qu'elle vous donne la main, vous trébucherez parfois, vous tomberez et vous vous piquerez, mais ne sera-ce pas là le seul moyen que vous réfléchissiez, que vous appreniez à marcher et que vous vous fortifiez ; (13-6-1896)

Si vous ne voulez pas avoir d'ange gardien, progressez et on vous le retirera. (Avril 1897)

Les Esprits

Le Père a créé les esprits. Tous les esprits sont individualisés et, bien qu'ils soient tous à l'image de Dieu, bien qu'entre eux ils ne se distinguent pas, Dieu les reconnaît tous individuellement.

La vie est un contact universel ; tout en l'air est plein d'esprits.

Il y a des êtres qui nous entendent et ne nous voient point. ils nous écoutent comme des dieux.

Il y a d'autres êtres qui travaillent, mais pas comme nous, sans connaître le mal.

Nous ne savons rien. Lorsque nous faisons un mouvement nous croyons le faire par notre propre volonté. Il n'en est rien ; si nous n'étions aidés, il nous serait impossible de faire le moindre geste.

Des êtres invisibles nous environnent et nous aident.

Tous ces êtres que nous ne voyons pas travaillent pour nous. (13-4-1898)

Les esprits des royaumes souterrains, ceux de la lune, sont identiques en tout à nous-mêmes. Ce sont des esprits entourés de fluide magnétique. Seulement ils ne nous voient pas et nous ne les voyons pas, parce que nous ne sommes pas dans le même appartement, un voile nous sépare.

Un esprit ne peut se manifester à nous qu'en perçant une couche épaisse qui nous entoure et en se révélant lui-même pour être sensible à nos sens..

C'est ainsi qu'au matin le soleil ne se fait voir qu'en perçant les brouillards et en les dissipant.

Les génies sont des esprits dont la sphère d'action est très étendue. Ils peuvent agir et se manifester sur plusieurs esprits humains à la fois, car ceux-ci sont limités et emprisonnés dans leur corps. Pour les génies l'espace n'existe pas. Il leur est donc simple de parler à plusieurs esprits à la fois. L'esprit humain peut, lui aussi, développer sa sphère d'action, mais peu à peu et lentement.

Tout est esprit et souvent, pendant que nous faisons un plan quelconque, nous avons en même temps quelqu'un près de nous qui trace le dessin, et ce quelqu'un est lui-même guidé.

Alors un poète ne suit que les inspirations et n'est rien par lui-même ;

Absolument ; il en sera ainsi jusqu'à ce que nous ayons acquis notre liberté. (3-1-1897)

Les spirites croient trop facilement que des esprits élevés peuvent venir à notre contact et même nous toucher. Je ne dis pas que cela soit impossible, mais cela est fort rare. Il faut prier pour cela, être très pur, et encore l'esprit qui vient à nous peut être sévèrement réprimandé de l'avoir fait. Lorsque nous demandons ainsi une vision de quelqu'un des nôtres à Dieu, il se peut que ce soit une autre personne qui se présente à nous ; dans ce cas il ne faut pas éloigner son image et demander autre chose avec impatience car, souvent, l'esprit que nous avons demandé n'a pas reçu l'autorisation de venir, et Dieu qui sait ce qu'Il fait nous envoie l'esprit qui est le plus apte à nous parler et à nous éclairer ; nous devons donc nous adresser à celui que nous voyons.

Les Êtres invisibles

La science croit savoir et elle ne sait rien ; celui qui croit savoir quelque chose n'est, par son savoir, conduit qu'à la négation. Nous croyons savoir et nous ne savons rien, nous croyons voir et nous ne voyons rien.

Nous croyons être un seul être et il y a plusieurs êtres en nous ; nous croyons avoir notre libre arbitre et nous ne l'avons pas ; nous croyons avoir une pensée, nous croyons agir par nous-mêmes et nous subissons l'influence de tous les êtres qui sont avec nous. Nous croyons posséder une chose et cette chose est aussi bien la propriété d'autres êtres que nous ne voyons pas. (Mai 1895)

Le propriétaire d'un bien dit à sa femme : « Il faudra, tel jour, moissonner notre blé » ; la femme le dit au serviteur, et les oreilles des invisibles qui cultivent le même bien recueillent ces paroles ; ils ne veulent pas que leur bien leur soit enlevé et, avant la moisson, la grêle ravage tout. (Mai 1895)

La grêle est une armée de travailleurs qui viennent lever la récolte. Comme le plus souvent nous ramassons la récolte avant qu'elle soit mûre, alors eux passent avant nous.

Le vent, la pluie, la grêle et tout ce qui peut arriver est représenté par des êtres qui, eux aussi, ont un travail. Lorsque nous faisons du mal à ces êtres, eux aussi peuvent à un moment donné se révolter contre nous.

Quand la grêle passe dans nos contrées, qu'elle abîme nos récoltes, ces récoltes ne sont ni abîmées, ni perdues ; d'autres êtres que nous ne voyons pas croient aussi faire leurs récoltes ; lorsque la nôtre est bonne, la leur est mauvaise.

Il en est de même pour les plantes ; ces êtres sont pour moi les peintres de la nature placés par le Créateur. Ils ont beaucoup de peine. Pour vous en donner une idée, figurez-vous l'un de ces êtres allant chercher très loin une goutte de rosée qui est aussi lourde pour lui qu'un seau d'eau pour nous.

Certains façonnent les feuilles, les unissent, font en sorte que les feuilles ne soient pas trop épaisses. Le petit a autant de peine pour faire peu que le fort pour faire plus. Chacun agit suivant sa force.

Le travail de chacun sert à nous et à d'autres que nous ne voyons pas et dont nous sommes bien loin de nous douter qu'ils existent. (13-4-1898)

En chaque point d'une plante il y a des êtres qui ont, qui une bouche, qui un estomac et c'est un va-et-vient continu d'esprits pour apporter à ces êtres tout ce qui leur est utile pour leur existence.

Ces esprits surveillent et protègent la plante ; ils vont chercher les microbes qui servent de nourriture à ces êtres ; ils les protègent de la pluie ou du soleil. Nous voyons une goutte de liquide glisser et couvrir deux ou trois de ces cellules, parce que le vert protège contre les rayons de soleil. Nous croyons que c'est une action mécanique, inintelligente. Du tout ; ce sont des esprits qui ont tiré un voile devant ces êtres pour les protéger. Si bien que la plante qui vous paraît petite, qui est plus petite encore jour d'autres, est pour moi et pour ceux qui voient le monde spirituel, plus grosse qu'une moisson.

Ces esprits aiment les plantes qu'ils soignent et qu'ils protègent ; ils protègent ceux qui font du bien aux plantes et punissent ceux qui les détruisent inutilement. Quelques-uns d'entre eux dessinent les feuilles et ce dessin n'est pas autre chose que celui d'un dessinateur qui est assis à sa table et qui travaille ; le cliché passe, ils le prennent et vont l'exécuter sur une feuille.

Les Démons

Dieu, quand Il a créé le monde, a créé des êtres inoffensifs ; Il a créé aussi des êtres infernaux. Il les a créés sciemment. Tout ce que Dieu a fait, Il l'a fait en connaissance de cause. (13-12-1894)

Le démon existe, c'est certain, et nous ne devons pas nier l'existence des esprits infernaux, ce serait nier les esprits bienfaisants. Mais il ne faut pas être superstitieux. (20-2-1895)

Il y a des démons attachés à la matière, d'autres à l'air, qui sont déjà assez méchants ; ils produisent les orages, etc. D'autres, dans le mental ; ils attaquent les hommes déjà forts, les saints, par les tentations.

Les êtres hideux ou difformes représentés par des dessins ou des peintures existent, car notre cerveau est trop faible, nous n'inventons rien. Lorsqu'un peintre dessine ces êtres, c'est qu'il est inspiré ; son cerveau plus lucide peut les percevoir et reproduit leur image. Ces êtres hideux, qui sont des esprits infernaux, errent dans l'immensité ; il est heureux qu'ils ne peuvent pas nous voir, car ils viendraient sur nous. Pourtant à quelques-uns il est permis de voir quelques personnes ; ils viennent alors prendre possession de la personne ; elle se trouve dans un état affreux, elle est folle, elle ne sait plus ce qu'elle fait.

Lorsque l'âme vient prendre possession d'un corps et que cet être qui vient au monde doit, pour une raison ou pour une autre, être possédé par un esprit infernal, l'esprit soulève un coin du rideau qui le cache aux démons ; cependant ils ne prendront pas possession des organes de la personne tout de suite ; ce ne sera qu'à vingt ou trente ans que la lutte commencera. (28-4-1891)

Nous avons le bien et le mal en nous. Le mal n'est pas autre chose que le démon et nous-mêmes nous ne sommes que des anges déchus. (25-6-1897)

Les idées de mal que nous avons sont bien des idées du démon ; mais nous n'avons qu'à bien faire. (1902)

Ce qui fait tressaillir d'effroi à la vue d'un démon, même à quelques pas, c'est ce qu'il y a de mauvais en nous ; car le mal est sous l'empire du diable.

Comme la vue d'une grande âme, d'un saint, fait tressaillir de joie en nous ce qu'il y a de bon. Par là le mal en nous cherche à devenir meilleur. (20-2-1895)

Lorsque Satan tenta le Seigneur, il ne le connut pas ; il ne savait pas que c'était Lui. (12-2-1901)

Les Rideaux

Le cerveau n'est pas assez lucide pour percevoir les choses telles que l'esprit les transmet.

Nous avons tous un rideau devant les yeux qui empêche de voir ce qui est devant nous. (13-1-1895)

Personne ne voit les choses de la même manière ; il n'y a que celui dont les yeux de l'esprit sont ouverts qui voit les choses telles qu'elles sont. Même dans le monde des esprits ils ne voient pas la réalité.

Où nous voyons une cafetière, d'autres êtres voient un réservoir, un lac, un abri, mais tous voient quelque chose de différent.

Il y a différents cieux suivant les différents appartements, et tous sont voilés à nos yeux ; nous ne voyons que ce qu'il nous est permis de voir. Chacun de ces cieux est pourvu d'un rideau. S'il nous était permis de lever un de ces rideaux, nous pourrions voir ce qui se passe dans ce monde. (Novembre 1895 ; 22-11-1900)

L'homme a le pouvoir de disparaître, d'être dans le lieu qu'il désire et de revenir quand bon lui semble. Pour cela il lui suffit de demander que le rideau se lève ; il fait deux pas et il y est. Il y reste jusqu'au moment où il demandera à Dieu d'en partir et de nouveau il sera là. Mais, pour cela, il ne faut pas se croire quelque chose, car on n'irait pas loin.

Je n'ai jamais vu sur terre quelqu'un devant qui le rideau était levé ; quelques personnes ont vu comme par le trou d'une aiguille, d'autres par un petit coin soulevé, mais jamais plus. (31-1-1897)

Si, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu en ce monde, Il n'avait eu soin de mettre derrière le rideau qui sépare ce monde de l'autre son éclatante lumière, aucun homme de la terre n'aurait pu l'approcher. Il existe sept rideaux ; derrière le premier se trouvent placés des êtres plus avancés qui ont habité en ce monde. (16-7-1896)

Il n'y a pas qu'un voile qui nous sépare des choses, il y a un grand nombre de voiles. On peut les lever séparément et successivement, mais il est des voiles qu'on ne peut lever, car, lorsque certains se lèvent, je perds moi-même la voix et je suis comme absorbé. Vous, vous ne pourriez pas supporter cela.

Les visions

En ce qui concerne les visionnaires, il peut certainement y avoir des êtres très élevés qui, voulant communiquer avec vous, obtiennent cette faveur ; mais combien faut-il que celui qui reçoit du Ciel donne pour cela ; Eh bien ; peu ont assez. (10-5-1897)

Un être robuste ne peut avoir le don de voyance. Jeanne d'Arc, à qui la force physique devait être accordée pour sa mission, entendait seulement des voix. Si elle avait vu les images astrales de sa vie, elle n'aurait pas voulu la vivre ; elle portait la guerre et la mort. Elle aurait vu des squelettes la poursuivre, et elle aurait reculé devant les meurtres à commettre.

Il y a différentes sortes de visions. La vision prophétique est la plus belle. On est couché dans un lit, calme, la nuit. Alors un ange vient, prend votre esprit et l'emène soit où il veut, soit où l'on veut soi-même. On traverse alors des pays et l'on vous dit ce que c'est ; on vous montre soit les tableaux du passé en vous les expliquant, soit ceux de l'avenir, et pendant ce temps le corps est libre et tranquille.

Les Clichés

Rien ne peut naître ici ou rien de ce que nous plantons ne vient ici que si de l'autre côté cela existe déjà. Nous plantons un arbre ; s'il meurt, c'est que le cliché de l'arbre n'était pas là quand l'avons planté.

Tout ce qui se fait, tout ce qui arrive a été créé depuis le commencement. Chaque chose est représentée par une image ; où elle s'arrête, la chose se passe ; puis elle va plus loin, et la même chose se reproduit, car il y a beaucoup de terres comme la nôtre. Un homme qui pourrait aller aussi vite que la lumière et qui vivrait des milliards de siècles ne pourrait arriver à les compter, et, si l'on pouvait aller aussi vite que la lumière, on verrait toujours les mêmes choses se représenter. Ainsi un homme est dans un pré, il travaille dix heures pour le faucher. Ces dix heures sont inscrites depuis le commencement ; quand elles se sont écoulées ici, elles vont plus loin, sur une terre semblable à la nôtre. Où il y aura un homme qui fauchera un pré pendant le même nombre d'heures. (19-11-1894)

On peut donner à ces images le nom de clichés.

Tout existe dans l'ambiant, à l'état photographique.

Quand un événement doit se produire, il vient, de toute l'immensité, des molécules pour constituer un cliché. Quelques personnes peuvent jouir d'un don de perception des clichés, celles-là verront se présenter, plus ou moins vivaces, ces clichés et, selon leur vivacité, elles concluront que tel événement doit se produire à telle époque. Les clichés sont vivants et peuvent être évoqués et rendus sensibles à notre intelligence. (24-2-1902)

Pour connaître ce qui s'est passé, il a été donné à certaines âmes de pouvoir voir en arrière ; le tableau ou cliché du passé a été mis devant leurs yeux ; elles l'ont reproduit par allégorie. Telle l'Histoire Sainte qui, quoique très vraie, paraît invraisemblable ; mais cela est mis à la portée des intelligences et ne peut être expliqué absolument comme cela est. (28-3-1895)

Nous avons pu vous donner une idée des clichés de la bataille de Waterloo, comme si cette journée mémorable se fût passée en votre présence et sous vos yeux. Quelques-uns parmi vous n'ont-ils pas vu, et tous parfaitement entendu ; Vous vous rappelez les cris, les grincements de dents des malheureux blessés ; N'avez-vous pas senti la poudre brûlée et vu sa fumée ; Tous ceux qui étaient à cette séance n'ont-ils pas entendu le roulement des tambours, les coups de canon et la fusillade ; Vous me demandez si les blessés souffrent encore depuis ce temps.

En effet, c'est votre droit ; mais je ne dois pas aller si loin. Sachez bien qu'ici-bas, pas plus que dans les autres mondes ou autres terres, tout a une vie et que la mort n'est qu'apparente et n'est en réalité qu'une métamorphose. Le cliché de Waterloo n'est pas mort ; il a été fait au commencement et durera toujours, en se modifiant il est vrai, mais il est vivant et n'a pas été créé seulement pour nous, mais aussi pour d'autres peuples, d'autres mondes et d'autres terres. Lorsque la bataille fut terminée, le cliché alla sur une autre planète où une autre guerre éclata avec les mêmes coups de canon. Les mêmes armes firent les mêmes blessures. Les mêmes cris de douleur furent poussés. (8-12-1902)

Les clichés passent, agissent et continuent leur route en allant déterminer dans d'autres planètes des actions analogues. On peut ainsi rappeler un cliché et faire revivre un acte du passé. Tout est cliché, et le cliché c'est la vie. Les clichés sont exactement grandeur naturelle.

Des clichés peuvent circuler, voyager, se croiser, l'un à travers l'autre sans se voir, sans se gêner ; ne savez-vous pas qu'il y a plusieurs appartements dans le même appartement ; Mais si vous venez à vous promener dans une voiture et à rencontrer le cliché d'un accident, votre voiture tourne. Si ce cliché rencontre un train, c'est un déraillement ; deux tramways, une collision. Tout dépend de l'endroit où on se trouve.

Le moindre fait à accomplir nous est présenté sous la forme d'un cliché qui sert aussi à plusieurs êtres.

Vous ne pourriez même pas parler si le cliché de vos paroles n'était pas derrière votre tête.

Quelquefois on part avec une idée et on la perd en chemin. Arrivé au but, on ne sait plus ce que l'on voulait faire. C'est que le cliché qui vous avait mis en mouvement ne vous a pas suivi, Alors, en revenant à sa place primitive et dans les conditions où l'on était, on peut souvent retrouver le cliché qui n'est pas encore parti et l'idée vous revient.

Tout être devant le cerveau duquel des images se présentent ne peut, par lui-même, se soustraire à l'obligation de penser et d'agir, tandis que celui pour qui ces images sont comme suspendues est incapable d'aucune action, même de penser.

Voilà comment une bonne voyante peut vous dire qu'une maison sera bâtie là ou ailleurs. C'est que déjà le cliché est là qui attend pour s'attacher à l'esprit d'un architecte qui sera capable de le saisir. L'architecte sera fier de l'idée qu'il s'attribuera, sans savoir qu'il n'est qu'un instrument. (24-2-1 902)

L'homme ne crée rien, il trouve ou retrouve. Un inventeur est celui qui retrouve une idée ; un autre peut chercher durant sa vie entière et ne rien trouver ; mais son travail n'a été perdu ni pour lui ni pour l'humanité et, si un autre rencontre par hasard l'idée qu'il cherchait depuis si longtemps, cela peut tenir à ce que antérieurement cet être avait lui-même pris l'idée ou l'invention d'un autre travailleur inconnu.

On ne peut rien imaginer et rien faire sans la volonté de Dieu. Tout est cliché. Quelle que soit la position de l'âme, elle subit l'impression de ces clichés, aussi bien de face, de côté, que par derrière ; et, par leur impression sur les centres nerveux de la tête, nous pensons et agissons. Tout ce qui arrive est cliché. Il se présente et aussitôt tout contribue à le reproduire matériellement. L'homme qui connaîtrait son existence pourrait le faire venir, le renvoyer, l'avancer ou le retarder et ainsi, en le contrariant, supprimerait ou amoindrirait des malheurs. (24-4-1898)

Les fibres qui sont dans notre cerveau et qui sont croisées jouent le rôle de lentille. Dans chaque cellule de même il y a une lentille qui permet à la lumière du cliché d'être reçue et fixée. C'est là un secret que la physiologie ne connaît pas. Au fur et à mesure que l'homme travaille et évolue, ses organes se perfectionnent et deviennent aptes à recevoir des clichés de plus en plus parfaits. C'est ainsi qu'un homme entre les mains de qui on mettra du verre fondu ne fera pas une carafe parfaite, telle qu'on lui en présente le modèle ; mais quand il aura assez travaillé, ses organes deviendront capables de percevoir le cliché de cette carafe, et la matière, qui obéit toujours, s'organisera à devenir cette carafe, peut-être même perfectionnée. Il est certain que celui qui a le droit de commander aux clichés n'a pas besoin de cela. Même sans verre, même dans un milieu où les éléments sont opposés à son travail (où le verre ne fondrait pas), il commandera et la carafe sera faite. Mais cela n'est pas sur la route de tous les hommes et il y en a bien peu qui puissent le faire.

Un cliché est intelligent. La pensée est partout ; mais un cliché n'entend pas la voix de l'homme, parce que l'homme n'est pas dans le même appartement que lui. Jamais un cliché ne s'arrête. Il vient derrière la tête d'un individu, près de son cervelet, une première fois, et l'homme cherche, est inquiet ; souvent il ne trouve pas. Le cliché part alors, et vient le cliché du découragement. Si l'homme le repousse, le cliché initial revient, et l'homme trouve.

Quelquefois il faut plusieurs existences pour cela. Je n'ai jamais vu qu'une fois un cliché s'arrêter ; il est resté près de trois quarts d'heure près d'un individu, parce qu'il fallait que l'être qui figurait dans ce cliché, un assassin, subît encore la peine d'assister aux paroles prononcées par l'homme. Mais il sera permis à quelques-uns d'arriver dans le monde où leur voix sera entendue des clichés. Pour cela il faut du temps, de l'amour du prochain ; et cela se résume en un mot : le Ciel demande seulement qu'on ait confiance en Lui. S'il nous est donné de les voir et de les entendre, il faut payer et payer plus qu'on ne peut.

Si l'esprit et le cerveau avaient en même temps Je cliché, ils seraient dans le même appartement et cela n'est pas. Si cela était, nous serions obligés d'agir en même temps que nous pensons. La réflexion n'existerait pas. L'intuition est du même domaine que l'esprit et dans le même appartement que lui ; la réflexion est du domaine du cerveau.

Le cliché s'imprime d'abord sur les êtres qui sont en nous ; ils ont l'intention d'agir et, se croyant libres, croient avoir pris une décision volontaire ; ils commencent même à agir avant que nous-mêmes nous ayons l'intention d'agir et que l'acte se

produise. Ils peuvent même avoir déjà agi deux ou trois jours avant que nous n'agissions.

Il en est de même pour toutes les actions de notre existence. Il nous vient à l'idée de mal faire, c'est une image, un cliché plutôt, qui s'arrête derrière notre cervelet. Si nous luttons contre cette idée et que nous ne commettons pas la mauvaise action, le cliché s'éloigne de nous et va trouver plus loin une autre personne. Mais, comme nous avons lutté contre lui, il a perdu de sa force, il est déjà moins fort lorsqu'il se présente vers elle, et, si cette personne en fait de même et ainsi de suite, le mal se bonifie, il devient bien. Voyez comme nous ferions du bien si nous luttons contre le mal qui se présente à nous. (19-11-1894)

Si l'homme n'est pas certain de faire le bien en une circonstance et qu'il s'abstienne, il a raison et le cliché s'en va. Mais, s'il croit qu'il ferait bien et qu'il ne le fasse pas, il a tort.

Un cliché se présente à vous. Vous avez cru que c'était mal et vous l'avez repoussé. Or cela n'était pas mal. Il se présente une seconde fois avec plus d'intensité. Vous résistez encore. De même une troisième fois. Faites bien attention, car, si vous le repoussez, il ne reviendra plus et quand, plus tard, vous le désirerez, vous ne pourrez plus l'avoir.

L'homme est libre d'accepter ou de refuser un cliché. Mais cette liberté est relative et le résultat final est toujours là. S'il refuse le cliché du mal, il subira quand même la souffrance comme s'il l'avait reçu. Ce n'est pas la vraie liberté. Celui-là seul est libre qui peut faire tout ce qu'il veut sans rendre de comptes à personne.

Cependant la récompense du travail fait cette liberté très relative est si grande, Dieu donne si généreusement pour ce petit effort qu'au lieu de nous révolter, nous devrions être confus de reconnaissance.

Tout est et a été ; quant au sera, ce n'est pas tout à fait cela, ou plutôt ce ne sera pas toujours au même endroit.

Tous doivent subir les clichés, sauf les êtres libres.

Tout est écrit et cependant tout peut être modifié ; mais, pour obtenir un changement, il faut que cela soit utile.

Les Nombres

La Nature accorde souvent à des êtres des qualités exceptionnelles, indépendamment de toute étude et de tout travail. Mais ces qualités sont limitées.

Ainsi personne ne peut connaître la vie des nombres pour déchiffrer, grâce à cela, les secrets de la vie universelle. Wronski était un de ces privilégiés.

La machine qu'il a voulu construire ne pouvait lui obéir, car ici-bas aucun corps n'est assez parfait pour transmettre à l'homme l'inscription (l'enregistrement) des lois spirituelles. (Novembre 1899)

1 est le nombre de Dieu ; 7 celui de Marie. Il a deux enfants : 3 et 5. Le nombre de l'homme est 9.

Celui de la limite de la sphère matérielle est 72.

Le Christ avait en lui les nombres 7 - 3 - 72 et 33.

Nous dépendons ici du nombre 7 (les sept couleurs), et nous avons beaucoup à faire avant d'en sortir. (29-11-1903)

Il y a sept soleils dans un soleil, sept planètes dans une planète, sept corps dans un corps, sept personnes dans une personne, sept générations dans une génération. (Avril 1897)

La moisson du blé se fait au septième mois ; la moisson humaine tous les 7.000 ans, car nous avons le nombre 7 en nous.

L'homme n'est qu'une collection de millions d'êtres. Tous ces êtres ont, comme nous, les nombres 3 et 7.

3 : âme, esprit et corps.

7 : les mêmes sens que le tout : vue, ouïe, goût, odorat, toucher, intuition et attraction.

3 et 7 et 3 fois 7 et leurs multiples sont les nombres de l'homme. 8 est le nombre directeur de la terre.

Neuf plantes réunies contiennent les vertus curatives de tout végétal, parce que le nombre 9 correspond à la vertu des plantes dans la nature. Dans l'homme il a aussi sa correspondance.

Le Christ est resté quarante jours sur la terre après sa résurrection ; cela avait une signification et la tradition s'est perpétuée inconsciemment dans l'Église.

Le nombre 40 reste encore dans l'humanité. La quarantaine existe pour nous. En général, après la mort vous avez 40 jours de sommeil ; pendant 40 jours vous avez le calme.

Chaque être possède 72 rayons lumineux. Un rayon en forme trois. Trois en forment sept. Sept en forment soixante-douze, qui ont chacun une couleur différente.

Il est possible de savoir, d'après un nombre tiré au sort, quel est celui qui reviendra, car un nombre en appelle un autre de sa famille. Il ne repasse pas six générations de nombres (et ces générations sont des temps), avant que ce nouveau membre de sa famille ne revienne. Lui-même revient enfin.

Le Temps et l'Espace

Le temps

C'est l'homme qui fait le temps.

Le temps n'existe pas de l'autre côté et il n'est pas le même pour tous les mondes. Pour les uns, une heure dure des années et, pour d'autres, l'inverse. (10-1-1894)

Dans d'autres planètes le temps est différent du nôtre. Le temps ni l'espace ne sont absolus ; ils diffèrent selon les mondes. C'est ainsi que dans certaines planètes où j'ai passé, la nuit dure un siècle de notre temps terrestre ; tout y est plus long : la vie des hommes, la durée de la respiration, etc.

Une bûche mise au feu brûle en vingt-cinq ans.

Les bois sont de sapin ou d'une sorte de bois voisine du sapin ; les maisons isolées dans les bois ; il n'y a pas de villes. Trois bûches font une nuit, ou un siècle. Les êtres de ces planètes peuvent ainsi, dans certains cas, venir vivre une existence humaine terrestre pendant leur sommeil. Si le sommeil est court, si le temps ailleurs est plus bref, cela explique les vies tranchées brusquement, les enfants rappelés brusquement de chez nous.

Le temps que nous passons sur cette terre est excessivement court ; il est à peu près d'une seconde en comparaison de notre existence sur les autres planètes. Il y a des planètes où l'existence dure des milliers d'années, et d'autres où plus on vit, plus on devient jeune. C'est pour cela qu'il est dit :

Dans la maison de Dieu il y a plusieurs demeures. (11-6-1894)

Vous êtes cinquante personnes ici, et il n'y en a pas deux pour qui le temps a la même valeur.

Les mots « un temps, un jour » sont employés dans l'Écriture dans plusieurs sens différents. Certains prophètes comptent un jour = 1000 ans et un temps aussi ; d'autres comptent un temps = 7 générations ou parfois 14. Enfin cela peut être aussi 24 et au-delà et alors c'est un temps très long, indéterminé et cela correspond à la consommation des siècles.

L'espace

Toutes les âmes pourraient tenir sur la pointe d'une aiguille et tout ce qui est dans l'univers est dans le même cas. (19-1-1897)

Tout est dans le même endroit.

Il n'y a pas de distance, il n'y a qu'un voile ; mais seul le Ciel peut soulever ce voile.

L'espace n'est pas vide, mais plein. Les plans, les élémentaux sont en nous ; le Ciel aussi est en nous ; c'est nous qui ne sommes pas dans le Ciel.

Tout est en nous, nous sommes comme à l'état embryonnaire. (21-5-1902)

Les Mondes

Le monde est une sphère. A la périphérie est la couronne des gardiens ; dans cette sphère se meuvent des planètes, et de même que dans un œuf qui est plein il peut y avoir des cellules libres qui vont et viennent sans voir les autres, car elles ne sont pas du même appartement, de même dans l'univers il peut y avoir des séries d'êtres qui n'existent pas les uns pour les autres, car ils ne se voient pas.

Les gardiens sont dans la lumière et leur ligne est impossible à franchir. J'y suis allé et je les ai vus.

Le monde matériel où nous sommes est limité.

Ce cercle constitue le royaume. Une ceinture étroite, mais large encore de millions de lieues, le sépare du monde des ténèbres, où il n'y a plus de dieux.

Il n'est accordé à nul, sinon aux élus qui sont très près de Dieu, de pénétrer dans cette zone de séparation, car, s'il était donné à une âme quelconque de contempler l'abîme de l'Au-delà, elle reculerait avec une terreur mortelle. Le royaume est d'ailleurs immense et, avec la vitesse de l'éclair il faudrait des siècles pour en atteindre la limite. Mais elle est.

Son nombre est un multiple de 72.

Il y a une infinité de mondes en dehors du nôtre où les créatures se présentent sous les formes animales de notre monde. Mais ces animaux sont bien plus élevés, bien plus intelligents que la majeure partie des hommes actuels. Ils ont une âme identique à la nôtre et sont faits, comme nous, en âme, esprit et corps, à l'image de Dieu. Ils savent des choses que nous ignorons, et nous, nous savons des choses qu'ils ignorent. Toutefois, si on peut les dire plus élevés que nous dans l'échelle des êtres, il faut bien remarquer que nous, nous sommes très bien proportionnés, peut-être les mieux proportionnés. Si un homme pouvait converser avec ces êtres, il aurait à apprendre et à enseigner. Notre âme peut passer en eux, et la leur en nous ; mais en général, c'est dans le monde où on a contracté des dettes qu'on vient les payer. Seules, les âmes libres peuvent aller à leur gré, dans ce monde comme dans le nôtre, y passer une incarnation, pour y accomplir une mission ou donner un exemple.

Nous sommes dans un monde très arriéré ; il y a des mondes où le dernier des habitants est plus avancé que le premier de notre planète. (4-1-1895)

Il y a des mondes où l'on ne parle pas.

Dans les mondes supérieurs le rire n'existe pas, ni les pleurs, il n'y a que le sourire.

Partout il y a des êtres bons mélangés à des mauvais, partout on reconnaît un Être unique créateur de toutes choses.

Les Soleils - Les Étoiles

Le soleil

Notre soleil peut être comparé à une lentille dont le foyer principal serait pour notre terre près de l'équateur, mais dans la mer, pas sur terre.

Il n'est pas éclatant et brûlant comme nous nous le figurons. Au fur et à mesure que nous nous élevons dans l'atmosphère, nous nous apercevons que son éclat et sa chaleur diminuent, sa couleur devient rouge et plus obscure. Il n'est, en effet, que le reflet d'une autre source lumineuse placée au-delà.

Un voile seul nous empêche de le voir tel qu'il est et d'y être même. De même un voile nous sépare du monde lunaire. Il suffirait de lever ces voiles pour que nous fussions conscients de la vie et de la nature lunaire ou solaire.

Lumière éclatante et chaleur ne sont dues qu'à l'action condensante de notre atmosphère terrestre qui agit à la façon d'une lentille. Vu du soleil même, le soleil a une teinte pâle et blanche ; il n'est que le reflet lui-même d'un autre soleil. Lumière et chaleur sont le produit pour toutes les planètes de leur propre nature (pôles, magnétisme propre, attraction).

Le soleil nous donne non seulement sa lumière, mais il réfléchit la lumière des astres et celle d'autres soleils. Mais, comme cette lumière n'est réfléchi que par un point d'une boule, elle ne touchera aussi qu'un certain point (une contrée de la terre par exemple). Là pousseront des plantes qui ont besoin de cette nourriture et la lumière nourrira également des minéraux. Quand on connaît les plantes et les métaux ou minéraux qui se nourrissent de la même lumière, on sait où trouver les métaux, etc. car on les trouvera là où il y a ces plantes. (14-2-1903)

Notre soleil est habité par des êtres qui ne sont pas organisés comme nous.

Le soleil donne asile aux âmes de tous les grands hommes de toutes les planètes, à tous les hommes qui ont été grands dans le bien.

Le soleil des morts

Le jour, il y a le soleil qui donne la vie et la force à la matière et aux organes qui travaillent la nuit.

La nuit, il y a un autre soleil ; il donne lui aussi la vie et la force à la matière et aux organes qui travaillent le jour. C'est le soleil des morts, c'est-à-dire, de ceux qui, quoique vivants, ne peuvent voir la lumière. Il émet des rayons invisibles qui traversent toutes choses.

Ce soleil n'est pas noir, quoi qu'en disent les Hindous, il est lumineux comme l'autre. Il luit dans les ténèbres et nous ne le connaissons pas.

Le soleil des morts est le soleil du monde des formes. Il est bien différent du Christ qui est le soleil de l'âme. C'est le principe de la vie de toutes choses. Il préside à la végétation, au développement du corps humain, à sa transformation.

Ce n'est pas la terre qui donne aux fleurs leurs couleurs et leur parfum. Les plantes sont sous l'influence de ce soleil qui leur donne leurs formes, leur volume, leurs couleurs, leurs senteurs.

Il sera visible pour les hommes au renouvellement des choses, ès maintenant il est sur l'horizon, à un angle de 35° environ. Il se lève à 2 heures et se couche à 5. C'est la vraie lumière.

Les deux soleils existeront ensemble, puis le blanc diminuera. Le soleil des morts régnera sur la terre quand l'autre aura disparu. A ce moment il y aura moins d'habitants, mais ils seront plus unis ; il n'y aura plus de guerres, les peuples fraterniseront, la paix régnera parmi nous ; ce sera le règne de Dieu.

Les étoiles

Les étoiles sont comme nous, par villages et par villes. Il y en a de solitaires. Toutes les étoiles jaunes dépendent de notre soleil. Les rouges, bleues, etc., appartiennent à d'autres soleils.

L'aimant universel a ses deux pôles : à l'étoile visible, et à une autre étoile, invisible pour et opposée à celle que nous voyons. Ce grand aimant se réalise sur terre par des montagnes et des pierres. Les pierres d'aimant sont des pierres où le métal est très condensé.

Les deux étoiles polaires sont les deux moitiés d'une même sphère. C'est ainsi qu'un géomètre, quand il veut marquer un champ, prend une borne, la divise en deux, et place une des moitiés d'un côté et l'autre de l'autre.

Les Planètes

Sept planètes principales exercent, par leur rayonnement, une influence sur la terre. Mais, dans notre système, il y a plus de sept planètes, il y en a soixante-douze.

Les planètes, comme tous les êtres, sont mâles et femelles. (16-2-1896)

Près de nous il existe un monde, une autre que nous ne voyons pas ; nos yeux ne peuvent encore voir ce monde et pourtant il est tout de nous. (2-5-1895)

La Terre

La terre a été formée par la jonction de deux planètes et de deux fragments planétaires. C'est pour cela que les races, les civilisations, les traditions diffèrent.

La terre décrit une révolution complète pôle pour pôle en 24 000 ans et dans ce temps il n'est pas un point qui ne soit à un certain moment couvert par les eaux et à un autre émergeant ; on trouve partout des coquilles et des pierres formées par des coquillages et de la crasse des poissons, preuve du passage et du séjour de l'eau en ces endroits.

La terre met ainsi 4 ans à tourner sur elle-même. Les révolutions de 24 000 ans sont d'ailleurs un peu différentes par suite du développement régulier de l'univers, mais analogue.

Pour nous, le feu est au centre de la terre ; mais en réalité il y a là des planètes et des mondes comme ailleurs.

La terre donne tout ce qu'elle peut à l'homme et prend de lui tout ce qui ne lui sert pas.

La Lune

La lune est plus vieille que la terre. Elle a une atmosphère sur laquelle la lumière agit avec une pression de quatre kilos par mètre carré. Sans cette atmosphère la surface de la lune ne serait pas suffisante pour qu'elle se maintienne en équilibre.

Le Zodiaque

Il y a 24 et non 12 signes du Zodiaque. Tout se renouvelle tous les 24 000 ans, et, à ce point de vue, l'astrologie est vraie. Mais ce renouvellement s'effectue avec des modifications, tout comme un enfant qui est sujet, quand il est jeune, à certains malaises : convulsions, rougeole, etc., qui disparaissent dès qu'il avance en âge. (22-2-1895)

Les saisons

L'irrégularité des saisons vient de ce que nous employons pour notre usage personnel ce qui est nécessaire au bien de tous les êtres.

Les Comètes

Dieu a donné au grand Tout des règles et des lois. Lorsque quelqu'une de ces lois est enfreinte dans l'univers, lorsqu'une planète subit une inflexion sur son axe, un régulateur, un Justicier vient alors, et c'est une comète.

Elle accomplit cette fonction régulatrice par sa lumière propre qui, repoussant celle des soleils ou des planètes, leur imprime un mouvement.

Elle ne s'empare que des planètes inhabitées, mais ne peut produire les cataclysmes qu'annoncent les savants. Tout au plus peut-elle modifier l'air, et la vie de quelques plantes.

On dit que les années où on la voit, le vin est meilleur ; cela est vrai ; cela tient à ce que sa lumière qui est blanche et repousse la lumière solaire, traverse l'opacité de la terre, et va Jusqu'à son centre ; elle augmente la lumière de la terre, donc sa vertu, car la lumière est parfaitement bonne.

La comète établit encore la circulation entre divers points déterminés. C'est ainsi qu'un voyageur peut aller de Lyon à Saint-Étienne, et de Saint-Étienne à Paris, tandis qu'au même moment un autre part de Paris pour Genève et un autre de Genève pour ailleurs. Le circuit est complet et régulier en lui-même ; et ce circuit était déterminé dès le principe pour les œuvres de justice régénération. Quand une comète a vieilli, elle peut se fixer ou disparaître ; mais son chemin, comme tous les chemins, reste immuable. Elle a encore un autre rôle. Il faut bien savoir que la terre aussi est intelligente. Si rien ne changeait jamais dans le ciel, si le soleil, les étoiles étaient toujours identiques à eux-mêmes, ce serait d'une monotonie désespérante. Les comètes, les éclipses, les grands phénomènes de ce genre ont une valeur de décor ; elles sont chargées de donner de la distraction ou, pour mieux dire encore, de l'espoir à la terre. C'est une espérance qui passe.

Dans les races humaines comme dans l'univers, des êtres peuvent venir apporter un espoir ou un exemple, venir jouer le rôle de comètes.

Autour du noyau de la comète est une atmosphère phosphorescente nullement embrasée. Sa traînée lumineuse due à cette phosphorescence est égale de tous côtés, mais le soleil frappe d'un côté et c'est seulement du côté de l'ombre qu'est visible cette queue qui affecte une forme arrondie, parce que rien ne procède par ligne droite dans l'univers.

Les comètes suivent dans l'espace un circuit déterminé ; elles ne reviennent jamais par le même chemin. Les unes forment à travers le monde des astres un huit ; les autres, un ou plusieurs huit ; d'autres enfin font une ronde générale autour du monde planétaire. Ces dernières ont un trajet qui dure 24 000 ans et qu'elles accomplissent 72 fois ; puis elles meurent et d'autres naissent qui recommencent, reprenant le chemin au point où l'autre l'avait laissé. La grande comète qui, en l'an mille, effraya

tant la terre, était de cette nature ; elle repassera dans 23.000 ans. Les comètes sont habitées par des êtres pour le moins aussi intelligents que nous, mais qui n'ont pas la même conformation.

Les Couleurs et les Sons

Il y a sept couleurs comme il y a sept soleils que nous ne voyons pas et chacun de ces soleils possède sept domaines ou Plutôt règne sur sept planètes. Celui sous lequel nous sommes ou plutôt la couleur qui nous est appropriée par lui est le blanc. C'est ce qui fait que nous voyons cette lumière claire. (3-5-1897)

La couleur de l'orage est rouge. Le vent est grisâtre. L'air n'a pas de couleur, il emprunte la couleur de l'endroit où il passe. La parole aussi a une couleur et cette couleur se forme par le moyen de la bouche qui est plus ou moins ouverte. De même l'air pénètre dans différents organes qui forment, eux aussi, différents sons qui sont provoqués par l'air qui a été requis par eux et s'est répète avec plus ou moins de force. Donc l'air emprunte la couleur de ces organes et fait que la parole, en sortant de la bouche, a une couleur différente. Chaque parole a donc une couleur qui lui est propre. Le feu doit être bleu. (5-7-1896)

La couleur de l'air provient des influences des planètes (rayons lumineux) ; deux verres d'eau distillée à Paris et aux Alpes auront deux couleurs différentes.

Si vous peignez un appartement d'une même couleur uniforme et que vous fermiez cet appartement de façon qu'aucune lumière n'y pénètre, en l'examinant plus tard vous pourrez voir que certaines parties de la couleur ont passé et pas les autres.

C'est qu'il y a un autre soleil que celui que nous voyons (le soleil des morts).

La musique a une couleur.

Les sept notes de la musique correspondent aux sept couleurs : rouge, orangé, jaune, vert, bleu, indigo, violet.

Les sons, comme la lumière, sont formés de couleurs qui ont une grande influence sur l'organisme.

Do rouge. Il excite le cerveau et agit sur le plexus de l'estomac et les intestins.

Ré orangé. Il agit sur l'estomac, l'abdomen, les intestins d'une façon active, surtout à gauche.

Mi : jaune. Les effets sont faibles. Agit sur le cœur, la région cardiaque, la rate, mais faiblement.

Fa : vert. Agit en profondeur. Contracte le diaphragme.

Sol bleu. Est frais. Il a son action principalement sur la partie supérieure des organes et sur les bras.

La : indigo. Donne des tremblements sur ou dans le cœur et tend à écarter les fibres nerveuses.

Si : violet. Cette note est plus forte ; elle agit directement sur le cœur.

La note haute a des effets plus faibles que la basse.

Si le son produit des effets sur l'organisme humain, c'est qu'il a du poids. (22-3-1896)

La lumière, comme le bruit, tient de la place dans l'espace ; elle a du poids comme la musique a de la couleur. Donc tout a du poids, la lumière comme le son. (2-4-1895 ; 1-3-1896)

Plus tard on arrivera par les sons à reconnaître les maladies et à savoir quel son, correspondant à telle couleur, il faudra employer pour les guérir. Ce sera bien simple. (3-5-1897)

La Matière

Dieu a créé l'esprit et la matière. L'esprit est une parcelle de Dieu ; la matière a sa réalité, car il est impossible à l'homme de faire retourner la matière au néant.

Trouver entre deux molécules un endroit où il n'y ait rien, c'est impossible.

Dieu a créé la matière comme un homme fait un objet. Voici une canne. Celui qui l'a faite a mis dedans quelque chose de lui, et la preuve en est que de cette canne on peut remonter en suivant la filière jusqu'à celui qui l'a faite. Ainsi tout est vivant. Mais la vie que possède cette canne n'est pas la vie de l'esprit ; le bois ne vivait de cette vie que lorsqu'il était encore végétant sur l'arbre. La vie qu'il conserve est la vie endormie de la matière. Cette canne est formée d'une multitude d'êtres qui ne se savent pas composants de la canne. Ils ignorent pourquoi ils sont là, mais ils y sont et ils y vivent.

Dans tout arbre il y a du bois de tous les autres arbres ; de même dans toute pierre et dans tout métal il y a des atomes appartenant à d'autres êtres de même nature. Les métaux croissent et se perfectionnent. Il se forme des sortes de verre qui tendent à leur donner des formes cristallines. L'homme peut intervenir et hâter cette formation ; mais alors c'est aux dépens même de la racine réelle. De même qu'un arbre poussé en serre et dont les fruits sont murs avant le temps s'étiolé. Il faut un temps pour chaque chose.

La matière est animée et les corps les plus lourds peuvent avoir du mouvement. (7-1-1894)

La matière est vivante ; elle voit, elle entend, elle sent, elle se souvient. Elle est intelligente. L'intelligence de la matière est toujours attirée par la Lumière. (29-1-1902)

La matière tend toujours à descendre et l'esprit à remonter. (3-1-1897)

C'est l'esprit qui commande à toute la matière. (6-2-1895)

Quand Dieu le Père créa la matière, Il créa d'abord une essence plus subtile, plus pure que ce que nous appelons matière, et qui a servi à former le corps des hommes saints.

Notes chimiques.

Il n'y a pas de corps simples. Ceux qu'on appelle simples, c'est qu'on n'a pas encore pu les décomposer. (15-3-1896)

Toute action chimique ou physiologique importante doit être faite dans l'obscurité ; c'est ainsi que, si l'on veut planter un arbre, il est préférable de le faire la nuit ; il prendra mieux racine. De même une préparation chimique délicate doit être faite dans l'obscurité. En effet, si l'on décompose un corps à la lumière, il rend à la lumière ce qu'elle lui avait donné ; si l'action se produit dans l'obscurité, la lumière reste.

Un corps préparé dans l'obscurité est meilleur aussi parce que les êtres qui sont dedans dorment ; la lumière et la chaleur les réveillent. Tout médicament gagne donc en activité à être préparé au froid et à l'obscurité. Le carbonate de chaux chauffé à 700°C se décompose ; son acide va dans l'air et, à la place de cet acide, la chaux reçoit un certain calorique qui la rend voisine de la terre vierge primitive. Elle est alors pour la terre ce que la moelle est pour l'os, sa matière première. La chaux est alors apte à prendre toutes sortes de propriétés, à absorber tout ce qui se décompose ailleurs. C'est pourquoi la chaux, et aussi la terre primitive (vierge, terre des rochers et de la mousse) absorbent les produits morbides et de décomposition. Le sel en cristaux pilés et l'eau chaude ont aussi une grande propriété d'absorption. L'eau bouillie, l'eau

distillée l'ont à leur maximum. Mais cette propriété est relative seulement à la force vitale (fièvre, congestion).

Le Diamant.

Le diamant se différencie des autres pierres analogues en ce qu'il a reçu quelque chose d'en haut.

La Vie universelle

Il existe dans l'air ambiant ce qu'il y a en nous et, en nous, ce qu'il y a dans la nature. (14-2-1901)

Il y a dans l'eau, l'air et la terre le même nombre de créatures, les mêmes séries successives ; d'abord les êtres voisins des végétaux, puis les mêmes êtres associés en colonies, les vers, les animaux primitifs, etc. C'est dans la mer que les séries intermédiaires se sont le mieux conservées.

Si vous aviez un microscope assez puissant, vous verriez tout dans une goutte d'eau : des monstres des sirènes, tout un univers.

Tout ce qui existe est animé, et les choses qui paraissent inanimées le sont aussi. (9-7-1894)

Tout corps est vivant et mobile. Celui qui a la pleine conviction de la vie de toutes choses sent la présence de tous ces êtres vivants ; en marchant sur la terre, il sent l'or s'il y est. De même celui qui a la pleine croyance de Dieu, sent Dieu et sa présence. Mais cette croyance à la vie de toutes choses doit être profonde, innée ; non pas du bout des lèvres, ou le résultat d'un raisonnement ; elle doit être entière et profonde.

Tout est vie ; un membre quelconque, un cheveu qui tombe conservent la vie et ne meurent point, ils restent en relation avec la source de vie.

Tout dans la nature a son point d'appui. (28-3-1895)

Toute chose étant un être a sa tête, son corps et ses pieds.

Le rocher le plus dur, les minéraux qui sont enfouis dans les entrailles de la terre sont vivants et ont une famille. Lorsque nous pénétrons dans leur domaine et que nous prélevons un morceau de pierre sur le rocher et que nous le travaillons, nous disons « Cette pierre souffre pas », car nous ne voyons rien. Si, elle souffre et si nous pouvions percevoir sa souffrance, nous pourrions la comparer à la nôtre. Le fer que le forgeron travaille souffre. Quoi qu'en disent les savants, le règne minéral est vivant comme le règne animal et végétal. Son existence est plus longue, mais il meurt aussi, car le temps ne respecte rien, excepté la Parole de Dieu.

La matière souffre aussi de la séparation. Lorsque le mineur pénètre dans sa demeure, les coups de pic ou de mine dont il se sert pour la briser sont autant de douleurs pour elle. Elle suit dans son existence à peu près les mêmes phases que nous dans la nôtre. (Octobre 1897)

Si vous prenez un verre d'eau dans un étang et un second dans une rivière, et que vous les laissiez en plein air, au bout de huit jours il n'y aura plus rien dans vos verres ; les molécules d'eau seront retournées les unes à la rivière, les autres à l'étang et vous n'aurez fait que les retarder. Mais, si vous battez l'eau de vos verres, que vous l'agitiez, alors les molécules retourneront non pas à l'endroit où elles étaient quand vous avez pris l'eau, mais à l'endroit où elles devraient être dans la rivière et l'étang si vous n'aviez pas pris l'eau, parce qu'elles ont accompli un travail égal à celui qu'elles auraient accompli, battues par les poissons, les pierres et les cascades. (27-5-1897)

Il faut que la molécule matérielle s'élève, se purifie par le feu, le froid, l'air et l'eau jusqu'à « devenir cellule humaine. Or, si avec du métal et une forge on vous disait de

faire une main, vous voyez ce qu'il faudrait de temps, de travail et de souffrance du métal ; jugez ce qu'a dû souffrir une molécule de métal pour devenir cellule humaine.

L'immuabilité des espèces

Les espèces sont immuables ; avec du fer on ne saurait faire de l'argent ou de l'or ou, du moins, si l'on faisait parcourir à la molécule de fer la série des évolutions à travers le végétal et l'animal jusqu'à l'amener à l'état le plus haut que le fer puisse avoir (fer du sang humain), si même on arrivait à lui faire parcourir artificiellement la série de ses évolutions jusqu'à devenir molécule d'argent, cette transmutation ne pourrait durer, ne serait pas stable. Le corps retournerait à son état primitif de fer, et même on l'aurait retardé dans sa marche réelle en forçant les lois de la nature et l'ordre des temps. L'espèce ne peut se perfectionner que dans sa propre espèce.

La géographie humaine

La géographie humaine est une science qui repose sur ce fait : dans l'homme, toute fibre correspond à quelque être, homme, pays, société, maison, fleuve ou montagne, et il y a réciprocité d'action de cet être sur la fibre et de la fibre sur l'être.

Les Animaux

Tous les animaux ont été créés, comme l'homme, selon leur espèce, avec un mandat à accomplir, et il y a un rapport de progression entre les corps des animaux et celui de l'homme.

Dieu a pourvu d'intelligence le plus petit animal, comme le plus gros.

L'animal est sur le chemin de l'homme, il a un instinct qui ne s'éteindra pas plus que l'âme humaine. (4-2-1902)

L'homme est la lumière de l'animal, l'animal est la lumière du végétal, le végétal est la lumière du minéral.

Ainsi un homme bon, pacifique, aura des animaux doux, obéissants. (22-1-1902)

Les animaux progressent comme l'homme et ont l'instinct de la conservation. Ils n'ont pas été mis sur terre seulement pour la satisfaction de l'homme. (31-7-1893)

Un chien a en lui tous les vices et tous les crimes. Les naïfs, en le voyant souffrir et être malade, disent : « Qu'a donc fait ce pauvre animal innocent pour mériter un pareil sort ? » Et cependant sa souffrance lui est précieuse et lui acquiert pour l'avenir les Plus grands avancements.

Les animaux sont rangés par classes et dans chaque classe par familles. Et si l'une de ces classes d'animaux ne voulait pas avancer, une autre la pousserait. Il en est de même pour toutes les classes, même pour nous. Si une famille voulait s'encroûter, une autre la pousserait, car il faut avancer. (5-11-1894)

Dans l'existence des fourmis le travail est encouragé et récompensé et la paresse punie par des rigueurs pouvant aller jusqu'à l'exclusion de la fourmilière. Si pour les taquiner vous retardez le travail de quelques-unes, vous pouvez être pour elles la cause d'une punition imméritée. Il se peut alors qu'un être plus puissant que l'homme vous contrarie dans votre travail. Inversement nous pouvons recevoir de l'aide si nous facilitons le travail des inférieurs. (23-12-1896)

Les infiniment petits qu'on ne voit qu'à travers un microscope travaillent, eux aussi ; ils ont leurs lois qui les régissent, leurs peines et leurs punitions.

Les animaux sont gardés, comme les gens, par des êtres qui président à leur formation, à leur naissance, qui sont leurs défenseurs et que nous offensons si nous les maltraitons. (23-12-1896)

Les animaux souffrent continuellement et souvent d'une façon intolérable ; si nous le savions, nous aurions autrement pitié d'eux.

Il faut être bon envers les animaux et envers les plantes. Celui qui n'a jamais fait mal à un animal, qui ne détruit ou ne blesse jamais un végétal sans une cause vraiment utile, est protégé à son tour par les animaux ou les végétaux. S'il est sur le penchant d'un précipice et qu'il tombe, il se trouvera tout à coup une racine pour le retenir ; si un animal féroce parcourt la campagne et qu'il le rencontre, l'animal viendra le caresser, ou ne le verra pas.

Il y a un domaine spécial pour les animaux ; mais celui qui les maltraite n'est plus dans ce domaine et ne trouve plus les animaux. Si au contraire vous n'avez jamais fait de mal à une bête et que vous vous trouviez un jour égaré dans la campagne, vous rencontrerez une araignée, ou tout autre animal qui vous montrera le chemin.

Si vous maltraitez un animal, il vous arrivera, lorsque vous en aurez un que vous aimerez beaucoup, de le voir maltraité sans que vous puissiez venir à son secours. Il en est ainsi pour tout, car il faut apprendre à tout aimer, et nous devons tout respecter, car tout a été créé par Dieu. (21-11-1894)

Trois paysans ont chacun un vieux cheval malade. En supposant qu'il leur a coûté un certain prix, il leur a rendu des services.

Le premier, voyant que le cheval ne fait plus sa besogne, le bat pour essayer de le faire travailler.

Le second l'envoie à l'équarisseur puisqu'il est hors de service.

Le troisième dit : « Oh ; pauvre bête, je puis bien le soigner jusqu'à sa mort et le garder dans son écurie ; Dieu fera bien pousser quelque chose de plus dans mon champ ».

Ne pensez-vous pas que ce dernier, quand il reviendra, ne pourra pas avoir toute la famille des animaux à son service ? Si, il aura autant de chevaux qu'il en désirera ; et cela s'étend très loin, sur toutes les choses.

Je plains celui qui ferait du mal à un animal, car pensez-vous que cet animal n'est pas aussi animé par autre chose que par la matière ? Sachez bien et retenez que que, dans une planète plus élevée, nous serons à notre tour les animaux de cette planète, avec cette différence de ceux de la nôtre que nous aurons la parole. (6-5-1897)

Si vous frappez un taureau qui veut vous tuer, je vous déclare que vous n'irez pas au Ciel avant que vous n'ayez été tué par un taureau.

Il ne faut jamais tuer les animaux, pas plus les animaux réputés dangereux que les autres. On peut écarter un serpent de son chemin et du chemin d'un enfant qui en serait menacé, mais il ne faut pas le tuer. En général le serpent ne nous fera pas de mal ; et , s'il nous en fait, ce sera la dernière fois ; plus jamais nous n'aurons à craindre quoi que ce soit des serpents.

Il est écrit bien avant la création (je ne dis pas de ce monde) : Celui qui est marqué par le Ciel ne saurait être déchiré par les bêtes fauves. (27-11-1894)

Il ne faut pas détruire les vipères, elles sont très friandes de mouches charbonneuses, de toutes espèces d'insectes et d'animaux malsains. Un cultivateur peut tuer une vipère qui, cinq minutes avant, lui a sauvé la vie en prenant une mouche charbonneuse qui allait le piquer. (3-5-1896)

Mission des animaux - Le crapaud

Le crapaud est patient. Il ne bouge pas et désire seulement qu'une mouche, une mouche charbonneuse vienne à lui pour la manger. Il attend et par une sorte de magnétisme attire tout ce qui est autour de lui : les mauvaises influences, les maladies,

les poisons surtout, mais la mouche aussi. En conséquence il renferme toutes les impuretés et poisons possibles. Il mange tout ce qu'il y a de plus venimeux ; la vipère le mange et son poison est ainsi formé. Le crapaud peut servir à bien des choses ; son huile guérit l'eczéma. Il ne pourrait attirer les bonnes influences, l'organe lui manque ; cela n'est pas dans sa nature. L'homme, psychiquement, fait de même ; il a cet organe récepteur et ce désir actif ; de même que le crapaud, il doit attirer le mal. Ce qu'il faut connaître dans l'homme, c'est cet organe pour pouvoir guérir et purifier.

Les Plantes

Tout se tient. Si autour d'une maison il y a des arbres et qu'on détruit la maison, les arbres sont tristes et dépérissent.

Lorsqu'on plante un végétal, on doit le planter de préférence après le soleil couché et, mieux, la nuit. La plante étant mise dans un nouveau terrain, dans une nouvelle demeure pendant que les autres plantes et la matière dorment, à leur réveil la nouvelle arrivée est prise pour une ancienne et il lui est fourni tout ce dont elle a besoin. Si on la plante de jour, elle est prise pour une étrangère et tout lui est refusé jusqu'au jour suivant.

Si auprès d'un arbre on creuse un trou de quelques mètres cubes rempli de bonne terre, et si pour cela on coupe même ses racines, l'arbre viendra peu à peu dans l'endroit où est la bonne terre. Il se dira en effet : « Là il y a un bon endroit, je vais y aller », tout comme nous faisons quelques pas, un effort pour aller vers une table bien garnie. Les racines vont de l'arbre vers la terre pour y puiser ;

Les sucs nourriciers

La vigne s'épuise, dit le vigneron. Cela tient à ce qu'autrefois le vigneron semait des pépins et avait une pépinière pour ses vignes. La terre alors était traitée normalement et la vigne sauvage qu'elle donnait était forte, ayant poussé normalement. Aujourd'hui on plante en terre un cep coupé, déjà poussé sans racines. La terre, en bonne nourrice, fait bien tout ce qu'elle peut pour réparer cela, et entre la bouture et les racines il vient quelque chose qu'elle donne, mais elle s'y épuise, et l'arbuste aussi.

Les plantes portent sur leur tronc, leurs feuilles et leurs fleurs, leurs vertus écrites pour qui sait lire. Elles ont perdu de leur vertu depuis que l'homme s'est adonné à la thérapeutique minérale.

Tous les hommes peuvent avoir le pouvoir de distinguer, en voyant une plante, ses propriétés d'après les signes qui sont sur les feuilles, les tiges, les racines. Pour que le Ciel nous accorde ce don, il demande de nous que nous fassions des efforts pour nous améliorer. (24-2-1902)

(Les vertus curatives des plantes figurent au chapitre : « Maladies. Leur guérison ».)

L'Homme

L'homme a été créé sur la terre et sur bien d'autres terres. Car il ne faut pas croire qu'il n'y en ait qu'une, de même qu'il y a plusieurs ciels et cela depuis avant la création. (21-11-1894)

Après l'arrivée des divers végétaux, animaux, etc., qui furent mis sur notre planète à l'état de vibrions, l'homme y fut placé. Il venait d'une autre planète très proche dont nous ignorons l'existence, car nos yeux n'ont pas été faits pour percer le rideau

qui nous en sépare. L'homme fut donc mis quand tout eut été préparé pour lui. (30-1-1900)

Quand l'homme est venu sur la terre, un rideau s'est levé ; il s'est trouvé ici comme par enchantement.

L'homme a été créé tel qu'il est ; on ne pourra lui dire le chemin qu'il a à faire parce qu'il serait découragé et il ne voudrait plus bouger.

Dieu a créé l'homme parfait en apparence, mais il avait en lui les sept péchés capitaux. (4-2-1902)

Nous sommes sur la terre pour un temps très court, car nous avons beaucoup de maisons à habiter.

La vie sur chaque planète est proportionnelle à la grosseur de la planète. Si la planète est grosse, on vit plus longtemps. Alors le corps est plus fort, c'est-à-dire qu'il est mieux organisé afin de résister plus longtemps. Si elle est petite, la vie est plus courte. (5-11-1889)

Notre race est malade parce que nous portons un fardeau de science trop lourd pour nous. Nous avons pris un raccourci. Si nous avions attendu, peut-être que le Ciel nous aurait donné plus encore que nous n'en savons maintenant. (7-6-1904)

L'Esprit

J'appellerai plutôt esprit ce qui est au-dessus et âme ce qui est intermédiaire (en l'homme).

L'esprit connaît tout, mais, étant enfermé dans la matière, il n'a plus de souvenance. (8-3-1896)

L'esprit ne sait pas où il va, car, s'il le savait, il ne voudrait plus avancer. Tant qu'un esprit est capable de reculer devant ce qui l'attend, l'avenir lui reste caché.

L'esprit étant assez avancé pour pouvoir former le corps, il le forme et l'âme est la vie de l'esprit. (31-1-1897)

L'esprit en grandissant ne connaît ni temps ni distance. (10-5-1896)

L'esprit d'une personne peut répondre à une autre personne qui lui parle, à n'importe quelle distance, sans que la première s'en aperçoive, sans être dérangée de ses occupations. (12-2-1895)

Bien souvent un même esprit anime deux corps.

Cela est vrai surtout pour les êtres très élevés.

Alors, quand le cerveau de l'un travaille beaucoup, il déborde et l'autre s'empli. Puis quand le premier réfléchit, l'autre peut lui rendre des idées. C'est ainsi que l'esprit de Jean animait aussi Jean-Baptiste, et que ce même esprit se manifesta à Jean sous la forme d'Elie en lumière.

Celui dont les yeux sont ouverts peut voir, par l'esprit, à toutes distances. Mais encore voit-il sous des symboles spéciaux à lui, longtemps avant d'avoir la vision claire, absolue des esprits.

L'Âme

Les âmes ont été créées toutes en même temps, mais elles ne sont pas descendues en même temps. (1902)

Toutes les âmes sont séparées et gardent toujours leur individualité.

L'âme est un souffle de Dieu. Nous ne pouvons savoir ce qu'elle est, car les anges eux-mêmes l'ignorent. (9-1-1895)

Si, vivant comme nous vivons, nous savions ce qu'est l'âme, c'est-à-dire quelle est la route que nous devons parcourir, nous encourrions un blâme bien plus grand, et tel que le châtement serait terrible. Savez-vous pourquoi il n'y a personne de damné parmi vous ? C'est que personne ne sait ce que c'est que l'âme.

La connaissance de l'âme nous est refusée. C'est le secret du Ciel. Si l'homme savait ce qu'est l'âme, il ne voudrait plus rien faire. Il se dirait, par paresse : »

J'ai bien le temps ». Ou bien il prendrait les raccourcis. Or, il ne faut pas cela ; il faut que le chemin soit aplani, suivi et frayé. Car si vous aplanissez le chemin, ceux qui passeront derrière vous le trouveront tout aplani ; au lieu d'être employés à l'aplanir, ils seront employés à autre chose ; et derrière vous alors, sur ce chemin aplani, marchera le Seigneur. C'est pour cela qu'il est écrit : »

Aplanissez le chemin du Seigneur ».

Il faut absolument croire à l'immortalité de l'âme ; que Dieu ne nous a pas laissés seuls ; que tout ce qui arrive, c'est par sa volonté ; qu'Il nous a donné une âme qui part de Lui et qui est en nous. (25-3-1895)

L'âme est la vie de l'esprit, le pain de l'esprit, elle est une étincelle divine ; nous devons la faire grandir. Il faut qu'elle devienne un soleil en nous.

Notre âme grandit lorsque nous progressons dans le chemin du bien et inversement. (10-7-1896)

Avant de descendre dans la matière, les âmes étaient dans le paradis et dans l'état d'innocence et par conséquent de non-connaissance. Elles jouaient comme des enfants ou comme des anges et goûtaient les fruits du paradis. Dieu leur fit goûter le bien et le mal en les envoyant dans le mal sous l'influence des démons, dans l'égoïsme, pour y croître dans l'épreuve et la douleur, le long des chemins imposés. Si l'homme n'était pas tombé, il ne connaîtrait rien. Tombé, puis relevé, il est au-dessus des anges.

Quand Dieu a lancé les âmes dans la matière, Il a donné à chacune d'elles un chemin à parcourir et leur a dit : « Voilà le chemin que tu dois suivre ; aplanis ce chemin, rends droit ce sentier, car le Seigneur doit y passer". Si nous savions ce que signifient ces paroles, nous nous sentirions gonflés d'un immense orgueil. Ce chemin est environné à chaque pas d'épreuves imposées par Dieu aux âmes, épreuves qui diffèrent suivant les chemins.

Chaque jour l'âme se rapproche de Dieu et, lorsqu'elle sera prête, elle paraîtra devant Lui. Il faut pour cela qu'elle soit plus brillante que le soleil, autrement elle ne pourrait y résister. C'est pour cela qu'il faut souffrir ; il n'y a que la souffrance qui puisse grandir l'âme, c'est le seul moyen pour avancer. Notre âme est jugée selon le mal qu'elle a fait, car tout ce que nous avons fait doit nous être rendu. Nous devons payer nos dettes parce qu'une dette contractée dans le monde ne peut s'effacer que dans ce monde. Ce qui est lié dans ce monde ne peut se délier dans l'autre. Supportons donc nos épreuves avec calme et résignation, du moment que nous ne savons pas pourquoi nous souffrons. Dieu est juste et infiniment bon ; Il ne peut se tromper ; s'Il nous envoie des épreuves, c'est que nous les avons méritées. Nous ne connaissons pas le passé, aussi nous ne pouvons pas savoir pourquoi nous souffrons. Peut-être n'avons-nous pas fait beaucoup de mal dans cette existence ; mais, comme notre âme existe depuis très longtemps, elle a pu en faire beaucoup. Nous ne connaissons pas le passé, parce que, si Dieu nous permettait de voir ce que nous avons fait, nous aurions peur. C'est pour cela que nous souffrons sans savoir pourquoi.

Plus tard, lorsque nous verrons le passé, nous saurons d'où viennent nos épreuves. (12-4-1891)

Une âme qui serait pure avec un corps qui serait en rapport, ne ferait pas de mal, lors même que cela lui serait commandé. (26-11-1896)

L'âme opère de loin comme de près.

Une âme peut commander à une autre âme, de la même façon qu'un patron commande à ses ouvriers, et l'âme qui a le pouvoir de commander est obéie. (10-11-1896)

Une âme vieille est celle qui a fait une grande partie du chemin ; une âme jeune, le contraire. Mais on ne peut pas dire qu'une âme vieille soit plus avancée qu'une âme jeune ; cela dépend des vues que Dieu a sur cette âme.

Le Cœur

Le cœur, étant l'organe le plus sensible de notre être, doit en devenir le temple. Pour cela il doit être martelé et forgé, c'est pourquoi nous devons supporter les misères. Il doit aussi devenir le temple de Dieu, ce qui est alors la vraie joie, le vrai bonheur. (4-2-1895 ; 4-2-1902)

Notre cœur est comme une petite chaumière sur un mauvais terrain. Nous devons, par des transformations, par des embellissements successifs, en faire un palais. Nous devons améliorer le terrain qui est autour afin qu'il soit digne des matériaux qui servent à édifier ce palais dans lequel le Seigneur viendra habiter. (5-5-1902)

C'est dans ce cœur spirituel qu'est déposée l'étincelle de Dieu qu'il nous faut faire grandir. (11-2-1902)

Le cœur appartient à l'esprit.

Nous avons en nous-mêmes le Ciel ; c'est à nous de le développer. (3-1 1897)

Le Ciel est dans ton cœur. Aussi il est écrit : »

Tu bâtiras ton temple pour que le Seigneur y pénètre ». Car il y a en nous une étincelle de l'âme qui est la Lumière, et cette Lumière, c'est Dieu.

Pour que cette Lumière nous éclaire complètement, il faut abandonner son soi-même. (2-5-1895)

La Lumière

La Lumière n'est que dans la vérité.

L'âme peut donner la Lumière et c'est là sa vie ; Mais pour cela, il faut qu'elle l'ait elle-même. (9-12-1895)

Celui qui est dans la Lumière ne voit pas le mal ; Il est comme un petit enfant, il a tout oublié.

Ne réfutez pas la Lumière. De loin en loin il est venu sur plusieurs points du globe des envoyés du Ciel chargés d'apporter la Lumière et, si vous la réfutez, des ténèbres moins épaisses où vous êtes vous serez plongés dans des ténèbres plus obscures.

(29-11-1 894)

Si Dieu vous envoie la Lumière, ne la refusez pas, ne jugez pas celui qui vous l'apporte. Ne cherchez pas à plaire à vos voisins plutôt qu'à Dieu. (13-12-1894)

La Lumière, c'est le chemin du Ciel. Lorsqu'on est dans ce chemin, on sent que tout ce que l'on a fait jusqu'à présent n'est rien à comparer à ce qu'il nous reste à faire. Seulement, si nous comptons sur la protection de Dieu, nous ferons beaucoup de chemin, car Dieu soutient les faibles et non les forts. (24-1-1896)

Il ne faut pas être réfractaire à la Lumière, mais tâcher au contraire de se mettre sur son chemin.

Pour cela, il faut avoir la charité. (19-2-1894) ;

La Lumière est la science ; quiconque a la charité a la Lumière. (30-11-1893)

Les Ténèbres

En grandissant, les plantes étendent leurs branches vers le ciel et en même temps leurs racines plongent dans la terre. Elles ont beaucoup de peine à se frayer un chemin à travers les pierres et les obstacles, et elles portent à la lumière une petite partie de ce qu'elles ont rencontré lors de leur passage dans les ténèbres. Il en est de même pour nous ; au fur et à mesure que nous avançons, nous plongeons davantage dans les ténèbres, dans la matière, car il faut que tout avance. Il faut travailler toujours davantage pour arriver à briser la chaîne qui entoure notre front.

Ce sont les peines et les épreuves qui élargissent l'esprit.

(30-8-1900)

Nous sommes venus dans les ténèbres et nous passons à la mort dans la lumière et, autant nous avons acquis dans les ténèbres, autant il nous sera accordé dans la lumière. Voilà pourquoi notre vie future sera ce que nous l'aurons faite. Non seulement il nous est donné autant que nous avons acquis, mais Dieu nous donne gratuitement une fois encore autant, lorsque nous revenons.

Notre devoir consiste à faire comme le bon jardinier qui veut que son terrain rapporte beaucoup. Dès que les graines qu'il a semées commencent à lever et à sortir de terre, il en prend soin, il arrache la mauvaise herbe afin que le bon grain se développe.

Le bon grain semé en nous, c'est les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il faut que chacune de ces paroles puisse se graver dans notre cœur afin que le mal en soit chassé. Les paroles de Jésus sont la Lumière divine et, comme le mal cherche l'ombre, il fuit la Lumière.

Si nous faisons le mal, faisons-le dans la lumière ; il ne pourra y vivre et sera étouffé. Par contre, faisons le bien dans l'ombre et, comme il ne peut rester dans l'ombre, forcément il reviendra dans la lumière. En sortant de l'ombre pour venir à la lumière, il entraîne ce qui se trouve sur son passage.

Je vous ai dit que ceux qui niaient Dieu et l'âme seraient jetés dans la profondeur des Ténèbres.

Voici : Dieu a mis dans le cœur de l'homme une étincelle de Lumière ; c'est l'esprit qui nous trace notre chemin. Dieu l'a placé en nous pour nous donner le courage, la force de lutter contre le mal et acquérir ainsi la foi et l'espérance. Cette étincelle est étouffée par l'égoïsme et, n'éclairant plus, le mal grandit. C'est ainsi qu'il faut entendre la profondeur des Ténèbres. (17-2-1902)

La Connaissance

Les conditions de la connaissance.

Les êtres ont été créés avec le besoin de s'instruire, car ils ne connaissaient rien. (5-3-1902)

Dieu n'a rien caché pour ses enfants. Alors même qu'ils ne connaîtraient rien, ils sauraient tout ce qui leur est utile se savoir sans avoir étudié. Il leur donne des lumières et des connaissances au fur et à mesure qu'ils s'efforcent de vivre selon sa loi. (9-6-1895)

Nul ne peut aller au Ciel s'il ne connaît tout.

Nous devons donc tout connaître, les mondes perdus dans l'espace comme le nôtre. Il faudra donc que nous y allions, à moins que Dieu ne nous exonère de cette charge. Notre esprit en se développant pourra s'étendre à ces mondes et y vivre.

Savoir par intuition pour se conduire à travers les choses, les idées et les théories, et arriver ainsi à la vérité, est une des plus belles qualités que l'on puisse rencontrer dans l'homme.

Nous n'avons besoin de personne pour nous instruire, car nous avons en nous tout ce qu'il faut pour faire croître la petite plante divine qui est dans notre cœur. Ce n'est que l'orgueil, l'égoïsme, la méchanceté qui l'étouffent et l'empêchent de s'épanouir.

(13-5-1902)

L'esprit sait tout et ne peut rien apprendre, mais il faut que chaque organe travaille et se développe pour arriver à la hauteur de l'esprit, et encore ne pourra-t-on jamais tout connaître à fond. (8-3-1896)

Pour devenir digne de la véritable science, il faut combattre l'orgueil et demander à Dieu qu'Il daigne, selon sa sainte volonté, nous donner l'humilité.

Ce n'est que par l'humilité et la prière qu'on obtient la Lumière et la véritable science. (11-2-1905)

Nous aurons la connaissance tangible de la Parole qui gît au fond de notre cœur, lorsque nous ne serons rien, que nous serons au commencement.

(6-5-1902)

Plus nous avancerons dans le temps, plus nous connaissons que nous ne sommes rien. (6-2-1902)

Toute connaissance nous sera donnée quand nous serons arrivés à aimer notre prochain comme nous-mêmes, (22-11-1900)

On peut avoir des pouvoirs et de grands pouvoirs sans avoir la connaissance. Dans ce cas on peut se servir de ces pouvoirs pour faire le mal. Mais celui qui a la connaissance ne peut faire le mal. Celui qui est dans la lumière ne va pas s'enfermer dans une cave pour son bon plaisir ; et c'est ainsi que ceux qui sont dans la lumière vraiment ne peuvent plus s'en détourner.

L'inaptitude actuelle de l'homme à la connaissance des mystères de l'être.

Il est impossible de rien dire ni de rien supposer sur l'au-delà. Nous ignorons d'où vient l'homme et où il va ; nous ignorons ce qu'est l'esprit ; comment dissenter sur ce qu'il devient ;

Vous voudriez bien que je vous dise ce qu'est la création, ce que vous serez après la mort, combien d'années de vie vous avez encore. Je ne parle pas de ceux qui se rappellent trente ou quarante ans d'existence, mais de ceux qui croient à des vies successives. Vous voudriez savoir ce qu'est cette vie, pourquoi on est sur la terre. Et, lorsque vous sauriez tout cela, seriez-vous meilleurs ; (28-12-1894)

Vous passeriez votre vie à étudier les mystères qu'il y a dans une oreille, que vous n'arriveriez pas à les pénétrer. Ne cherchez donc pas à approfondir les choses ; vous augmentez seulement ainsi votre responsabilité. Au lieu de vous révolter contre l'erreur, bénissez le Ciel de vous l'avoir donnée comme un exemple.

Il ne faut pas se fatiguer la tête à chercher, car on ne peut que s'embrouiller et tomber même dans le doute et le désespoir ; rien ne retient plus alors l'esprit humain. (22-5-1898)

Lorsqu'on cherche sans autorisation et au-delà de ses forces, voici ce qui arrive : on va explorer des pays inconnus et là les indigènes que l'on ne voit pas, ou d'autres êtres qui sont sur la même route et que l'on ne voit pas, vous attaquent et vous font

prisonniers. Alors on devient fou ou malade et en même temps des êtres de votre famille sont pris et martyrisés.

Beaucoup de personnes demandent à voir l'invisible. Elles ne savent pas ce qu'elles demandent.

Tout n'est pas beau à voir et elles pourraient ne pas supporter.

Dieu n'a pas voulu, quelles que soient nos recherches, que nous trouvions tout ce que nous voudrions savoir, parce que tout n'est pas à notre portée et, s'il y a des personnes qui se croient dans l'avancement parce qu'elles ont certaines communications d'autres êtres, elles se trompent. L'orgueil les empêche d'avancer et aussi le manque de charité, car sans la charité, même avec la foi, pas de salut.

(12-9-1893)

Personne ne peut-être assez pur ici-bas pour avoir des communications venant du Ciel. Il est inutile de chercher à savoir par ces moyens, car, lorsque vous arriverez à aimer votre prochain comme vous-mêmes, il vous sera donné de tout savoir.

La Divination

Il est donné à des êtres, selon le plan où ils se trouvent, de pouvoir voir non seulement le passé, mais encore l'avenir, quoiqu'ils ne voient pas précisément comme cela est, car le temps et les dates ne sont pas comme les nôtres ; c'est ce qui nous trompe, nous ne pouvons comprendre. (21-5-1902)

Mais la prévision des événements atmosphériques ou sociaux, la divination sous sa forme astrologique ou signatures est illusoire et ne mène qu'à l'orgueil.

Trois fois les pronostics seront vrais, et la quatrième, lorsque l'homme se croira désormais sûr de sa science, le pronostic sera faux. Sans doute un signe fait présager quelque chose, mais la date où s'accomplira le fait est absolument variable. On calcule d'après les planètes et l'on porte un jugement, mais la lune reste maîtresse chez elle et elle déjoue les projets.

Il y a bien une certaine conformité entre l'état du ciel et des planètes au moment de la naissance, et la lumière, le destin de celui qui naît. Si tous les astres sont bien en harmonie au moment de la naissance, il est probable que la vie de l'homme né sera calme et harmonieuse. Mais on ne saurait en tirer de pronostics. Jadis, avant le Christ, les sept planètes avaient plus d'action, visitaient plus souvent la terre ; les hommes pouvaient donc tirer des horoscopes, et de l'interprétation des songes des vérités, et savoir ainsi leur destin futur. Aujourd'hui il n'en est plus de même, car le Christ a jeté de la lumière dans les ténèbres et Il a fait marcher dans un sens ce qui marchait dans l'autre.

Avant Jésus-Christ les voyants et ceux dont l'esprit avait sondé le monde invisible avaient perçu des formes. En fixant ces formes, ils avaient attaché aussi une partie du pouvoir, des forces de l'autre côté (pentacles). Mais, quand Jésus-Christ est venu, Il a changé toutes choses, pas cela principalement, mais le tout a été changé et dès lors ces signes ont perdu leur force. (De même pour l'astrologie.)

Vouloir connaître l'avenir, c'est manqué de confiance en Dieu. Voilà pourquoi je condamne tous les procédés pour essayer de deviner l'avenir.

N'insultons jamais l'avenir en voulant le questionner, car ce serait insulter Dieu. Si nous étions assez forts pour pouvoir voir d'avance les épreuves que nous devons avoir, nous connaîtrions l'avenir, mais Dieu a mis un voile devant nos yeux en nous créant et Il nous dit : »

Marche, travaille, gagne ta vie à la sueur de ton front ; reçois des affronts ; aie de grands ennuis ; fais le mal par ton ignorance pour tout connaître et pour en supporter

les conséquences et, lorsque ton âme se sera purifié après avoir traversé d'innombrables embûches, tu reviendras auprès de moi ».

Le Corps Humain

Le corps est le manteau de l'esprit, il sert à le voiler. (7-8-1900)

Tout est marqué sur notre physionomie. On porte la marque de ce qu'on est. (6-3-1902)

Chaque péché correspond spécialement à un de nos organes. (31-5-1899)

Vous aurez un physique convenable si vous faites bien ; c'est vous qui vous le ferez. (15-11-1896)

Un homme qui lutte avec courage contre ses passions peut, en trois ou quatre ans, changer son visage même s'il est vieux.

Notre corps est composé d'une infinité de molécules. Chacune de ces molécules a une vie qui lui est propre et par conséquent suit un chemin. De plus, une molécule peut se diviser en une infinité de parties donc tout est à l'infini. (13-4-1898)

Les molécules les plus éloignées du centre de l'âme viennent à tour de rôle prendre la place de celles qui partent. (12-2-1902)

Il faut que toutes les molécules de notre corps deviennent aussi précieuses que celle du nerf optique ou du cœur. (2 -11-1900)

Toutes ces molécules doivent se purifier par la souffrance. Nous souffrons pour leur avancement, mais nous ne savons pas ce que nous sommes, de même que nous ne connaissons rien à ce que nous voyons autour de nous, car nous n'en sommes pas dignes. Quand nous regarderons comme un frère le premier venu qui aura besoin de secours et que nous ferons pour lui ce que nous voudrions qu'on fit à nous-mêmes, il n'y aura rien de caché pour nous. (21 -11-1894)

Dans l'homme les molécules les plus avancées se trouvent dans le cerveau. Chacune d'elles travaille.

Si l'une de ces molécules parvenue à l'état parfait sortait de notre corps, où irait-elle ; Tout simplement dans un endroit où se trouvent des semblables et elle attendrait là qu'il y en ait suffisamment pour former un corps. Quel est cet endroit ?

Nul ne le sait, Dieu ne l'a révélé à personne. Toujours est-il que cette molécule ne va pas bien car un simple rideau sépare ce monde de l'autre, mais nos yeux ne peuvent voir derrière ce rideau, la matière nous en empêche.

Toutes les molécules qui composent notre corps n'y restent pas le même temps ; certaines un jour, d'autres plus longtemps. C'est ce qui explique que notre physionomie change.

Supposons qu'en quelques mois nous nous corrigions de plusieurs défauts ; comme tout est marqué sur notre visage, dès l'instant que nous effaçons le mal qui est marqué sur notre figure, notre physionomie change. (Octobre 1897)

Les cellules du corps humain vont s'illuminer dans le cerveau et retournent dans le corps porter la lumière. Après trois passages elles évoluent et vont préparer le prochain appartement. Ceux qui ne pensent qu'à la terre n'ont rien de prêt de l'autre côté. (26-6-1900)

Les molécules que vous avez dans le cerveau s'en vont au bout de sept ans, elles sont remplacées par d'autres. Une vient, vous avez du courage ; une autre vient, vous voilà découragé. Peu à peu les molécules du pied seront aussi parfaites que celles du cerveau et vous pourrez être soldat du Ciel.

Le Sommeil

Le sommeil est le repos des organes de l'esprit.

Quand il fait du vent, la plante souffre ; elle se comme nous la nuit. S'il n'y avait pas de nuit, l'homme souffrirait trop.

La nuit est faite pour dormir ; à cette condition on se porte bien, car on doit reposer son corps ; si on veille pour le bien des autres, c'est autre chose.

Les secousses que vous éprouvez avant de vous endormir et pour lesquelles vous rêvez que vous faites une chute, tiennent souvent à ce que votre esprit est éloigné et revient brusquement.

Quand on rêve, c'est une illusion, et pourtant c'est réel. Il viendra un plan où tout sera réel, où toute la réalité s'évanouira, et on croira avoir rêvé. (10-5-1904)

Dans nos rêves nous prenons une responsabilité ; les actes que nous y commettons dans certains pays devront être payés dans ces mêmes pays. Mais les souffrances que nous y éprouvons comptent aussi.

C'est ce qui est écrit : ce qui est lié ici devra être délié ici.

Pour avoir des rêves purs et avoir quelquefois des communications avec notre ange gardien, il ne faut jamais se mettre en colère, être modéré en tout, en boisson, en nourriture, en travail, en veilles, n'avoir que de bonnes pensées. (8-12-1902)

Nous ne sommes pas assez purs pour interpréter nos rêves. (Mai 1904)

Les Familles

Il y a plusieurs demeures dans la Maison du Père. « Ce que l'on nomme demeure peut aussi s'appeler famille. (1895)

Sur cette terre nous sommes tous frères, mais pas tous de la même famille. (8-11-1894)

Les hommes ont tous des familles et tous ceux qui sont d'une même famille portent les mêmes traits.

On entend par famille tous ceux qui suivent le même chemin. Dans ce chemin, chaque personne suit son chemin et peut en changer à un moment donné.

Dans le grain de blé tout est contenu : le germe, la paille, l'épi qui, lui, renferme plusieurs grains.

Au moment de la moisson, le grain qui a germé et qui a produit la paille est déjà séparé de la paille ; ensuite tout ce qui entoure le grain est encore séparé de lui. Ils ont tous contribué à faire cette famille, mais ils sont séparés ; L'aîné marche devant et tous ceux qui sont de sa famille le suivent. (13-4-1898)

Ainsi dans un même chemin il y a plusieurs chemins ; dans une même famille il y a plusieurs familles ; dans une maison, plusieurs appartements ; mais il n'y a qu'un seul temple et un seul Dieu.

Une famille envoie quelquefois l'un des siens au loin. Il faut ensuite qu'elle attende son retour et elle est peinée jusqu'à son arrivée.

Lorsque nous venons en ce monde, nul d'entre nous ne sait d'où il vient. Avant d'être ici, nous existions déjà, donc nous avons une famille que nous venons de quitter pour venir ici. Cette famille a perdu l'un de ses membres, elle l'attend. Si celui qui est parti est l'aîné de la famille, il est allé tracer un chemin par lequel doivent passer les autres membres de la famille. C'est lui qui plante le premier jalon.

Dieu nous a envoyé son Fils bien-aimé pour nous montrer le chemin qui conduit à la grande Famille. Mais ce chemin est aride et pénible, aussi nous ne faisons rien pour le suivre ; nous nous contentons des adversités qui nous sont envoyées par le

Ciel et encore ne les acceptons-nous qu'en murmurant. Voilà qui prouve combien nous sommes loin du vrai chemin que nous montre Jésus, (15-2-1897)

Ceux qui ne vivent pas ensemble peuvent être toujours unis, tandis que ceux qui sont toujours réunis ne le sont souvent qu'en apparence.

On doit venir en aide à ses parents, c'est dans les commandements de Dieu : Honorez votre père et votre mère. Mais il y a une nuance. Ainsi votre mère a besoin d'argent ; vous pouvez lui donner.

Un inconnu vient vous en demander. Auquel des deux donnerez-vous ; On peut donner à sa mère ; mais, si l'on veut faire la volonté de Dieu, on doit donner à l'inconnu de préférence. Il nous est inconnu pour le moment, mais il peut être plus près que notre mère. Ainsi l'arbre que nous représentons grandira ; ses racines sont dans la terre, il y puise la sève qui est le bien que nous faisons et qui aide l'arbre à grandir et à porter du fruit. En suivant ce chemin, nous pouvons devenir de tels arbres et avoir une famille plus grande que celle que nous avons maintenant, une famille qui ne nous sera pas inconnue mais qui sera nouvelle pour nous. (4-6-1896)

Sachons bien ceci : qu'il y a plusieurs fermes dans la même ferme ; que cette grande ferme est à l'infini, car elle comprend tout ce que nous voyons et ce que nous ne voyons pas, elle est régie par le même Maître et chaque personne est classée dans la demeure qui lui est propre.

Les familles sont plus ou moins avancées et par là même plus ou moins nombreuses. En avançant, elles diminuent de nombre quant à leurs membres ; il y en a qui disparaissent, d'autres les remplacent.

Il faut que peu à peu, à force de chercher les routes difficiles, les membres de votre famille vous abandonnent et prennent d'autres routes. Il y en a qui vont plus vite, d'autres plus lentement.

Plus on avance, plus notre famille se rétrécit.

Il y en a qui sont seuls de leur famille.

Dans certaines familles trois générations n'en font qu'une ; dans d'autres familles deux générations en font trois. Si l'on a trop usé son corps, si on meurt à 60 ans alors qu'on pourrait vivre jusqu'à 80, il y a déficit de vingt ans ; ces années qu'il faudra vivre font partie de la même existence. (27-3-1895)

Plusieurs êtres de la même famille, tous les êtres d'une même famille peuvent à certain moment être d'un même côté. En tout cas il y a souvent plusieurs êtres de la même famille ensemble d'un même côté.

Quand il y a beaucoup de monde dans une même famille, chacun paie pour soi ou, en tout cas, paie peu pour les autres. S'il y a peu de monde, les souffrances et les efforts à supporter sont plus nombreux et plus grands. Le bénéfice s'en répand ainsi sur ceux de la famille et sur ceux des familles inférieures. Si l'on est tout seul, on paie pour tous (Notre-Seigneur Jésus-Christ).

Un père a trois enfants ; il aime beaucoup l'aîné et celui-ci en profite pour se faire donner plus qu'aux deux autres en disant au père : »

S'ils ont besoin, je leur donnerai plus tard ». Le père meurt ; l'aîné se trouve, par cette donation, de la famille du père. A ce moment le second peut dire : »

Cela n'est pas juste ». Dès l'instant où il le dit, il juge, par conséquent il est de la famille. Le troisième ne dit rien. Souvent cette pensée lui vient, il l'étouffe.

Lui ne fait pas partie de cette famille, il est délié, tandis que le père et les deux premiers fils sont de la même famille.

(5-11-1894)

On peut se dévouer pour quelqu'un de sa famille (ou d'une famille inférieure à la sienne) et prendre sur soi tout ou partie des épreuves qu'elle a à supporter. Mais c'est très exceptionnel, et l'on a déjà bien de la peine à suivre son propre chemin. Il faut une grâce, une autorisation spéciale de Dieu.

Les Chemins

Chaque être a son chemin, et le chemin de l'un n'est pas le chemin de l'autre, mais tous les chemins sont ans le Chemin.

Les chemins sont ce qu'il y a de fixe dans l'univers.

Chaque famille d'êtres a son chemin et tous les membres de la famille suivent le même chemin ; mais l'un peut remplacer l'autre dans ce chemin.

Sur le même chemin sont les ancêtres, soi-même, puis, par ordre décroissant, les animaux, les végétaux, les minéraux.

Chacun se croit libre et est le maître de ce qui le suit. Mais chacun est aussi mené par ceux qui le précèdent.

On peut n'être pas de la même famille, du même pays, et suivre le même sentier. Sur ce sentier il y a les ancêtres et les descendants.

Tout homme qui agit engage en même temps que lui dans son action et dans ses conséquences la série des êtres qui sont sur son chemin. Si un homme, pour un acte commis par lui, a mérité de naître avec une jambe de moins, tous les animaux qui sont avec lui naîtront mutilés, tous les arbres auront des branches tordues, tous les minéraux de sa famille seront impurs. S'il en est ainsi pour le châtement, il en est de même pour le bien.

Lorsque nous portons une tasse à notre bouche pour boire, il y a en même temps des individus qui boivent dans un verre, d'autres dans le creux de leur main ; un animal va à l'abreuvoir ; une plante reçoit de la rosée et ainsi de suite jusqu'au plus profond de la matière. Et nous ne pouvons faire le geste de boire que parce que la matière nous y aide aussi. Sans cela notre bras retomberait inerte sans que nous puissions boire. Il faut que la matière nous donne la force. En même temps un cliché vient devant notre esprit et nous sommes ainsi le point de rencontre entre ce cliché et la série de ces êtres, qui est le chemin.

Je n'envisage pas le destin de la même façon que vous, je le considère comme une route que plusieurs êtres doivent parcourir et sur laquelle des obstacles peuvent se trouver. Celui qui ne recule pas devant un obstacle fait peur à cet obstacle celui-ci s'aplanit devant le passage des autres sonnes. Voilà pourquoi le bien qu'on peut faire peut être utile à une quantité. (31-7-1893)

Notre destinée est écrite. Nous suivons chemins tout tracés ici-bas et une âme d'un ment entre dans un de ces chemins sur sa propre demande, à heure fixe. D'où l'astrologie.

Vous êtes dans un chemin ; il faut y passer et ce chemin, c'est le Ciel qui l'a tracé. L'eau peut y entraîner des graviers, des épines, des arbres peuvent y pousser ; je vous dis que vous passerez par ce chemin jusqu'à ce qu'il soit aplani. Pour l'aplanir, il faut avoir de larges souliers et être très chargé.

Si on ne l'aplanit pas la première fois, on y repassera.

Mais, si les épines sont devenues grosses comme le bras, comment ferez-vous pour y passer, puisque la première fois, alors qu'il n'était pas aussi pénible, vous n'avez pas seulement pu enlever une épine ;

Il y a des gens - nombreux - qui allaient tomber dans un précipice ; on les détourne, on les place sur une autre route ; ils y rencontrent des cailloux, se mettent en colère et disent : « Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé à l'endroit où j'étais fort bien ; »

Il y en a aussi qui, une fois tombés dans le précipice, aveugles, rencontrent quelqu'un qui les prend par la main et les mène plus ou moins vite jusqu'à la première marche d'un escalier, et ils disent : Voilà déjà longtemps que nous marchons vous me dites toujours la même chose et je ne vois rien ! « Ils ne se doutent pas que, si on les avait laissés à eux-mêmes, ils ne seraient jamais arrivés.

Si, sur le chemin qui nous a été tracé, on fait le mal, si on ne l'aplanit pas, il ne se passera pas sept générations sans qu'on soit revenu l'aplanir. (5-2-1895)

Supposons deux hommes sur le même chemin. L'un ne recule pas devant les épreuves, tandis que l'autre a l'orgueil qui l'empêche de les accepter.

Les deux ne sont plus alors sur la même route.

Il arrivera un moment où tout sera révélé au premier et il n'aura pas besoin d'ange gardien puisqu'il saura se conduire. (27-11-1900)

Il y a des chemins où il ne passe des êtres que tous les deux mille ans. Ces chemins ne sont pas comme ceux des autres ; ils y sont seuls.

On ne doit pas avoir peur de la mort ; mais aussi on ne doit pas désirer la mort. Celui qui n'aurait pas peur de la mort saurait tout ce qui doit lui arriver pendant la journée de demain. (29-1-1902)

Il vaut mieux rester dans cette existence-ci le plus longtemps possible. Une minute est précieuse.

Ce qui est supprimé sera à refaire. (1899)

Il faut faire des efforts de ce côté pour bien faire, car nous travaillons pour après la mort. Plus un être aura fait d'efforts dans ce monde, plus il sera conscient là-bas.

Il ne faut pas désirer la mort. On doit vivre pour ses parents, ses amis, ses semblables. (11-2-1902)

On a peur de la mort parce qu'il y a des cellules de nous-mêmes qui tiennent aux choses qui nous et cela fait un arrachement. (22-9-1904)

La mort pour nous n'est qu'une transformation ; c'est pourquoi il ne faut pas la craindre. (4-2-1895)

Dieu ne défait pas l'ouvrage de ses mains. Celui qui sait du fond du cœur et non pas superficiellement que tout est l'ouvrage de Dieu, ne redoute pas une destruction totale ; il sait que la mort ne peut rien sur lui.

On ne souffre pas au moment de la mort. Ce qui fait souffrir, c'est la peur qu'on a d'elle. Et pourquoi cette peur ; La mort n'existe pas et c'est un manque de confiance envers Dieu que d'avoir peur d'elle. Souvent ceux qui ont l'air de souffrir, dont les organes se contractent, ne sentent absolument rien et chantent lorsque vous croyez qu'ils souffrent

Ils ne savent ni où ils vont ni où ils sont, ni d'où ils viennent. De même, nous ne savons ni d'où nous venons, ni où nous sommes, ni où nous allons.

Ceux qui ne croient pas à l'existence de l'âme mais gardent en eux-mêmes leur croyance seront des retardataires, mais dans des ténèbres moins épaisses que ceux qui disent à tous : »

Il n'y a pas d'âme, rien ne reste de notre corps ni de nous, à la mort tout est fini ». De même qu'une personne à laquelle on a fait l'amputation d'un bras ou d'une jambe sent toujours son membre comme s'il existait, de même certaines personnes ne se croient pas mortes et sentent leur corps. Celles qui, devant tous, ont crié que tout

était fini et qu'il ne restait plus rien de nous à la mort, cherchent leurs membres et ne peuvent les trouver. (27-6-1893)

A la mort nous voyons passer devant nous tous nos actes et, oubliant les nôtres et nos sentiments habituels, nous ne songeons plus qu'à demander pardon à Dieu.

La mort n'existe qu'en apparence ; notre corps ne meurt pas, il y a métamorphose. L'âme se sépare du corps, elle brise les liens qui la retiennent et devient libre, c'est-à-dire que pour nous elle est libre, mais elle retourne dans une famille que nous connaissons déjà et de laquelle nous nous sommes absentes pour venir ici sur cette terre. Et cette famille est contente de nous revoir, car elle retrouve un de ses enfants qu'elle croyait perdu.

Lorsque nous mourons, il n'y a pas de phénomènes intermédiaires entre notre départ et notre arrivée ailleurs. Nous nous trouvons chez nos amis spirituels immédiatement.

L'âme peut à la mort s'élever et s'éloigner du corps, mais il reste ce qu'on appelle la vie du corps qui accompagne le corps jusqu'à ce que nous le retrouvions ; car, je vous l'atteste, notre corps est de toute éternité et nous ressusciterons. (10-9-1901)

Il est écrit : Il y en a qui ne mourront pas qu'ils n'aient vu le règne de Dieu revenir avec puissance.

Avec puissance, oui ; mais pas avec éclat. Il faut savoir à qui cela a été dit. Cela a été dit à des êtres détachés, des êtres qui, n'ayant pas d'attaches à la terre, devaient passer de l'autre côté sans s'apercevoir qu'ils quittaient celui-ci. (27-1-1897)

– Mais ce côté et l'autre, n'est-ce pas toujours le même côté ?

– Oui, avec des rideaux qui séparent.

L'homme n'a pas le droit de faire brûler son corps à sa mort. Il faut rendre à la terre ce que la terre nous a prêté ; c'est à elle de transformer le cadavre comme elle l'entend. Deux mètres de terre suffisent pour purifier les émanations du cadavre. Si l'on brûle par accident, c'est autre chose. La terre prêtera des corps à ceux qui en ont besoin, mais ceux qui se seront fait brûler attendront très longtemps avant de pouvoir revenir.

Un grain de blé revient immédiatement, tandis qu'un grain brûlé ne pourra revenir qu'au bout d'un temps immense.

(Octobre 1904)

Paix sur les morts.

Ne vivez pas avec les morts ; ne parlez pas toujours des morts, car ce sont des absents qui ne peuvent pas se défendre. (8-12-1902)

Ne rappelez jamais ce qu'un mort a pu dire ou faire de mal ; vous le mettriez à la torture en mettant dans la lumière ce qui a été mis dans les ténèbres.

Voilà pourquoi l'Écriture vous dit de laisser les morts tranquilles. (21-1-1895)

Vous travaillez plus pour le Ciel en vous corrigeant de vos défauts qu'en priant pour les morts. (8-12-1902)

Les vivants ont besoin de plus de prières que les morts. (2-4-1903)

Le suicide

La mort ne brise pas les chaînes qui sont à nos jambes. La mort ne délivre pas.

Celui qui se suicide pour mettre fin à ses malheurs se trompe, car il lui faudra revenir expier sa faute et remplacer le temps abrégé. Il ne faut pas lui jeter la pierre, car on ne sait pas quelle était sa souffrance. (21-6-1899)

Bien des suicides ne sont que le châtement fatal d'êtres qui ont commis un assassinat et à qui il est donné de payer ainsi leur dette.

Si l'on pousse quelqu'un au suicide en lui faisant de gros ennuis, on passera par la même peine. (12-2-1901)

La Réincarnation

Je ne sais si vous croyez à la réincarnation. Vous êtes libres d'y croire. Ce que je sais, c'est que je me souviens d'avoir existé, d'être parti et revenu et que je sais quand je repartirai. Mais y a-t-il rien qui montre davantage la justice de Dieu que ce temps qu'Il nous donne pour racheter nos fautes ;

Et pourquoi, sans cette justice, telle personne serait-elle plus heureuse que telle autre, plus intelligente ou plus disgraciée ; (27-11-1895)

Je sais que nous revenons, je vous ai donné des preuves irréfutables qu'après la mort tout n'est pas mort. L'âme est bien plus âgée que le corps, par conséquent nous revenons en ce monde payer nos dettes, puisqu'il faut que tout se paye. Je voudrais bien qu'il y ait quelqu'un ici qui puisse me prouver que l'on ne revient pas. Je vous dis qu'on revient, vous pouvez me croire ; ce que je vous dis est la vérité. (Septembre 1898)

La véritable résurrection de la chair et la seule, c'est la réincarnation ; cela explique tout.

Si l'on ne croit pas à la réincarnation, il est impossible d'expliquer ces deux paroles du Christ : « La septième génération ne passera pas sans que tu paies tes dettes jusqu'au dernier iota. ñ Tu n'arracheras pas un cheveu à la tête de ton frère sans que cela te soit rendu ».

Par la pluralité des existences Dieu nous donne le temps de devenir meilleurs.

Le bien fait se répand sur les descendants et aussi sur les ascendants en ce que ceux-ci renaissent.

De là vient qu'ils bénéficient des bonnes œuvres faites, puisqu'il est écrit que les petits-enfants paieront les fautes de leurs grands-parents. C'est pourquoi l'on voit venir au monde des enfants bien constitués ou malades et infirmes ayant bien souvent des qualités ou des difformités extraordinaires.

Tout ce que je vous dis là doit ennuyer beaucoup d'entre vous, mais je m'adresse aux plus âgés, quoiqu'ils puissent être les plus jeunes. Vous ne me comprendriez pas si je vous disais que l'un de vous peut être le père de son grand-père, et pourtant, si vous croyez être les enfants de Dieu, c'est facile à comprendre. (19-11-1894)

Notre esprit a déjà des milliers et des milliers d'existences successives. Les peines, les souffrances que nous avons sont des dettes que nous avons contractées dans des existences antérieures. Nous pouvons obtenir, soit par la prière soit en devenant meilleurs, du soulagement ; mais, pour obtenir la rémission de notre dette, n'y comptez pas, car il est dit : « L'enfant paiera les dettes du grand-père ».

Vous n'irez pas au Ciel sans avoir payé toutes vos dettes. (22-1-1902)

Quand nous avons fait le mal, il reste derrière nous ou à côté de nous. Or, comme faire le mal nous oblige à refaire le même chemin, nous le retrouvons en repassant, grossi par notre première défaillance et plus difficile à vaincre.

Dans l'Évangile il est dit que nul n'entrera dans le Ciel s'il ne renaît de nouveau et s'il n'est pur comme l'enfant qui vient de naître. De deux enfants, l'un est une « tête brûlée », l'autre est sage.

Le premier fera beaucoup de sottises et, malgré toutes les réprimandes qu'on lui fera et les pardons qu'il demandera, il retombera toujours dans son péché jusqu'à ce

qu'il vienne et revienne beaucoup de fois pour devenir sage. Je vous le déclare, l'enfant qui vient de naître est beaucoup plus coupable qu'à sa mort parce que pendant sa vie il a payé des dettes qu'il avait à sa naissance. Seulement l'Évangile dit qu'il faut être pur comme l'enfant qui vient de naître, parce que vous croyez tous que le nouveau-né est pur. Il parle alors comme vous croyez et comme vous pouvez comprendre. (13-2-1897)

Quand un enfant meurt après le baptême, on dit qu'il va au Ciel. Eh bien ; non. Il vaudrait mieux qu'il vive jusqu'à quatre-vingts ans, car il aurait le temps de souffrir, d'avoir des ennuis, des tribulations et alors il paierait un peu ses dettes. (2-4-1903)

Tout être sort plus pur de la vie qu'il n'y est entré, qu'il ait fait le bien ou le mal. L'enfant arrive ici chargé de mille crimes ; sa vie est une épuration ; bien ou mal sont utiles et il meurt, après quelque temps d'action, meilleur qu'il n'était.

Il y a des êtres, des anges, qui n'ont pas encore été créés et qui n'ont pas chuté, mais qui chuteront.

Eh bien ! Ils sont moins avancés que n'importe quel homme pourvu qu'il ait fait une existence. (22-1-1901)

Le progrès a lieu par cycles ; il reproduit une spirale montante. L'homme quitte le droit chemin, puis, quand il a souffert de ses incartades, il revient à son point de départ pour monter plus haut.

Tout ce que l'âme a acquis de lumière dans une incarnation, elle le garde à l'incarnation suivante.

Il n'y a que l'erreur, les fausses opinions qui disparaissent, car la vérité ou la Lumière est le pain de l'âme ; elle s'en nourrit et ce qu'elle a acquis ne peut lui être ôté. (16-5-1897)

On ne revient jamais en arrière ; on change de route, voilà tout.

L'esprit avancé peut revenir dans un corps arriéré. Plus l'esprit est avancé, plus il saura ce qu'il a à faire et plus il aura à faire. (1-1-1897)

Nous revenons avec les passions que nous n'avons pas combattues. Quand on revient, on a la même figure que la fois précédente ; on ne peut se changer que sur la terre.

La personnalité que nous avons eue a une importance en ce sens que, si un être a, dans une incarnation, commis un crime sur une femme par exemple, il reviendra femme subir le même affront et le même crime qu'il a fait subir autrefois. Il y a donc un rapport même entre nos personnalités successives.

Nous avons toujours le même corps en ce sens que, quand nous revenons, nous reprenons notre corps au point même où nous l'avons laissé ; s'il était à X, nous le reprenons à X et pas à X'.

Une naissance demande une mort. Il est bien des êtres considérés comme vivants qui sont déjà morts ; des vieillards tombés en enfance, par exemple.

Leur âme est déjà employée ailleurs.

Il y a des êtres qui n'ont pas encore entièrement quitté cette terre ; seules leurs facultés sont affaiblies sur le déclin de leur vie et déjà ils sont réincarnés.

Si bien que, lorsque la personne meurt, sa nouvelle incarnation est déjà dans l'adolescence. On appelle cela : incarnation par anticipation. Ce n'est pas pour tous ; d'autres restent de l'autre côté un temps plus ou moins long. (28-3-1895)

Il y a des êtres qui, par une vie imprudente, abrègent leur existence. Ils sont alors obligés de revenir faire une fin d'existence.

Dans une guerre un homme a les deux bras et les deux jambes emportés. Cet homme est âgé de vingt et un ans au moment où il est privé de ses membres et dans

cet état il doit vivre jusqu'à cinquante et un ans. Mais à l'âge de trente ans, ses souffrances sont un peu lourdes, et il se détruit.

Voici ce qui arrive : e temps qu'il passe de l'autre côté ne lui est pas compté ; par conséquent il revient ici et, tout enfant, il est atteint de la même infirmité qu'il avait dans son existence passée et il la continue jusqu'à ce qu'il ait vingt et un ans dans son existence présente. (8-7-1893)

Il arrive parfois que les ancêtres qui aiment beaucoup leurs enfants restent autour d'eux ; ainsi une mère accompagne souvent son fils et, s'il se marie, si sa femme a un enfant, involontairement et insensiblement il se trouve que la mère s'est réincarnée et c'est elle qui revient dans l'enfant de son fils.

C'est pour avoir accompli des œuvres méritoires que certaines personnes se retrouvent sur cette terre. (20-2-1895)

L'âme, c'est-à-dire la portion la plus élevée de nous-mêmes, la Lumière même, sait déjà cinq ou six ans avant son incarnation le lieu où elle habitera et le temps qu'elle aura à passer sur la terre. Elle ne se joint au corps que lentement. Elle commence à se joindre à lui à sa première inspiration, puis au moment où il ouvre les yeux. L'union n'est parfaite que vers sept, huit ou neuf ans. Mais la personnalité, le moi-même, est là bien longtemps avant la conception. Le cliché de la maison, la chambre, les molécules matérielles viennent s'y réunir ; telle est la cause de la décrépitude.

Lorsqu'un être vient au monde, sa nourriture est prête depuis longtemps. Tout lui est mesuré, lui est compté et la Nature a mis sur sa route tout ce dont il aura besoin. (24-2-1902)

À la naissance le voile reste à moitié tiré jusqu'à trois ou quatre ans. Puis il se ferme tout à fait. (Mai 1904)

L'esprit ne s'aperçoit pas de son incarnation ; il est dans une espèce de trouble et il se trouve à côté du corps qu'il a préparé lui-même depuis longtemps. Il n'y a qu'un rideau qui le sépare ; tout à coup il est lié à la matière. Le voilà enfant et il se croit grande personne.

La naissance est identique à la mort qui n'est rien qu'une simple apparence, mais elle est peut-être plus douloureuse. L'âme vient sans y songer, sans le savoir. L'enfant existe inconscient en apparence, mais sentant tout spirituellement ; aussi les souffrances qu'il éprouve alors à être mal compris et mal soigné sont très grandes. Il se croit grand.

Au fur et à mesure que le corps se développe l'esprit s'obscurcit.

Un être qui vient au monde a environ l'intelligence d'un enfant de douze ans ; il n'entend pas, ne s'exprime pas, car son cerveau n'a pas encore la force de donner aux membres ce qui leur faut, mais les fonctions intellectuelles correspondent à celles de cet âge. Pour que cette intelligence se manifeste, il faut attendre que l'esprit soit en harmonie avec les lois de la terre, alors l'être peut jouir de la plénitude de son souvenir. Le proverbe ne dit-il pas que tout vient à point pour qui sait attendre ; Cela nous explique pourquoi trop de travail, ou trop de lumière peut donner une méningite à un enfant.

Parmi vous il y en a bien peu qui, même par égoïsme, essaient d'être grands pour une autre existence en étant petits cette fois-ci. Ils veulent être grands dès maintenant, et ne cherchent pas dans les épreuves la grandeur future.

Lorsqu'on est de l'autre côté, on accepte les épreuves à subir pour une vie nouvelle avec tranquillité, avec joie même ; on ne se doute pas de ce que c'est, et on le reçoit comme un cadeau, joyeusement ; on n'en a jamais assez. Puis, lorsque le moment est venu de payer, et qu'on s'aperçoit de ce qu'on a accepté, alors on fait triste figure ; on se plaint et on voudrait ne rien avoir demandé.

Il faudra revenir sur terre jusqu'à ce que vous aimiez votre prochain comme vous-mêmes.

Il faut toujours marcher. Quand nous arrivons de l'autre côté, nous pouvons rester plus ou moins longtemps, vivre avec les nôtres et suivant notre idéal.

Mais le mieux est de serrer la main aux amis, puis de repartir, en leur disant même de venir avec nous.

Une fois que vous aurez fait la route, vous n'aurez plus à repasser où vous avez déjà passé, mais il se pourrait que vous demandiez à revenir pour aider les autres. (3-3-1902)

Il y a dans l'homme l'âme, l'esprit et le corps matériel ou calcaire. Ce corps calcaire disparaîtra et nous resterons vêtus seulement de notre esprit, mais avec l'apparence de toute la forme matérielle que nous avons actuellement. Nous serons alors libres de nous transporter où nous voudrons et même de ne plus vivre matériellement. Mais nous pouvons demander et obtenir pour un but quelconque de nous réincarner encore matériellement.

Pour certains hommes le Ciel n'a aucune importance. Ils reviennent sans cesse pousser leurs frères sur la voie.

– Y a-t-il des personnes pouvant se ressouvenir du passé ;

– Pourquoi tenter Dieu ; Il a mis un voile sur le passé, le présent et l'avenir ; aussi ne savons-nous rien et nous ne pouvons ainsi éviter des changements de destin.

Dieu fait bien de ne pas vous laisser la mémoire ; il serait en mon pouvoir de vous laisser vous rappeler ce que vous avez pu faire que je ne le ferais pas. De même pour connaître l'avenir, car je sais bien que, si on pouvait voir l'avenir, pas un de vous ne prendrait le chemin où il doit rencontrer des peines, et pourtant il en faut pour entrer dans le Ciel.

On ne connaît pas ses existences antérieures, parce qu'alors on saurait que tel ennui, maladie ou accident doit nous arriver ; on ferait tout pour l'éviter et cela à notre détriment.

Il y a 143 ans j'ai assisté à l'histoire suivante :

Une nuit, deux domestiques, les deux frères, ont assassiné leur maître, un vieillard, et leur maîtresse, puis ils se sont sauvés. L'assassinat avait été commis dans un bois attenant à la maison. Des deux hommes l'un se sauva en pays étranger ; l'autre fut pris et eut la tête tranchée ; il a payé sa dette de cette façon.

Celui qui s'était sauvé est revenu, et il a été tué, il y a vingt ans ; il laissait trois filles et deux garçons, comme avaient laissé les deux vieillards assassinés, et sa femme fut également tuée. Ainsi voilà un crime qui a été payé en 120 ans. Souvent cela dure beaucoup plus longtemps, puisqu'il faut que toutes les conditions se reproduisent exactement. Il peut s'écouler des centaines et des centaines d'années.

(13-1-1897)

Le Maître expliqua à un jeune homme la cause de sa maladie. Il lui dit : « En 1638 tu étais chez un seigneur, aux environs de Saint-Marcellin.

Un jeune homme qui était très malheureux volait quelquefois la nuit des pommes de terre ou des raves, et cela pour le besoin de sa mère qui était malade. A cause de cela tu lui en voulais et ne cherchais qu'une occasion de le pincer. Tu le surpris volant des pommes ; tu l'arrêtas et le conduisis devant le seigneur, qui te dit que ce qu'il avait fait ne valait pas la peine de l'arrêter. Lorsque tu lâchas le jeune homme, lui, en partant, te fit la nique et, ma foi, cela te mit en colère. Tu avais un gourdin et tu lui en appliquas un vigoureux coup sur les reins. Il en fut paralysé des deux jambes pour toute sa vie.

Sa mère et lui furent plongés dans une misère noire. Dieu t'a fait miséricorde, tu n'as pas enduré la faim, mais tu es devenu paralysé des reins et des deux jambes ». Ensuite le Maître lui donna différentes explications sur ses parents, afin qu'il soit absolument sûr que ce qui lui a été dit est vrai, qu'il n'ait aucun doute. (2-7-1896)

Un autre homme, dans l'espace de 120 ans, a eu le temps de commettre le crime de trancher le nez à un individu et de revenir subir la même peine en venant au monde sans nez ; il a eu un enfant sans nez subissant la même peine, car les enfants qui viennent dans ces familles ont à expier des peines du même genre. Voilà pourquoi ils se trouvent dans ces familles.

Le Travail

Le travail rédempteur

Lorsque Dieu a mis l'homme sur la terre, il lui a dit : « Va et travaille, le progrès est à l'infini ». (24-1 -1896)

Nous sommes sur la terre pour travailler et être travaillés par les ennuis, par les adversités. Il faut que nous laissions sur la terre l'orgueil, l'envie et l'égoïsme. (5-12-1902)

Dieu nous a donné un royaume qui est bien à nous. Nous travaillons donc pour nous-mêmes, bien que ce soit pour Lui.

Si vous faites pour un sou de travail pour Dieu, vous êtes payés au triple ; car :

Le travail vous reste acquis ;

Il vous est payé double, deux sous s'il en vaut un.

Le Ciel fait un pas vers vous quand vous en faites un vers Lui.

Partis les uns après les autres pour le travail, nous arriverons tous en même temps au but.

L'utilité de l'action

On ne nous demandera pas ce que nous avons cru, on nous demandera ce que nous avons fait.

Dieu veut qu'on le remercie par des actes. (26-5-1897)

Tout travail est utile dans un certain plan.

Nous travaillons plus ici que de l'autre côté.

Pour un jour où l'on évite de travailler, on peut perdre vingt ans dans l'avenir.

En développant notre activité, nous acquérons quelques connaissances. Ce n'est pas que nous puissions repousser l'épreuve qui se présente, cela ne nous est pas donné, mais nous pouvons la modifier.

Elle se présentera à nous autrement, peut-être plus forte, mais nous aurons acquis de la force, nous aussi.

Il y a beaucoup de choses à faire et peu de choses à savoir.

Ce qui se présente à faire, c'est exactement ce qu'il faut faire. (1898)

Aide-toi, le Ciel t'aidera. S'aider, c'est faire ce qu'il y a à faire.

Il faut faire toute chose le mieux possible, complètement.

Il faut marcher sans regarder en arrière, agir même lorsqu'on est persuadé qu'on échouera ou qu'on fait quelque chose d'inutile. (12-9-1893)

Grâce au chercheur qui aura beaucoup travaillé pour découvrir quelque chose et qui n'est pas arrivé, une autre personne trouvera très vite sans avoir beaucoup cherché. (8-3-1896)

La lutte contre la paresse

L'unique chemin pour arriver au but est d'aimer son prochain comme soi-même. Si on ne peut le faire, c'est qu'on n'a pas encore assez travaillé.

Utilisez vos forces et ne soyez pas paresseux, sinon les forces que Dieu vous a données vous seront ôtées. Si vous reculez, il vous sera doublement difficile d'avancer, et tous vos efforts, pendant longtemps, resteront stériles. (13-12-1894)

Ce que je sais, ce que j'affirme, c'est qu'il ne faut pas être paresseux. Pour aller au Ciel, il n'y a que le travail et, comme personne n'en cherche, il faut bien que le Ciel nous force à travailler. Il faut qu'on souffre, il faut qu'Il envoie des peines puisque personne n'en demande. (14-11-1894)

Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fût fait à toi-même. Si tu veux être dans la joie, cherche l'affliction et, si tu veux la paix, cherche la lutte, car tu n'entreras pas dans le Ciel si tu n'es victorieux en tout. La terre est un lieu d'épuration et non d'expiation. Si tu veux le repos, cherche le travail, et plus tard le travail te sera un repos.

(28-3-1897)

Paresseux sont ceux qui travaillent à acquérir de la fortune pour vivre après sans rien faire.

L'inspiration dans la profession.

Quel que soit le métier que nous exerçons, il nous vient souvent une pensée qui nous est inspirée dans l'intérêt de notre travail, soit pour le faire plus rapidement, soit pour l'exécuter de façon plus parfaite. Cela prouve que si nous faisons des efforts, Dieu nous vient en aide par toutes sortes de moyens.

Mais nous ne nous en rendons pas compte et nous nous attribuons les bienfaits de la Providence comme si nous avions tout fait nous-mêmes, alors que nous ne sommes que des agents d'exécution. C'est l'orgueil qui fait que nous nous attribuons ce qui ne nous appartient pas.

Le zèle sans limites.

Nous sommes tous menteurs parce que disons que nous faisons tout ce que nous et ce n'est pas vrai. Si nous ne faisons pas plus nous ne pouvons, nous ne prendrons jamais forces.

Le vrai mérite consiste à faire plus qu'on ne peut.

Si vous reconnaissez avoir bien travaillé dans le courant de la journée, c'est une preuve que vous auriez pu mieux faire. (15-11-1897)

Patrons et ouvriers - Devoirs réciproques

Il faut travailler, même pour enrichir ses patrons ; du moment que nous sommes payés pour faire un travail, nous devons le faire consciencieusement. (24-5-1903)

Un homme travaille pour son patron. Pendant son absence il s'amuse, Cet homme ne sera patron que lorsqu'il aura fait pour son patron, pendant son absence, plus que s'il était présent. Alors Dieu le mettra patron. Sans cela, il peut être patron, mais il ne réussira pas, parce que le moment n'est pas venu. Il ne pourrait pas rester avec les autres patrons, il ne ferait pas encore partie de leur famille. (14-11-1900)

S'il n'y avait pas de patrons, il n'y aurait pas d'ouvriers. Il faut qu'il y ait un chef, des sous-chefs et des ouvriers. Il faut travailler pour ses patrons de toutes ses forces.

Le devoir du contremaître est d'aider l'ouvrier inhabile et de payer la perte qu'il cause, ou d'intéresser les patrons au sort du pauvre inhabile.

Le patron doit payer l'ouvrier qui arrive en retard comme celui qui arrive à l'heure, dans l'espoir que l'ouvrier aura honte et reviendra à de meilleurs sentiments. (27-4-1903)

Un patron méchant est à plaindre, car il viendra un moment où, non seulement il ne sera plus patron, mais il n'y aura point de travail pour lui. (26-02-1902)

La Famille

L'amour filial

Promettez-moi de ne parler à vos parents qu'avec le plus grand respect et remerciez tous les jours le Ciel de vous les conserver. Sinon un jour vous serez enfant orphelin, obligé de tout devoir à des étrangers. (5-1 2-1 902)

Le célibat

Le célibat n'a pas sa raison d'être pour nous puisque nous devons mener une vie de souffrances pour l'avancement mutuel des deux sexes.

Le mariage.

La terre nous a prêté un corps, donc nous devons le lui rendre pour être libres envers elle ; libre n'est pas le mot qui convient mais admettons-le pour l'instant. Je veux dire que, la terre nous ayant prêté un corps, nous devons le lui rendre en contractant mariage, et aider les âmes à s'incarner en ayant une progéniture. Si nous ne pouvons pas par ce moyen, nous devons adopter un ou plusieurs enfants délaissés. De cette façon nous rendons ce qui nous a été prêté.

On ne se marie pas pour être heureux. Le Ciel n'envoie pas deux anges pour se marier. Quand on est au bout du chemin, on n'a plus besoin de se marier, à moins qu'on ne revienne. On a la femme qu'on mérite ; on n'est libre de choisir qu'en apparence. On est trompé si on le mérite ; on peut s'aimer toute la vie si on le mérite. (31-5-1904)

La jeune fille en se mariant épouse en même temps les défauts et les qualités de son mari et un jour Dieu lui en demandera compte comme de ses propres fautes. Il en est de même pour l'homme. (28-5-1902)

Il faut s'aimer beaucoup pour pouvoir se taire. Plus les âmes s'aiment, plus leur langage est court.

Les enfants.

Peut-on refuser d'avoir des enfants ?

– Non ;

– Mais si c'est pour cause de maladie ?

– Le Ciel n'admet pas d'excuses ; Celui qui a envoyé la maladie saura bien l'enlever quand il faudra. Et, si avez beaucoup d'enfants, le Ciel vous donne le nécessaire pour les élever. Le Ciel a mis au fond du cœur de l'homme ses enseignements depuis le commencement et il n'admet pas d'excuses. (14-11-1900)

Si vous avez des enfants qui ont un mauvais caractère, ne les frappez pas pour les corriger, car les coups aigrissent le caractère. Après leur avoir expliqué où les conduira leur conduite et leur avoir montré les dangers de la voie où ils s'engagent,

dites-leur : « Marche ! » Et alors commencez par vous améliorer vous-mêmes, car, en vous améliorant, vous améliorez ceux qui sont autour. Un jour ils vous rendront ce que vous aurez fait pour eux. (5-7-1903)

On n'a jamais, qu'on soit père ou mari, que ce qu'on doit avoir comme enfants ou épouse, bons ou mauvais. Il faut donner le bon exemple, essayer de modifier par la persuasion, par la raison, etc., mais ne jamais sévir par correction brutale, coups, violence. Entre supporter ce qui personnellement vous est pénible, et supporter que le mal grandisse chez la personne, il y a confusion de mots, mais opposition d'idées. Il faut supporter la première situation, et tout faire, sauf la brutalité, pour empêcher que le mal grandisse. (10-1-1904)

Le Divorce

Souvenez-vous que vous êtes unis et que ce lien subsiste par-delà la mort. Ne vous séparez jamais, quoi qu'il arrive.

On ne peut et ne doit divorcer sous aucun prétexte, même d'un commun accord, car ce qui est lié sur la terre l'est aussi dans le Ciel. Rien ne peut casser cette union. Le juge peut bien donner son consentement, mais le Maître ne le donne pas et, par là, rien ne peut être défait. (31-1-1895 ; 23-5-1897)

Les lois de Dieu repoussent le divorce et il faudra souffrir jusqu'à ce qu'on rencontre la compagne ou le compagnon dont on s'est séparé et qu'on lui ait pardonné. (20-7-1893)

On ne doit pas divorcer également pour cette raison que Dieu a toujours uni un être moins méchant avec un être plus méchant, afin que tous deux se fassent avancer mutuellement. Il faut mettre le soi-même, qui n'est qu'orgueil, sous ses pieds.

Que toujours l'un cède à l'autre. (31-1-1895)

La Vie sociale

La solitude n'existe pas dans la nature. L'homme n'est pas fait pour vivre seul, mais en société.

Il faut donc nous incliner devant les lois civiles ; mais croyez bien que, du jour où nous nous aimerons bien et où nous ne chercherons pas à faire du mal à notre voisin, il n'y aura plus besoin de garde champêtre pour défendre ce voisin ; nous n'aurons plus besoin de personne pour nous gouverner, nous saurons nous gouverner nous-mêmes. (9-7-1894)

On doit obéissance à la loi comme à Dieu, car c'est Dieu qui a permis la loi et qui a donné un gouvernement en rapport avec notre état. A des hommes imparfaits il ne pouvait être donné des lois parfaites. (1 8-2-1 902)

Lorsqu'un coupable est jugé par les lois civiles et subit une peine, il est dispensé d'être jugé par les lois du Ciel. Ceux qui jugent seront jugés à leur tour. Mais surtout, ce qu'il ne faut pas faire, c'est dénoncer un coupable ; celui qui accomplit cet acte méritoire de ne pas dénoncer peut être sûr d'être un jour l'ange gardien d'un coupable pour lequel il pourra obtenir le pardon du Ciel, ou avoir dans sa famille, jusqu'à la septième génération, un coupable qui sera pardonné par son acte méritoire et échappera au châtement. (10-1-1894)

Nous pourrions nous gouverner seuls quand nous aurons la charité et, pour cela, il faut oublier les griefs et ne pas déterrer les morts, c'est-à-dire ne pas reprocher les mêmes choses à quelqu'un pendant des années. (27-7-1893)

Si, dans la rue, ayant reçu un soufflet d'un passant, on est capable d'aller vers lui et de l'embrasser, alors les lois du pays ne nous atteignent plus.

La Guerre

Les nations ont des dettes à payer comme les hommes et, étant attachés au sol, nous devons aussi purger pour les nations notre part de dettes.

On peut rester longtemps sans avancer. Mais il vient un moment où on est poussé par les adversités ou par les maladies ; il faut alors avancer malgré soi ; l'heure est venue, c'est Dieu qui le veut. (15-3-1896)

Qu'arrive-t-il lorsqu'un gouvernement tombe dans une apathie complète ? Les nations voisines lui déclarent la guerre et sont quelquefois victorieuses. C'est l'aiguillon dont Dieu se sert pour réveiller les hommes lorsqu'ils tombent dans la paresse. Ainsi la guerre, tout en laissant la ruine sur son passage, a son bon côté, puisqu'elle réveille l'homme et le force à veiller sur son pays. Pour nous, le pays que nous avons à garder, c'est notre cœur. Nous devons le défendre contre l'esprit du mal. Si nous tombons dans la paresse, le mal entre dans notre cœur et plus tard nous serons obligés de beaucoup souffrir pour l'extirper. Nous tomberons bien bas, très bas, et alors le besoin, la faim peut-être nous obligeront à sortir de là. (15-3-1896)

La guerre est une condition nécessaire de l'état humain. Si artificiellement les frontières venaient à être supprimées, la guerre renaîtrait entre familles.

La paix générale ne peut exister qu'au jour où, après une guerre universelle, il resterait une poignée d'hommes sur la terre, 100.000 en Europe par exemple. Ces hommes, loin de guerroyer, s'uniraient alors, mais lutteraient encore contre les animaux.

La guerre fait couler du sang, tomber des têtes ; mais qu'est-ce que cela peut faire ? Vous voyez tomber des têtes, en êtes-vous sûrs ? Et, quand ces têtes tombent, dans une autre planète ce sont des gens qui moissonnent du blé.

Vous ne vous souvenez donc pas que je vous ai expliqué que la mort n'était effrayante que pour ceux qui entourent le sujet devant disparaître du nombre des mortels ; ne m'avez-vous pas demandé la preuve de ce que je disais ? Ne vous ai-je pas dit qu'un cliché se présentait devant vous, et que vous, comme une machine automatique, vous exécutiez le cliché, c'est-à-dire les décrets de Dieu ? (12-2-1901)

Celui qui est à la guerre doit chaque matin demander à Dieu de ne pas l'offenser, volontairement ou non, et alors le Ciel dirigera ses armes de sorte qu'elles ne fassent pas de mal.

La Lutte pour l'avancement de l'Âme

La connaissance de soi-même.

Pour voir en soi-même, il faut attendre que nous ayons des yeux et que l'entendement vienne. (18-2-1912)

Pour nous connaître, voyons ce dont nous chargeons le prochain. (1901)

La responsabilité

Chaque acte méritoire est, comme le reste, marqué sur notre front, et personne n'a le droit de nous juger puisque Dieu même ne juge pas. C'est nous-mêmes qui nous jugerons. (26-2-1894)

Nous avons un gardien qui enregistre toutes nos pensées, toutes nos actions. Tout est inscrit et, au moment de la mort, nous lisons tout ce que nous avons fait. (8-1-1894)

Nous sommes toujours responsables car nous devons toujours réfléchir avant d'accomplir un acte.

En nous la réflexion doit grandir comme la sagesse

Lorsqu'un esprit est uni au corps, tous deux sont consentants aux actes commis par l'individu.

Lorsque vous retranchez quelque chose d'un corps, l'outil même qui vous a servi est responsable et puni comme te. Un gamin qui, en passant, s'amuse avec sa canne à couper des fleurs, est non seulement répréhensible lui-même, mais sa canne passera en jugement. Il faut respecter les œuvres de Dieu.

Ainsi, un propriétaire dont le terrain serait ombragé par l'arbre d'un voisin, ne doit pas faire couper cet arbre, car le soleil qui ne vient pas en cet endroit accomplit son œuvre bienfaisante plus loin. (13-1-1897)

Le Ciel n'admet ni l'ignorance ni les circonstances atténuantes ; nous sommes livrés à nous-mêmes.

Si nous nous croyons forts, nous sommes traités comme tels ; on nous donne le travail d'un fort à faire. Si au contraire nous sentons notre faiblesse, le Ciel a pitié de nous ; Il ne nous accable pas et même Il nous aide. Mais il faut que ce sentiment de faiblesse soit bien dans le fond de notre cœur.

Quand une mauvaise action a été commise et non neutralisée immédiatement entre vivants, il ne se passe pas sept générations avant que le coupable »e revienne dans une nouvelle incarnation annihiler son acte mauvais.

La bonne volonté

Dans le monde, celui qui vient après l'heure n'a rien. Dieu tient compte de la bonne volonté, et c'est pourquoi il donne au dernier comme au premier puisqu'il est impartial. (21-5-1901)

L'intention.

Les intentions seules comptent ; celui qui donne pour être ou félicité a déjà reçu sa récompense.

Le bien peut devenir le mal dans le sens réel ; mais il peut quelquefois, dans les faits matériels, avoir l'apparence du mal. (19-2-1894)

C'est l'intention qui fait le mal ou le bien. Ne vous appesantissez pas là-dessus, vous seriez responsables davantage. (21-4-1903)

Si vous faites le mal en croyant bien faire, vous êtes jugés moins sévèrement que si vous faites le mal en le sachant.

Si quelquefois je vous fais un reproche devant quelques personnes, soyez persuadés qu'au moment du jugement, car personne n'a encore été jugé, il ne vous sera pas renouvelé.

(21-11-1894)

La tentation

Ne pas fuir les tentations, sinon elles s'accumulent dans un lieu donné et nous accablent un jour d'autant plus que nous ne nous sommes pas exercés à les repousser.

La tentation se présente trois fois. Nous pouvons résister une première fois ; elle se représente ensuite, puis une troisième fois, plus forte que les deux premières, et si nous résistons cette dernière fois, elle ne se représentera plus, c'est fini.

Nous ne sommes éprouvés que selon nos forces, c'est-à-dire selon ce que nous pouvons supporter.

(12-9-1894)

Le démon se sert de tous les moyens pour nous garder chez lui, c'est-à-dire dans sa demeure. Il se sert des êtres invisibles comme des êtres visibles.

Si quelqu'un vient nous trouver, quelquefois sans savoir pourquoi, nous lui racontons nos peines et cette personne nous donne un moyen pour nous délivrer de nos ennuis en faisant du tort à notre frère ou même à notre ennemi. Cette personne nous donne un mauvais conseil, elle est dans la demeure du démon ; c'est lui qui l'a envoyée pour nous tenter.

Chaque être a, pour le tenter, un être proportionné à son degré d'avancement et, quand on est très cuirassé, il vient un démon pour nous dire : « Voyons un peu tous les deux, fais tel miracle ! »

Et vous répondez : »

Non, je ne puis pas le faire ».

Parce que, quelle que soit la force que vous ayez, vous ne devez rien faire pour les curieux. Alors il vous répond : »

Eh bien ; moi, je te donnerai de quoi le faire si tu veux ». Et il vous prouve qu'il peut le faire. Voilà la grande tentation qui va grandissant et à laquelle il faut résister.

Le Ciel ne vous tiendra pas compte des tentations ; vous serez jugés sur vos paroles, vos actes, vos intentions. (22-1-1902)

Les jugements humains

Les chemins tracés par la Nature sont nombreux et variés ; ils doivent être tous suivis par des êtres différents, les rôles ingrats comme les beaux. Ne jugez donc personne.

Si la créature n'est pas parfaite, c'est donc que Dieu l'a voulu ainsi. Il a été dit : « Tu ne jugeras point le Seigneur ton Maître ». Juger la créature, c'est juger le Seigneur. (18-2-1902)

Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, comment voudrions-nous juger les actes ;

Il faut se connaître soi-même avant de chercher à connaître les autres. Quand on se connaît, on n'a plus envie de juger les autres.

Nous n'avons pas le droit de traiter quelqu'un de fou. (8-1-1895)

Si vous ne jugez pas autrui, vous ne vous exposez pas à faire comme lui. Si un jeune homme fait un faux pas et vient vous demander secours et si vous le jugez et lui refusez, il faudra qu'il soit commis la même faute par vos petits-enfants. Mais si, tout en conservant votre pensée intime de le juger mal, vous n'en faites pas cas et le secourez comme un autre de vos frères, il vous en sera tenu compte comme si vous soulagiez ce frère sans le juger.

Nous demandons à grandir et si, en grandissant, nous ne faisons pas des efforts pour chasser le mal qui est en nous, il grandit aussi et c'est pour cela que, si nous voyons un grand coupable et nous disons ; « C'est un grand coupable », nous le jugeons et nous n'irons dans le Ciel que lorsque nous aurons passé par là, que l'on aura dit la même chose de nous, Il mérite la pitié plutôt que le blâme. (14-3-1895)

La médisance

Il ne faut pas médire, c'est offenser Dieu, car le prochain a en lui, comme nous, une étincelle de Dieu ; au contraire, il faut faire son possible pour ramener dans le droit chemin ceux qui sont en retard. (28-1-1895)

Quelquefois, lorsqu'on est près de certaines personnes, on sent quelque chose qui nous entoure, nous gêne et nous oppresse ; cela tient souvent à ce que ces personnes viennent de dire du mal de leur prochain ou d'en laisser dire devant elles sans prendre sa défense, d'où le sentiment de malaise.

Il ne faut jamais jeter la pierre à personne pour quelque motif que ce soit. (18-6-1895)

Celui qui jette une pierre au prochain se la jette à lui-même.

Il vaudrait mieux prendre un poignard que de se servir de la langue pour faire du mal. (20-3-1901)

Nous ne pouvons dire du mal que si la personne est présente ; mais, comme nous ne sommes pas assez courageux, nous ne le ferons pas. (4-1-1895)

Les mots partent vers ceux auxquels ils se rapportent et vont agir sur eux. Le verbe humain a ainsi une grande puissance. Mais, en même temps, la vie des mots tend à revenir vers celui qui les a émis et vers qui elle est attirée. Ainsi un mot dit de quelqu'un agit sur lui et vous crée un lien avec lui.

Cela montre comment le concours de deux personnes et des intermédiaires et témoins est nécessaire pour réparer le mal qui a été fait.

Quand on dit par exemple qu'un homme est avare, on met le pied sur son chemin.

Tous les êtres sont plus ou moins intelligents ; une personne qui comprend mal, parle mal des autres, elle est semblable à un demi-sourd. (22-11-1910)

On nous rendra tout ce que nous faisons, cheveu pour cheveu. Si vous pensez mal de votre prochain, vous vous créez un obstacle, et, si vous exprimez vos pensées à quelqu'un, vous ne ferez qu'agrandir l'obstacle.

Soyez un puits pour les fautes d'autrui.

Commencez petit à petit à ne pas parler des absents ; il viendra un moment où vous n'en aurez plus l'occasion et où vous ne jugerez plus personne, car vous saurez que c'est un péché. (14-8-1903)

En vérité je vous dis : « Si vous faites des efforts pour ne pas dire du mal de votre frère, le Ciel ne vous refusera rien ».

L'indulgence

L'indulgence est un don que Dieu a fait à l'âme.

C'est une arme pour combattre ; mais nous nous en servons contre nous-mêmes puisque nous ne sommes indulgents que pour nous. (10-5-1893)

Si nous comprenions bien que celui qui ne porte pas notre nom est notre frère, nous serions moins méchants et plus indulgents pour lui. (14-11-1894)

L'indulgence est un sentiment qui ne se partage pas. Si on l'a pour soi, on ne peut pas l'avoir pour les autres. Il faut être plein d'indulgence pour les fautes des autres et pas du tout pour soi. (24-7-1903)

C'est pour cela que l'Évangile nous dit : Vous voyez une paille dans l'œil de votre frère et vous ne voyez pas une poutre dans votre œil. Celui qui traite d'imbécile son frère est imbécile lui-même, car, s'il n'était pas imbécile, comment saurait-il son frère est un imbécile ? Il ne faut jamais juger si nous ne voulons pas être jugés ; celui qui juge sera jugé.

Si quelqu'un dit du mal de vous et si vous allez vous plaindre à un ami, vous prouvez par là que vous auriez fait absolument la même chose, seulement il vous manquait l'occasion.

Si un ami vient vous dire que votre voisin a dit du mal de vous, au lieu de lui demander : »

Ah ; Qu'a-t-il dit ;", ce qui est mal, très mal, répondez à cette personne : »

Eh bien ; Dites-lui de venir le répéter devant vous », (8-11-1893)

L'attachement aux biens terrestres

Quand le Père nous a envoyés ici, Il a mis en nous l'envie d'acquérir ; c'est de là que viennent les sept péchés capitaux. (21 -1 -1901)

Nous sommes dans l'illusion que quelque chose est à nous, alors que rien ne nous appartient.

Tout appartient à Dieu. Pourquoi donc retenir quoi que ce soit pour nous ;

Personne n'est propriétaire de rien ; au reste la matière par elle-même n'existe pas. On n'est même pas propriétaire de ses vêtements. Tout nous a été prêté. (22-11 -1900)

Vous prenez la richesse pour un grand bien et souvent Dieu ne l'envoie que comme épreuve. (22-5-1902)

Il est écrit que les riches entreront plus difficilement au Ciel qu'un chameau ne pourrait passer par le trou d'une aiguille. Cela est vrai ; mais il faut bien comprendre riche dans le sens d'avare, d'homme qui aime l'or, Car il est écrit aussi : « Le cœur reste là où il est attaché ; celui qui a un dieu qui est l'or ne va pas dans le royaume de Dieu ».

Celui qui fait de l'or son dieu et s'agenouille devant son coffre-fort commet une infraction au commandement de l'Ancien Testament : Tu n'adoreras qu'un seul Dieu. Car ce commandement ne se rapporte pas aux idoles ni à l'adoration des divinités païennes ; il signifie qu'on ne peut pas aimer Dieu et l'or à la fois. Là où est votre cœur vous resterez attaché.

L'Évangile nous dit : N'attachez pas votre cœur à la terre. Voici une petite comparaison qui peut s'appliquer à tout : Un riche propriétaire a des terres immenses, il a plusieurs fermiers. Il va chez celui qui a le plus grand fermage et qui donne très peu au propriétaire. Il en a d'autres qui ont beaucoup moins de terrain et qui donnent presque autant. Chez le premier, le propriétaire se trouvant seul et voyant de belles poires, dit : « Je suis seul, je vais en prendre une". Il la prend et la mange.

Depuis ce moment son cœur est attaché à la terre, puisqu'il s'est caché pour prendre cette poire. (3-1-1895) « Heureux les débonnaires ». N'enfouissez pas vos richesses dans des coffres, mais servez-vous-en pour faire vivre des hommes, des enfants et, si vous le pouvez, des animaux : chiens, chats, oiseaux.

Lorsque nos parents nous laissent à leur mort la jouissance d'une fortune, nous pouvons en disposer pour en faire profiter nos héritiers. Cependant nous ne devons pas frustrer la pieuvre (fisc) et si, par exemple, nous donnons de la main à la main, nous frustrons la pieuvre. Ceux qui tiennent leur fortune d'une autre famille doivent, à leur mort, en faire profiter une autre famille. (29-1-1902)

Vous avez vu dans l'Écriture ces paroles : « Que celui qui m'aime quitte son père, sa mère, ses sœurs, et le mari sa femme pour me suivre". Avez-vous compris ce que cela voulait dire ? Non pas de se réfugier dans des couvents pour y passer sa vie (ce n'est pas que je veuille dire du mal des couvents, ils existent, il faut les respecter), mais par exemple :

Un père meurt et laisse son patrimoine à partager entre deux frères ; vite chacun en voudra la moitié.

Eh bien ; s'il plaît à l'un d'avoir plus que sa part, il faut que l'autre le lui donne, et encore davantage, jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien. Bien sûr, sa famille le traitera d'insensé, plus tard ses enfants le maudiront de les avoir dépouillés ; cela ne fait rien, c'est ainsi qu'il peut me suivre en quittant les siens, et, comme tout se retrouve, les biens donnés seront rendus aux enfants de celui qui en aura disposé. (7-11-1893)

J'ai très faim, voici un être qui n'a pas faim mais qui a envie de mon repas ; je dois le lui donner ; il ne m'en sera pas reconnaissant, mais qu'importe ?

Ce sera un exemple pour cette âme ; et encore comment cette âme pourrait-elle être ingrate puisqu'elle est un rayon de Dieu ? Peut-être Dieu ne m'a-t-Il donné ce repas que pour que je le lui donne. Alors, quand nous aurons anéanti cette cupidité, ce soi-même qui est en nous, que nous serons bien convaincus que nous sommes tous solidaires les uns des autres, alors nous pourrions aller dans le Ciel et nous nous y trouverons si bien que nous ne voudrions pas y rester. Au prix d'épreuves encore plus dures que celles que nous avons traversées, nous voudrions avancer encore. (Mai 1895)

La jalousie

Lorsqu'il arrive quelque chose d'heureux à votre voisin, vous voudriez bien être à sa place. Il ne faut pas être jaloux, car la jalousie n'entre pas dans le Ciel. (22-1-1894)

Quand les esprits sont jaloux autour de vous, c'est que vous-mêmes avez encore la jalousie en vous.

La cleptomanie

Les cleptomane sont des individus dont les molécules ont pris l'habitude de voler, car Dieu veut qu'on persévère dans le mal comme dans le bien.

Ils n'ont pas su résister à leurs péchés, ils n'ont pas lutté pour cela. C'est le Ciel qui les arrêtera, car le mal n'entre pas dans le Ciel.

Le mensonge

L'esprit peut parler au menteur et à celui qui ne cherche pas la vérité. L'esprit lui dira la vérité, mais il lui sera impossible de la comprendre, car il ne comprendra que mensonges. Il ne faut donc jamais mentir sous quelque forme que ce soit.

Le mensonge empêche plus tard de saisir la vérité.

Celui qui dit être franc est un bavard. (23-4-1902)

Les promesses

Ne promettez que ce que vous pouvez tenir.

Quand on a promis quelque chose, il faut le faire.

Dire en faisant la promesse : Si le Ciel le permet.

Alors si le Ciel ne veut pas que la chose se fasse, il surgit un événement ; mais sauf cela, je ne vois rien qui puisse empêcher de tenir une promesse.

(Octobre 1904)

La colère

La colère dégrade l'homme, l'avilit et le met au rang des inférieurs. Ne vous avilissez pas, sinon vous serez avec des êtres avilis. (10-6-1903)

Ce qui nous oblige à nous emporter, c'est l'orgueil, car nous croyons que tout ce que nous disons est vrai, qu'il n'y a que nous qui touchons juste.

Si dans ce monde nous faisons des efforts pour maîtriser notre emportement, nous faisons bien.

Lorsque nous serons avec des êtres qui nous seront antipathiques, comment ferons-nous pour nous maîtriser ; (29-1-1902)

Il faut éviter de se mettre en colère, il faut se maîtriser car il y a des êtres qui sont autour de nous, que nous ne voyons pas, qui nous jugent. (7-1-1903)

L'ivrognerie

L'ivresse est une gourmandise. Les personnes qui se livrent à la boisson, aux alcools, commettent un homicide. Ces personnes seront punies comme telles.

Dieu nous a donné un corps, nous devons en avoir soin et ne pas le détériorer par notre gourmandise ou tout autre défaut. (20-7-1903)

L'ivrogne qui ne se corrige pas de lui-même et qui descend peu à peu l'échelle sociale jusqu'au degré de la brute croit, en cet état, que le monde lui appartient, qu'il est en droit de tout faire. Souvent il frappe sa femme et ses enfants s'ils lui font des reproches. Croyez bien, et c'est pour ce défaut comme pour les autres, que si cet ivrogne ne fait pas des efforts pour se corriger, il viendra un moment où Dieu y mettra ordre. (27-11-1894)

La curiosité

La curiosité n'est pas permise ; si l'homme jette les yeux sur quelque chose qu'il ne doit pas voir, il vaudrait mieux pour lui qu'il s'arrache les yeux.

(4-2-1902)

Si nous voulons voir et entendre, ne faisons point voir à nos yeux ce qu'ils ne doivent pas voir et entendre à nos oreilles ce qu'elles ne doivent pas entendre. (19-11-1894)

Celui qui prête l'oreille pour entendre ce qui ne le regarde pas, qui dans une conversation cherche à comprendre quelque chose pour en tirer parti, qui prête l'oreille derrière une porte pour écouter ce qui se dit, celui-là deviendra sourd. En vérité je vous le dis, je ne connais pas d'homme sur la terre qui puisse le guérir. Il en sera de même pour ceux qui chercheront à voir ce qu'ils ne doivent pas voir. (7-8-1900)

Il ne faut jamais chercher à fouiller la vie, le passé ou le proche de quelqu'un. Il ne faut jamais chercher à voir ou à savoir ce qui nous est caché, car à ce jeu on se brûle les yeux, on attire le malheur sur soi et sur les siens, puis on se demande ce que l'on a bien pu faire pour avoir des adversités.

Le combat contre les défauts

D'un défaut on ne peut se défaire qu'en en subissant les conséquences. (26-4-1903)

Lorsqu'une personne sent en elle les sept péchés capitaux et lutte contre tous avec opiniâtreté de façon à arriver à les étouffer, il vient un moment où cette mauvaise graine veut absolument soulever cette terre qui la recouvre ; la personne en question arrive à vaincre. Savez-vous ce que Dieu donne pour la récompenser ? Eh bien ! de passer par les mêmes peines comme si elle avait commis toutes ces fautes.

– Mais alors, c'est pour d'autres qu'elle supporte ?

– Oui.

Ombre et lumière

Il ne faut rien faire que ce qui peut être mis au grand jour.

Vous pouvez être sûrs que lorsqu'en cette vie vous voulez cacher quelque chose à vos frères, cette chose, après la mort, sera la première que vos frères sauront. N'est-il pas dit qu'il faudra remettre dans la lumière ce que vous aurez mis dans les ténèbres pour le soustraire à la lumière ? (21-11-1894)

On ne doit jamais faire le mal dans l'ombre, on doit le faire en pleine lumière ; car, si on fait le mal dans l'ombre et qu'un jour on soit dans la lumière, il faudra qu'on quitte la lumière pour aller chercher ce qu'on a mis dans l'ombre. (8-11-1894)

Si tu fais dans les ténèbres quelque action devant être faite dans la lumière, il te faudra aller chercher cette action dans les ténèbres pour l'apporter à la lumière, car tout ce qui se fait à la lumière ne peut être ténèbres. (22-11-1900)

Quand, après une faute commise, nous sentons au-dedans de nous comme un reproche, un sentiment de gêne, d'inquiétude, c'est l'esprit qui cherche la vérité ou plutôt la lumière qui pénètre dans les ténèbres et, s'il y a résistance, il y a souffrance.

Le remords est un commencement de la connaissance que l'esprit a de ce qu'il est. (Avril 1897)

Les pensées

Dans le cœur est la pensée, dans le cerveau la réflexion de la pensée est distincte du raisonnement ; la pensée est une pénétration directe dans la lumière.

Tout dans la nature est lié. Nos pensées se répercutent toutes et vont aux êtres auxquels nous pensons, à quelque distance que ce soit, en bien comme en mal. De là vient que nous avons des joies ou des lassitudes que nous ne pouvons nous expliquer.

Quand la pensée va quelque part, elle laisse une trace sur sa route.

Les plus petites de nos pensées sont marquées et il est donné à quelques-uns des enfants de Dieu de les connaître. (10-9-1893)

On doit lutter avec sa pensée et, s'il nous vient de mauvaises pensées sur quelqu'un, il ne faut pas s'y fixer avec complaisance. (6-3-1902)

Lorsqu'une mauvaise pensée assaille notre cerveau, faisons des efforts pour l'étouffer, pour l'empêcher de se développer. On ne sait pas ou du moins on ne peut pas savoir jusqu'où peut aller cette pensée si nous laissons ce mauvais grain germer dans notre cœur. Dieu nous tient compte de la bonne volonté que nous mettons pour bien faire.

Dieu nous interdit de chercher à pénétrer la pensée de notre prochain à cause de notre nature subversive portée au mal plus qu'au bien. Il a voulu que nous puissions transmettre nos pensées, mais la connaissance directe de celles d'autrui ne nous sera donnée que lorsque nous saurons nous en servir pour le bien.

L'homme avec le temps arrivera à connaître la pensée de ses semblables et pourra même correspondre avec des esprits plus élevés que lui, ce qui est assez difficile. (10-5-1896)

Les paroles

Rien n'est de création humaine ; le langage comme le reste était en principe et a été créé en même temps que le reste. Le verbe humain est du même ordre que la musique ; il y a des êtres qui ne parlent qu'en chantant.

Puisque les paroles qui sortent de notre bouche ont la vie, nous ne devons pas dire de paroles inutiles parce qu'elles sont comptées. (13-2-1897)

L'homme est responsable de ses paroles, même s'il ne sait pas ce qu'il dit, et plus tard ces paroles inutiles seront pour lui des entraves. (11-2-1902)

Les paroles inutiles engendrent des distractions quand, ensuite, on veut être attentif.

On ne peut enseigner que ce qu'on sait. On a la responsabilité même du temps que l'on fait perdre à ceux qui nous écoutent.

Autrefois les hommes étaient plus fermes dans leurs paroles. Ils tenaient leurs promesses, et un mot d'eux, c'était chose faite. C'était mieux, mais aussi ils étaient plus égoïstes. Aujourd'hui les hommes ont plus le sentiment de la fraternité ; ils diffèrent dans la lumière qu'ils reçoivent, mais en revanche ils sont moins de parole.

Les écrits

Nos idées ont quelque chose de vivant, et toutes les idées inutiles seront plus tard des entraves. (29-1-1902)

La responsabilité de nos écrits reste tant qu'ils durent.

Ceux qui, en écrivant des livres, ont fait le mal ont péché contre l'Esprit seront très punis. Mais l'imprimeur, même le marchand de papier, les caractères qui ont servi à imprimer ces seront punis, parce qu'au Tribunal suprême l'ignorance n'est pas une excuse. Si ces êtres avaient prié pour que nul mal inconscient ne sorte d'eux, ils n'auraient pas été employés à cette besogne et auraient ainsi évité la faute et sa punition.

Quand on lit des livres, si savants soient-ils, on puise à la fois le vrai et le faux et l'on progresse simultanément dans l'un et dans l'autre ; tout se développe ; mais, comme le bien l'emporte toujours, à la fin il demeure seul.

Les bons écrits sont ceux qui apprennent la patience.

Les secrets

Les sociétés secrètes ne valent rien. Elles n'ont jamais fait de bien qu'aux leurs. Elles vont toutes au despotisme, il ne doit pas en être ainsi. Nous sommes tous frères, nous devons nous aider et n'avoir point de secret, tout doit être en lumière. On ne doit pas faire de préférence. (23-4-1902)

Le secret des découvertes utiles.

Si le Ciel vous met en possession d'un secret, vous avez le droit d'en user pour le bien d'autrui, même si le possesseur, vivant, aurait voulu vous le vendre très cher.

Il ne doit pas y avoir de secret. Un homme qui trouve quelque chose et qui le garde est fautif, la nature le punit.

Le seul secret doit être les fautes du prochain, pour lesquelles notre cœur doit être un tombeau.

Les tièdes.

Il ne faut pas vivre à l'écart, se retirer du monde pour ne pas pécher. Si tu avais un champ, est-ce que tu le recouvrirais de sable et de cendre afin que rien n'y pousse et que tu n'aies pas la peine d'arracher les mauvaises herbes ? Non ; le Ciel le défend ; ce qu'il veut au contraire, c'est qu'on mette des sandales à ses pieds, qu'on prenne un bâton en main si l'on est faible ou une épée si l'on est fort, et qu'on marche de l'avant. Mais qu'on prenne plutôt une épée ! Ah ! Voyez-vous, en disant cela, je me sens vibrer tout entier.

Il faut aborder la tentation et ne pas être tiède. (11-2-1902)

Un tiède est un être qui ne fait ni mal ni bien. (2-11-1902)

Imaginez deux hommes dont l'un se retire presque complètement du monde et dit : « Ah ! je suis seul ; je n'ai qu'à vivre tranquille sans faire de mal à personne, sans m'inquiéter de rien ». L'autre est dans la lutte de la vie où il faut choisir entre le mal et le bien à faire. Il pense faire le bien et il fait le mal quelquefois. Lequel des deux est dans le vrai ? Le dernier ; car l'autre reste stationnaire. Aussi, tiède, il est répudié par le Ciel et par l'Enfer. (10-4-1895)

L'homme vient au monde avec le bien et le mal ; c'est à lui de voir de quel côté il veut aller. Mais, en tout cas, il vaut mieux qu'il aille au mal que de rester ce que l'Écriture appelle tiède, parce qu'en ce cas il sera vomé par le Ciel comme inutile. Par contre, s'il va vers le mal, il en fera beaucoup, deviendra fort, ce qui sera pour lui d'un grand secours lorsqu'il reviendra au bien. Car il faudra qu'il y revienne, Dieu n'ayant pas marchandé le temps nécessaire, il aura alors plus d'énergie pour accomplir sa tâche. (20-3-1895)

Le Ciel aime le méchant parce qu'il travaille ; il paiera aussi. Il vaut mieux être bon certes, mais il vaut mieux être méchant que d'être tiède.

Il faut d'abord combattre Dieu, puis être vaincu.

On devient alors soldat et on combat pour lui, puis chef et libre de ses actes ; alors on a le droit de se reposer, mais on revient en général combattre.

Une personne demi-matérialiste et demi-idéaliste est comme une plante vivant en serre ; mise en plein champ, elle périra, c'est-à-dire que la chair aura toujours le dessus ; la moralisation n'y a rien à faire. (23-3-1895)

Les philosophes au sens habituel du mot sont des hommes qui se renferment chez eux, qui vivent loin du monde et qui bâtissent pour eux et chez eux des châteaux et des systèmes. Ils ne font de mal aux autres, pour le moment du moins ; ils ne font pas de bien, ils ignorent la charité et ils jugent ; ils laissent parfois des livres qui sont mauvais pour ceux qui les lisent. Ce sont les dont parle l'Écriture et qui traversent la vie sans agir.

Celui qui n'a pas d'ennemis n'est qu'un tiède en ce qu'il n'a jamais fait de bien, parce qu'en faisant le bien on n'en récolte ordinairement qu'ingratitude, ce dont on ne doit pas s'inquiéter. (25-3-1895)

Si les bonnes actions ne nous attirent pas des ennuis, elles seraient inutiles.

Être heureux ; Oui je sais bien, tout le monde veut être heureux. Mais, pour l'être, il faut demander les adversités et ne jamais s'en plaindre. Ainsi, quand vous priez et dites : « Que votre volonté soit faite », vous dites ce que vous ne pensez pas, car la volonté de Dieu est que nous soyons éprouvés. (8-1-1894)

Il est écrit bien avant la création : Cherche l'adversité si tu veux le bonheur, la lutte si tu veux la tranquillité. (29-11-1894)

L'enfer

On peut progresser dans le mal comme dans le bien, c'est-à-dire redescendre au lieu de lutter pour monter, mais aucun être ne reste éternellement dans les ténèbres, dans ce que vous appelez l'enfer.

L'enfer est ici-bas sur cette terre ; par conséquent on devrait souffrir continuellement. Si nous avons quelques bons moments, nous devons remercier Dieu et, pendant ce temps nous sommes dans le paradis terrestre. (18-11-1896)

Le Livre de Vie

Chaque acte méritoire est, comme le reste, marqué sur notre front, et personne n'a le droit de nous juger, puisque Dieu même ne juge pas. Ne croyez, vous pas que nous sommes venus pour vivre et non pour mourir ? Je ne veux pas dire que nous vivrons toujours sur cette terre, mais ceux qui croient en Dieu sont marqués sur le Livre de Vie. (26-2-1894)

Quand on croit que son nom est inscrit dans le Ciel, il y a des chances pour qu'il n'y soit pas. Et cependant on peut sentir cela en soi, quand on est très humble. (10-5-1904)

Les personnes qui, se trouvant dans un endroit, croient déjà y avoir passé, sont des êtres marqués dans le Livre de Vie. Ils ne doivent plus perdre leur lumière. C'est leur esprit qui a vu d'avance la route qu'il devait suivre et en a gardé le souvenir.

Le Livre de Vie est fermé, mais si quelqu'un fait bien, je l'ouvrirai pour mettre son nom. (7-8-1900)

L'homme n'est rien par lui-même jusqu'à ce qu'il ait acquis sa liberté. (13-1-1897)

Il peut alors commander à son corps et ordonner à tout l'univers. Il est placé à la droite du Christ, à la tête d'un appartement, et il peut faire ce qu'il veut ; mais il ne lait que la volonté du Père.

Ce que lait l'homme libre n'est pas écrit, c'est pourquoi il peut écrire sur le Livre de Vie.

Le Moi

L'amour-propre

Tant que vous direz : 'Toi, c'est toi, mais moi, c'est moi, vous aurez du chemin à faire. (27-11-1900)

Il faut mettre l'amour-propre sous ses pieds ; ceux dont on n'a pas ri ne peuvent aller au Ciel. (1901)

Plus nous avons de l'amour-propre, plus nous souffrons, car l'amour-propre n'est pas autre chose que l'orgueil. (9-6-1895)

L'orgueil

L'orgueil consiste à se grandir, à se croire plus haut que son frère, à le regarder par-dessus son épaule, comme on dit vulgairement ; et pourtant n'avons-nous pas tous le même père qui est Dieu, ne sommes-nous pas tous ses enfants ? Dieu est juste, Il nous a créés tous égaux. Et n'est-il pas dit dans l'Évangile : Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers ? (1895)

Nous sommes dans l'appartement de l'orgueil, et il nous faut tromper le concierge pour pouvoir en sortir ; c'est nous qui nous y sommes fourvoyés.

L'homme est plein d'orgueil, il laisse croître l'orgueil. Il est comme un arbre dont les branches se sèchent et tombent et se mélangent avec les branches saines, et cela s'épaissit et se sèche de plus en plus, devient confus, et la lumière ne peut plus passer à travers et il ne reste que l'orgueil. (14-11-1900)

L'orgueil est l'homme même. Il est partout dans l'organisme, on ne peut s'en débarrasser, car il faudrait se changer entièrement ; aussi le Ciel ne nous demande-t-il que de faire des efforts et d'aimer notre prochain. (6-3-1902)

Aimer son prochain n'est pas si difficile ; il suffirait de faire des efforts vrais pour le vouloir ; ce sont les efforts qui manquent, et ce qui les paralyse, c'est l'orgueil. (6-12-1893)

L'orgueil est la source de tous nos maux ; il nous oblige à penser à nous avant de penser à nos frères.

C'est ce que l'on appelle le soi-même, notre soi-même. Or, si nous voulons aller dans le Ciel, nous serons obligés de laisser notre soi-même. En effet notre frère n'est-il pas plus que nous ? Si nous avons quelque chose et que cela plaise à notre frère, ou qu'il n'ait rien, nous devons le lui donner. Que ce soit notre frère ou nous qui possédions n'est-ce pas la même chose ; On doit donner à celui qui demande.

Lorsque nous penserons à notre frère avant de penser à nous, nous serons dans le chemin du Ciel. (1895)

Nous ne sommes encore qu'à l'état embryonnaire, c'est pour cela que nous ne devons pas être si vaniteux. (17-5-1897)

On ne doit s'enorgueillir de rien. Lorsqu'on vit dans l'orgueil, on avance peu quoi qu'on fasse ; on marche sur une ligne horizontale ou descendante.

L'égoïsme est la racine de tous les vices ; l'orgueil en est une branche. Lorsque l'orgueil grandit, il arrive un moment où l'individu devient stupide. (18-2-1902)

On monte et on descend, c'est-à-dire que l'on est entraîné par l'orgueil qui peut grandir, nous rendre très durs, et nous faire tomber très bas, si Dieu ne nous arrête. (27-12-1894)

Si vous êtes trop orgueilleux, vos anges gardiens s'éloignent de vous : vous êtes assez forts pour vous passer d'eux. (19-1-1897)

Le Ciel nous laisse livrés à nous-mêmes si nous croyons à notre force, et l'orgueil tue. (11-2-1902)

L'orgueil diminue quand on diminue dans le monde, il grandit quand on grandit ; d'où la nécessité de descendre pour les orgueilleux et le danger de l'orgueil pour ceux qui grandissent. Il ne faut jamais dire : « Je ne pécherai plus ».

Il y a des êtres qui, après avoir servi Dieu longtemps, avoir mérité de devenir les chefs d'une grande armée, sont envahis par l'orgueil, deviennent traîtres, changent de maître et combattent Dieu. Mais ceux-là seront repris un jour. Leur pouvoir est grand, mais non absolu. Ils ignorent ce qu'est l'âme. Ceux à qui on a dit ce que c'est que l'âme ne désertent plus.

Pour arriver à combattre l'orgueil qui est en nous, il faut que nous puissions abandonner, oublier notre soi-même, que le mot « moi » soit supprimé. Le mot « moi » nous retarde, il nous empêche de faire le bien, parce que nous disons ceci : Si je donne tout ce que j'ai, que ferai-je ensuite, « moi » ? Je donnerais bien cela, mais pas tout ce que j'ai. (19-11-1894)

Nous pouvons tous devenir enfants du Ciel ; pour cela le Ciel demande de nous que nous mettions notre orgueil sous nos pieds.

Qui possède la charité n'a point d'orgueil. (30-11-1893)

Le Maître avec sa canne traça un cercle sur la terre et dit : « Tu vois ce cercle ? Eh bien ; figure-toi que tu n'es que ce grain de sable au bord du cercle.

Pour arriver, il faut conquérir tout le cercle afin de parvenir à posséder le centre. Tu voudrais arriver au centre sans passer par les épreuves de la conquête.

Je te le répète, aime ton prochain comme toi-même ; il ne s'agit pas seulement de déraciner l'orgueil, il faut encore faire tous ses efforts pour le convertir en humilité ».

L'Effacement du Moi

L'humilité

Quelle que soit la mission que le Ciel vous confie, soyez toujours humbles.

Les prophètes, les apôtres et les disciples du Christ n'ont fait des miracles que par la volonté de Dieu, mais ils n'ont pas dit que c'était par eux-mêmes. (22-4-1902)

Souvenez-vous que, si vous pouvez faire quelque chose, ce n'est pas de vous, c'est le Ciel qui vous le donne.

Garez-vous de l'orgueil et de l'égoïsme, sans quoi vous êtes perdus. Rappelez-vous que vous n'êtes rien, que vous ne pouvez rien, que vous êtes moins les autres.

Chaque fois que quelqu'un vous flatte, il faut de suite demander à Dieu que cela cesse.

Nous ne méritons pas d'être flattés, encore moins des compliments. (22-4-1902)

Si nous savons que nous ne sommes pas bons, le Ciel nous accordera ce que nous demandons. (18-2-1902)

On voudrait savoir comment il faut faire pour arriver vite. Rien de plus simple : Il faut se souvenir que l'homme n'est rien et qu'il est tout. Celui qui croit savoir, ou être quelque chose, n'est rien. (12-2-1902 ; avril 1903)

Il est temps de ne se croire rien, il est grand temps.

Le moment est arrivé où on doit être soumis à la volonté du Ciel, faire plaisir et être utile à son frère.

La conscience de notre faiblesse

Lorsqu'on se croit quelque chose, on ne peut rien, car le Ciel ne vient en aide qu'à ceux qui sont faibles et ont besoin d'aide et de secours. (24-2-1902)

Il est écrit en toutes lettres dans les lois du Ciel : « Dieu soutient les faibles ». C'est pourquoi ils peuvent beaucoup plus que les forts, parce qu'ils sont soutenus par Dieu. (20-11-1895)

J'appelle forts ceux qui conservent leur soi-même, qui emploient le mot « moi » ; ceux-là sont des forts, mais leur pouvoir ne s'étend pas bien loin, tandis que les faibles pourront tout, ils grandiront. Quiconque s'abaisse sera élevé. (17-11-1895)

Celui qui est grand n'a besoin d'aucun secours, car il est fort. Il faut qu'il tombe, qu'il s'abaisse, que son orgueil soit abattu.

Il n'y a que les faibles qui entreront au Ciel.

Soyez faibles si vous voulez être forts. Combien je serais heureux si vous étiez aussi petits que moi ;

Dieu ne refuse rien aux plus petits d'entre tous. (15-11-1896)

Si un fermier va au marché et dit à son serviteur de conduire les brebis au champ, et que celui-ci les laisse aller où elles voudront et les fasse paître dans la vigne par exemple, que fera le fermier en revenant ? Si son serviteur est un enfant, il pardonnera en se disant : Il grandira et deviendra sage. Si c'est un homme adulte, il le renverra, et tout le monde faisant de même, le serviteur ne trouvera de place nulle part. C'est la condamnation. Soyons donc heureux d'être très petits, de tout jeunes enfants, car sans cela nous serions coupables et condamnés.

Lorsque nous serons assez petits, si nous nous trouvons en présence de la matière inerte, il se passera cette chose merveilleuse que nous percevrons l'inscription qui dit ce qu'elle est, d'où elle vient, où elle va et combien de temps elle doit durer.

De même pour les personnes, une voix nous dira tout ce qu'elles ont été, ce qu'elles sont et ce qu'elles seront. (24-2-1902)

La Prière

Il y a à peu près deux mille ans Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit à ceux qui l'entouraient : « Veillez et priez ». Aujourd'hui je vous dirai la même chose : » Veillez et priez, le temps de la moisson est proche ».

(Pour expliquer 1 Thessaloniens, V, 2) - Un pommier dans un verger a des pommes ; les unes sont plus mûres, les autres vertes, les autres gâtées. Celles qui sont les plus mûres devraient rester et les mauvaises partir. Mais non ; les plus mûres (je veux dire les esprits qui sont d'un sentiment plus religieux) se disent : Nous allons partir et laisser les autres. Puis survient un vent. Croyez-vous qu'il vienne par hasard ? Non. Il était nécessaire.

Il fait tomber certaines pommes par terre. Enfin le propriétaire vient et que va-t-il ramasser ? Les pommes mûres, car il est dit : Nul ne connaît son heure. Veillez et priez. Et cela doit être dit trois fois, parce qu'il faut veiller sur son âme, sur son esprit et sur son corps.

Il est dit que le Christ viendra comme un larron.

Sur l'arbre toutes les pommes se croient bonnes ; mais les premières mûres se dévouent pour les autres parce qu'elles sont de la famille du propriétaire.

Lorsque le noir cherche à s'emparer de vous, il faut faire des efforts pour le vaincre, car le noir n'est pas autre chose que l'orgueil, la paresse et la méchanceté. (6-9-1 900)

C'est l'orgueil ou la paresse, la grande indulgence que nous avons pour nous-mêmes qui nous empêchent de bien faire. Nous ferions bien cela, mais on est las, on le fera demain. Pendant ce temps le mal prend possession de nos organes, il devient maître chez nous et chasse le bien. C'est pourquoi Jésus a dit : Veillez et priez afin que le démon n'entre pas en vous. (3-6-1897)

Quand l'homme voit les obstacles se multiplier autour de lui, c'est qu'il est livré à lui seul. Mais qu'il prie et il trouvera la force et la consolation dans la prière. Dieu n'abandonne jamais ses enfants, Il demande seulement que nous fassions des efforts pour devenir meilleurs et même Il n'abandonne pas celui qui refuse de devenir meilleur.

Les prières des hommes sont entendues et dépassent la matière depuis que le Verbe s'est fait chair (27-9-1901), car le Christ est venu pour que nous puissions nous adresser au Père. (5-3-1902)

Prier, ce n'est pas prononcer beaucoup de mots, mais c'est s'abîmer tous les sens en Dieu. Il faut d'abord se recueillir de façon que tout votre être, tout votre esprit prie avec vous et le sache bien.

Il faut que l'étincelle divine prie en nous.

On doit prier pour apprendre à prier. On apprend à un petit enfant sa prière ; quand il est devenu un vieillard, il se souvient encore de cette prière que ses parents lui ont apprise à deux ou trois ans, et c'est peut-être la seule chose dont il se souviendra de son jeune âge. Et cette prière, chaque fois que l'enfant la récitera, sera comptée à ses parents. (13-12-1894) .

Le premier venu qui récite des Pater Noster est encore dans la voie, parce qu'il montre un geste d'humilité à la matière, humilité nécessaire pour que notre prière soit entendue.

Il faut demander à Dieu d'abord ensuite à son ange gardien.

Ne pas s'adresser à un esprit, s'adresser à Dieu.

Priez Dieu. Peu vous importe si un ancien apôtre ou un saint qui se trouvera de l'autre côté vous aide à ce que votre prière parvienne, vous n'avez pas à vous en occuper. (21-4-1903)

La prière seule ne peut nous sauver, mais elle donne prise à notre ange gardien pour nous conduire.

Il est nécessaire de prier souvent, avant le sommeil, au réveil, et enfin élever sans cesse notre âme vers Dieu. (23-2-1895)

Plus on va, plus on est frêle et plus il faut prier, parce que les attaques de l'ennemi sont plus nombreuses.

Il est utile de prier, non pour alléger ses peines, ses souffrances, mais pour demander la force, le courage. Notre prière n'est pas toujours entendue, et c'est heureux, car, si Dieu entendait nos prières, elles l'offenseraient souvent. Mais il est utile de prier parce que cela nous entretient en haleine.

Cesser de prier, c'est ne plus pouvoir prier un jour.

Prions du fond du cœur car il est en nous des êtres insatiables qui s'abreuvent de la prière. (5-5-1902)

Si du fond du cœur part une prière, des êtres l'entendent. C'est le soleil pour eux, pour tout l'organisme. Si une mauvaise pensée nous empêche de prier, c'est un scandale pour ces êtres. (11-2-1902)

La prière élève l'âme et il faut prier non seulement pour nous, mais pour ceux qui ne peuvent pas prier, pour ceux qui sont dans les ténèbres. (21-11-1894)

Il faut prier pour ceux qui ne savent pas ou ne peuvent le faire. Point n'est besoin de prier pour les morts ; laissons-les où ils sont et restons où nous sommes. Je vous affirme qu'en demandant pour ceux qui ne peuvent le faire, en demandant de supporter leurs peines, vous leur donnez alors l'exemple de supporter à leur tour celles de leurs frères. C'est le seul moyen d'entrer dans le Ciel. (20-9-1 894)

L'oraison dominicale, qui nous vient du Ciel par le Fils, ne peut se prononcer sans que celui qui la dit du fond du cœur soit uni d'intention avec Notre-Seigneur. Elle a été donnée pour certains êtres, ceux à qui on parlait et pour les encourager.

Elle est encore la prière de la plupart, et cela parce qu'il y a autour des hommes des êtres que nous ne voyons pas, qui sont là et que cette parole fait réfléchir. Ce sont ceux qui nous induisent en tentation. Au moment où nous prions et prononçons cette phrase, eux qui nous tourmentaient comme nous nous taquinerions un enfant, se ressaisissent et se disent : »

Pourquoi nous amuserions-nous à faire du mal à ce petit ? « Mais le véritable soldat qui veut marcher de l'avant ne dit pas : « Ne nous induisez pas en tentation ».

Ces paroles en effet n'ont jamais été prononcées, mais celles-ci : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation ». Dieu ne peut être l'auteur de nos tentations, mais Il permet que Satan nous tente, afin que nous reconnaissons que nous ne sommes rien sans Lui. La tentation à laquelle on résiste est notre meilleur moyen de travail.

La prière est inutile si elle est mal faite. Celui qui nous a mis sur la terre sait ce qu'il nous faut, et il ne faut Lui demander secours que lorsque nous n'en pouvons plus, tandis que nous Lui demandons secours, toujours secours, lors même que nous ne manquons absolument de rien.

Que faites-vous quand vous priez ? Vous demandez de n'avoir pas de tribulations, d'avoir tout ce dont vous avez besoin. Eh bien ! Permettez-moi de vous dire que j'appelle ces prières de la paresse, et la paresse n'entre pas dans le Ciel. (3-7-1894)

Ce que les gens désirent n'est pas toujours ce qui leur est bon. On dit : Que votre volonté soit faite, mais on pense : d'abord la mienne.

En priant il ne faut demander l'allégement de ses souffrances que lorsque le fardeau qui nous est confié semble trop lourd. (20-9-1894)

Si nous disons : « Mon Dieu, j'ai beaucoup d'ennuis, accordez-moi le calme et la tranquillité », il nous sera donné du courage, les peines seront un peu améliorées ; mais nous sommes obligés de passer par là parce que sur la terre le bonheur n'existe pas, il faut au contraire lutter, lutter sans cesse afin de grandir. (4-6-1896)

C'est dans les grandes adversités où on se croit perdu que de grands secours nous arrivent ; il ne faut donc jamais désespérer, mais lutter avec courage et résignation afin de surmonter les petits obstacles parce que de plus grands nous surviendront ; mais alors ils nous seront moins pénibles en ce que nous aurons plus de lumière et partant beaucoup plus de force. (4-2-1895)

Ce qui fait que Dieu n'entend pas la prière de tous ceux qui prient, ce n'est pas qu'Il soit loin d'eux, mais c'est qu'eux sont loin de Lui, car Il est partout.

Priez ; mais lorsque vous priez ayez bien soin de chasser loin de vous la rancune, et lorsque vous dites : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons », rentrez en vous-mêmes, n'en voulant à personne, car ceux que vous ne voyez pas mais qui sont chargés de transmettre votre prière seraient scandalisés. Lavez-vous les mains avant de prier, non pas avec de l'eau et du savon, mais lavez-les de toutes les impuretés, et alors votre prière sera exaucée ; et, si elle ne l'est complètement, Dieu qui sait ce qu'il nous faut, vous donnera autre chose en surplus. (27-13-1893)

Il est difficile de bien prier, c'est pourquoi on n'est pas toujours exaucé.

Pour être exaucé, il faut : Aimer ses parents.

Être l'esclave du Père, se soumettre à sa volonté.

Savoir que nous sommes tous enfants du Père, que nous ne sommes point nés de la chair ni de la volonté de l'homme, mais que c'est Dieu qui nous a envoyés.

Aimer son prochain plus que soi-même.

Ne pas juger son frère. (14-11-1900)

Il faut aussi avoir soin d'améliorer en nous tout ce dont nous sommes capables de vomir sur nos frères. Seulement alors le Ciel entendra notre voix.

Pour que Dieu puisse entendre ta prière, ne sois pas toi-même, ne sois pas orgueilleux, sois le serviteur des serviteurs.

Si nous pensons quelquefois à ces paroles, bien que nous ne les mettions pas en pratique, à l'heure de la mort nous verrons quelqu'un qui nous conduira et nous serons bien contents. (3-12-1896)

Si vous restiez seulement une demi-journée sans avoir de mauvaises pensées, de mauvaises paroles, sans parler des absents, sans juger personne, la prière que vous feriez après serait entendue du Ciel. J'ai dit souvent : »

Il vaut mieux ne pas prier que de prier mal », car si vous priez après avoir fait du mal à quelqu'un et que vous disiez : « J'aime mon prochain », vous faites un mensonge et les mensonges sont formellement interdits par la loi du Ciel. Mais priez, même ne seriez-vous pas entendus, si vous venez de vous emporter ou de commettre un autre péché, car par la prière vous améliorez le mal que vous venez de faire. Toutes vos mauvaises pensées, toutes vos paroles inutiles seront autant d'obstacles que vous trouverez un jour sur la route du Ciel. (14-4-1903)

Pour que la prière soit entendue, il faut qu'elle parte au fond du cœur. Pour cela il faut que nous ayons souffert, car la souffrance élève l'âme. Il faut ne pas éviter la

peine, se soumettre à la volonté de Celui qui nous envoie et aimer son prochain. (3-1-1895 ; 6-3-1902)

La Souffrance

Nécessité de la souffrance

Lorsque nous prononçons : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, cela veut dire : Père, donnez-nous le pain de l'âme qui est la souffrance.

La souffrance est la nourriture de l'âme comme le froment est la nourriture du corps. Si nous nous nourrissons, c'est pour vivre, et la vie de l'âme c'est la communion avec Notre-Seigneur. Comment communier avec Lui ? En donnant pour nos frères une part de notre bonheur, comme le Christ a donné sa vie pour nous faire participer à la vie éternelle, jusqu'à ce que le plus petit d'entre nous soit parvenu au royaume des cieux, dans lequel la souffrance est transmuée en divine allégresse. Les intérêts matériels ne doivent pas entrer en ligne de compte dans le Pater, puisque Dieu pourvoit à tous nos besoins matériels. Le petit oiseau qui ne dit pas le Pater ne reçoit-il pas la vie ? (7-1-1903)

Le Ciel nous accorde le pain de l'âme, même si nous ne le demandons pas.

Il y a plusieurs manières de souffrir. Certaines personnes souffrent en expiation pour elles-mêmes, d'autres pour leur famille, d'autres en mission, pour leurs frères. (31-7-1893)

Chacun a juste la quantité de souffrance qu'il peut supporter. Quand une souffrance survient, c'est le signe que le Ciel ne nous oublie pas. Mais, lorsque l'on souffre trop, c'est un devoir de chercher à se soulager pour vivre le plus longtemps possible afin de souffrir le plus longtemps possible. (5-11-1889)

Lorsque le mal arrive à son paroxysme, la souffrance n'existe plus. Les inquisiteurs ne savaient pas cela.

Nous sommes dans le chemin de la souffrance.

Nous devons souffrir physiquement et moralement ; n'est-il pas écrit : Heureux celui qui pleure et il sera consolé ?

Heureux ceux qui pleurent ; mais on n'aime pas pleurer. « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie éternelle. « Nul ne peut aller au Ciel sans subir les souffrances du Christ et aimer son prochain comme soi-même.

On n'avance que par la souffrance et non par la réflexion et le raisonnement.

Si l'on voulait bâtir un temple dans un champ, il faudrait retourner ce champ ; et, si le champ pouvait nous parler, il dirait : « Tu me fais mal en me travaillant ».

Dieu nous a confié le bien et le mal ; à nous de faire triompher le bien. Quant à la maladie et aux tribulations, elles sont absolument nécessaires à la matière. Il n'y a que cela qui fasse avancer. (2-10-1905)

Ne faut-il pas passer par toutes les souffrances pour comprendre celles de nos frères et y compatir ? (10-4-1895)

Qu'importe pour nous la souffrance ? Pendant que nous souffrons, d'autres ne souffrent pas. Ainsi nous avançons et ceux pour qui nous souffrons avancent aussi. Il y a, vous le savez, plusieurs êtres en nous. Sitôt qu'un de ces êtres s'en va, l'harmonie est rompue et la souffrance est là. Pour compenser cet être absent, il faudrait qu'on nous envoie un gardien et la quiétude viendrait. Mais alors il n'y aurait pas de souffrance et on n'avancerait pas. (Mai 1895)

Si nous savions pourquoi nous souffrons, si nous connaissions le but de nos souffrances, ce qui nous attend comme récompense pour tous nos efforts, nous

serions tellement heureux que nous ne sentirions plus nos peines ; il n'y aurait plus de souffrance. (21-11-1894)

Les souffrances physiques font avancer l'âme et comprendre celles d'autrui. Pour faire un bon soldat, il faut aller au feu, pour comprendre le mal de votre frère, il faudrait le sentir vous-mêmes. Ne sommes-nous pas condamnés aux travaux forcés à perpétuité ? Et que de souffrances il faut endurer pour épurer l'âme et le corps, car le corps aussi a besoin de se purifier. (26-12- 1893)

Le corps doit être brûlé fibre à fibre, purifié par le feu, pour que l'âme puisse emmener avec elle les âmes de ces fibres et former ainsi un tout. C'est pour cela que le Christ dont tout le corps était venu à la Lumière pouvait se former un corps à l'instant où Il le voulait ; il ne restait dans le tombeau rien que la nourriture qu'Il avait prise à la terre.

Ce qui peut nous conduire à la perfection, c'est le feu. Personne ici-bas n'est parfait. Il n'y a que le feu qui puisse nous purifier. (21-1-1895)

Il y a une chose que je puis vous affirmer, c'est que depuis qu'il y a des hommes il n'y a pas une seule personne qui, de l'autre côté, n'ait été satisfaite à l'idée des souffrances qu'elle avait eu à supporter.

Les personnes qui auront beaucoup souffert, lorsqu'elles iront de l'autre côté, pourront tout de suite soulager et, déjà de ce côté, une personne qui a beaucoup souffert avec résignation peut commander au mal et, en s'approchant d'un malade, dire : « J'ordonne au mal de s'éloigner », et il s'éloignera. (7-1-1894)

Pour arriver à commander aux animaux, aux plantes et à la matière, il n'y a qu'un chemin qui est la souffrance ; mais pour en arriver là, la route est longue et la souffrance à supporter immense.

Les épreuves.

Dieu a créé le vent pour fouetter l'arbre qui est sur la montagne, et plus l'arbre sera fort, plus il sera secoué.

Le vent peut renverser de petites plantes et ne pas renverser un chêne ; mais, s'il devient plus fort, il renversera le chêne aussi. Il en est de même de nous.

S'il n'y avait pas de malheurs dans le monde, que la vie nous paraîtrait courte, et qu'elle nous paraîtrait longue !

La matière se révolte contre le malheur, mais l'esprit en demande toujours davantage.

Les épreuves que l'on subit en se révoltant ne sont pas comptées.

Enrichissez-vous avec ce que vos frères repoussent, c'est-à-dire avec les adversités, avec la misère, les épreuves. (21 -1-1901)

Nul n'entre dans le Ciel s'il ne connaît la misère de fond en comble, s'il ne boit et mange le sang et le corps de Jésus, c'est-à-dire s'il ne suit le chemin de la souffrance et de la douleur. (3-2-1896)

Si vous voulez venir avec moi, il faut passer par les chemins difficiles, par des ponts où il y a des planches pourries et vous n'aurez pas le droit de refuser, pas même le droit de dire de cette planche : elle est pourrie ; car vous devez compter sur Dieu qui vous dit de passer et, si vous avez confiance, vous passerez, vous ne devez pas dire de cette planche qu'elle est pourrie, parce que vous insulteriez à son antiquité et que vous, vous avez dû passer par là ou vous y passerez.

Il faut demander des épreuves si on n'en a pas, car plus tard elles viendront plus fortes ; quand on sera habitué aux petites on en aura d'un peu plus grandes et on les supportera avec un peu plus de courage. Nul n'entrera dans le Ciel s'il ne connaît tout, s'il n'a pas tout appris avec le temps et à ses dépens. (5-11-1889)

Les Maladies

Leurs causes

Pour connaître la cause des maladies, il faudrait se connaître soi-même, c'est-à-dire savoir d'où l'on vient, où l'on est et où l'on va, ce que nous ignorons entièrement pour le moment. Ce n'est que bien plus tard, quand notre âme aura suffisamment travaillé, que nous pourrons le savoir. (31-12-1894)

Les maladies ne sont pas des punitions. Dieu ne punit pas. Ce que nous appelons châtiment ou punition n'est qu'une difficulté logiquement attachée à nos actes précédents.

Si notre âme n'était pas malade, notre corps ne le serait pas non plus. (4-12-1893)

Leur durée

Une maladie peut durer plusieurs vies et n'être pas terminée à la mort de l'homme. Il faut que le mal soit changé en bien.

Si un malade meurt sous le bistouri, il reviendra estropié. Le mal restera sous une forme latente.

(Jambe : coxalgie ; bras : trop court ou atrophié ; rein : il renaîtra bossu ou le deviendra, etc.). Mais, si l'on demande au Ciel avant l'opération et que le malade meure quand même, il mourra guéri, c'est-à-dire qu'en revenant il n'aura plus cette maladie, (6-2-1904)

Quelquefois l'esprit peut demander que le corps ne guérisse pas, afin de souffrir encore.

L'hérédité

Parfois dans une même famille tous les enfants sont atteints de la même maladie. C'est une façon de payer les dettes. L'Évangile vous dit bien que les petits-enfants paieront les dettes des grands, parents jusqu'à la cinquième génération et quelquefois jusqu'à la septième. (16-4-1896)

C'est une erreur de croire que les maladies sont héréditaires. Ce qui est héréditaire, c'est le mal moral commis par un membre d'une famille, lequel est obligé de revenir payer sa dette ou expier sa faute. Mais il faut pour cela que les témoins de cette faute soient présents, sinon le pardon même de cette faute serait sans valeur. Celui qui vient pour expier une faute obéit à une force irrésistible, rien ne pourrait l'en empêcher.

La folie

La plupart des cas de folie ne sont que des possessions. Je vous en donnerai une comparaison.

Supposez une maison que l'on vient de bâtir ; elle est vide en apparence, mais en réalité des esprits y font leur demeure et, si vous y alliez une nuit vers minuit, vous vous en apercevriez peut-être.

Qu'un locataire vienne alors s'y installer un jour, si la maison pouvait parler elle dirait : « On change continuellement ici ; le précédent habitant était mieux » ; et que dirions-nous de la maison ? Qu'elle est folle. Le fou de même est sincère et dit ce qu'il sait. Il pense, sent et voit successivement tout ce qu'il dit, mais il oublie aussitôt et passe à un autre sujet. Nous qui ne voyons rien nous appelons cela de la folie.

L'exorcisme

Celui qui veut exorciser un possédé, guérir un être possédé par de mauvais esprits en leur commandant de sortir est semblable à un soldat qui dans une caserne voudrait commander à ses camarades.

S'il donnait un ordre, on commencerait par en rire ; s'il insistait, ceux de ses camarades à qui il commanderait ainsi commenceraient à l'attaquer et lui feraient subir une brimade, tandis que si un officier donnait le même ordre, tout s'exécuterait immédiatement. Il en est de même dans le monde des esprits.

La médecine divine

Il n'y a que le Ciel qui puisse accorder du soulagement. Tout soulagement obtenu par un autre moyen que par le Ciel se paiera soit par la maladie, soit par la souffrance, soit par la désorganisation. (22-1-1902)

Pour guérir les malades, il faut les connaître depuis plusieurs siècles, lire sur leur front et dans leur cœur et pouvoir leur dire : »

Allez, vos péchés vous sont remis". Pour cela il ne faut pas avoir peur de descendre comme font les racines d'un arbre, et vous aurez un côté dans le Ciel et l'autre dans le tréfonds. La Vie, l'Amour et la Lumière étant en vous, vous saurez tout et vous pourrez agir comme bon vous semblera. (24-3-1903)

C'est cette manière qu'on emploie ici (séances).

C'est la plus simple et la plus difficile.

Je n'agis ni par magnétisme ni par passes.

Je passe devant vous, vous me dites ce que vous avez ; au moment où vous m'expliquez ce que vous ressentez il se passe quelque chose de surnaturel en vous et, si mon âme entend vos paroles, vous êtes guéri sur-le-champ. (5-7-1896)

Si vous aviez la charité, vous obtiendriez le soulagement et la guérison de ceux qui souffrent.

Il n'y a qu'à demander à Dieu. Avec la confiance et la foi on soulèverait des montagnes. Ne l'avez-vous pas lu aussi dans l'Évangile ? (30-11-1893)

Pour soulager les malades il faut demander à Dieu le pardon de leurs fautes et, au même instant, l'âme se sent réconfortée et le corps s'en trouve par la suite soulagé. Si l'on avait la foi, on se soulagerait tous les uns les autres. (5-11-1889)

Quand on demande pour un malade, le Ciel accorde en proportion de l'actif du malade et de la personne qui demande. Le malade sera guéri ou soulagé, ou on lui donnera du courage pour supporter son mal.

Le Ciel ne saurait guérir sans laver, sans pardonner et effacer les fautes. (6-2-1904)

Les maladies peuvent se guérir pourvu que les malades le veuillent bien ; mais souvent ils se refusent à reconnaître qu'ils ont pu faire le mal et à demander pardon. Ils se croient purs, parfaits, sans reproche. Vous m'objecterez que ces mauvaises pensées leur sont inspirées par ceux qui les entourent. Peu importe. S'ils avaient cherché à avoir de bonnes pensées, ils n'en recevraient pas de mauvaises.

L'âme qui possède la Lumière peut en s'approchant du malade le soulager, car le mal a horreur de la Lumière et fuit alors, momentanément. Vous pouvez défendre au mal de revenir, c'est bien simple.

Il est inutile de chercher à savoir pourquoi un malade a telle ou telle maladie ; l'essentiel, c'est de marcher en aimant son semblable, c'est tout ce que Dieu demande. (16-11-1893)

Une personne qui aurait confiance en Dieu pourrait dire à celle qui souffre : « Que ton bras, que ta jambe soient guéris », et ils seraient guéris. (12-2-1902)

On peut se priver pour soulager quelqu'un, mais il faut le faire d'abord et non après que le Ciel a exaucé notre demande.

Le véritable jeûne, c'est de se priver même du nécessaire pour donner à celui qui n'a pas. (21-2-1895)

Une chose très simple, de l'eau même, fera du bien au malade, si l'intention est de faire du bien. (5-2-1902)

L'oubli est une sorte de pardon, le plus facile.

Quand un de nos organes oublie son mal, c'est le commencement de toute guérison.

Soyez complètement désintéressés. Si vous êtes malade et que vous demandiez la guérison dans une prière, que ce ne soit pas pour en retirer un profit ou une satisfaction personnelle, mais bien pour que d'autres que vous en profitent. (14-4-1903)

Si l'on est guéri d'une maladie quelconque, c'est que notre âme est dégagée, c'est une grande grâce qui est accordée. Il faut se pénétrer que quelqu'un s'est chargé de ce fardeau. (15-1-1895)

Les médecines

Lorsqu'un homme marche, il laisse à droite et à gauche un effluve magnétique, positif d'un côté, négatif de l'autre. Chacun d'eux se dédouble aussi, attiré qu'il est par la terre, de sorte que la trace est marquée sur terre par deux lignes parallèles de fluides contraires. C'est comme cela que le chien, par son flair, sent l'homme et suit sa trace ; c'est pour cela qu'il va de droite et de gauche reconnaître ces traces.

Le soulagement des maladies par le magnétisme naturel, par les fluides que chaque homme possède existe, et dès les temps les plus anciens il a été connu.

Pour guérir les malades le magnétisme peut faire beaucoup de bien, mais il faut avoir les mains excessivement propres pour le pratiquer. (24-3-1903)

Il faut que le magnétiseur sache ce que c'est que de souffrir corps et esprit ; c'est pourquoi il y a des personnes qui ont tant de pouvoir magnétique. (18-7-1897)

Il y a un grand nombre de magnétiseurs et de spirites qui agissent en prenant consciemment ou non le mal d'une personne pour le mettre chez une autre ; le mal est en effet intelligent comme vous et, en lui parlant, il vous entend. Quelques-uns le font par intérêt, d'autres par ignorance. Mais ici, vous avez pu le voir, le mal est changé de nature en passant par nos mains. Et notre but était de faire des magnétiseurs qui eussent les mains assez propres et la conscience pure pour que, en passant par leurs mains, le mal ne restât pas mal mais devînt bien.

Tous vous pouvez vous soulager, vous guérir même les uns les autres par le magnétisme sur les parties malades et en demandant à Dieu. Mais, pour être exaucé, il ne faut pas avoir de rancune contre personne, aimer son prochain comme soi-même, et ne pas compter sur ses propres forces qui ne sont rien, mais sur Dieu. (7-1-1894)

Lorsque vous n'aurez plus d'orgueil et que vous saurez que vous n'êtes rien, vous obtiendrez par le magnétisme d'aussi bons résultats sur vous que sur les autres malades. (22-1-1902)

Il y a des cas où la médecine spirituelle ne saurait agir ; ce sont les cas où nulle œuvre n'a été faite pour le Ciel. Alors la médecine matérielle (homéopathie,

allopathie) peut encore agir, car la matière cherche toujours à s'accroître et elle peut avoir mérité de le faire.

Un médecin n'a le droit d'opérer quelqu'un chirurgicalement ou même de soigner médicalement que s'il obtient de lui la promesse d'une amélioration morale quelconque. Sans cela le malade et le médecin sont coupables et responsables. Si, au contraire, il agit ainsi, il lui suffit de soigner son malade et il guérit. Un médecin ne guérit jamais, il n'est que l'instrument de la guérison.

Il ne faut pas arrêter trop tôt la fièvre d'un malade parce qu'elle le nourrit et il peut demeurer ainsi longtemps sans danger. En coupant la fièvre trop vite, on peut empêcher une maladie de se déclarer et de se développer ; le malade peut mourir ou, souvent, un organe reste atteint pour le reste de son existence. (9-6-1895)

La fièvre est dans le cliché un défenseur du malade. Autour du malade il y a trois combattants : le malade, les esprits de la fièvre, le médecin. Si le médecin est un médecin ordinaire qui remplit matériellement sa fonction, les esprits ne le voient pas ou voient un serviteur, un ami du malade qui apporte de l'eau ou des bandes de toile ; ils n'y trouvent rien de mal. Si au contraire le médecin conjure le mal de partir, ils le voient. Et alors deux cas peuvent se produire. Ou le médecin sera le plus fort et on lui obéira parce qu'on aura reconnu son titre et sa puissance, ou il sera le plus faible et n'aura aucun titre à conjurer. Alors il arrivera ce qui arriverait à un cordonnier se jetant sur un malade avec son tranchet et voulant chasser les médecins qui l'entourent : on l'arrêtera.

Un médicament, pour faire tous ses effets, doit être désiré et demandé par l'organe malade.

Les médecins croient qu'ils n'ont qu'à écrire toujours la même formule. Ils oublient que, en un siècle, saisons, maladies, température, remèdes, vie terrestre, essences végétales changent, dans les bêtes et dans les plantes. (30-4-1903).

Rien n'est mort, tout est intelligent. C'est ce que ne savent pas les savants et ce qui les dérouté. Ainsi un inventeur découvre les propriétés d'un médicament. Il l'administre pendant cinq ou six mois et les malades sur lesquels il expérimente sont guéris.

Puis, au bout de ce temps, la vertu du remède s'éteint. Cela tient à ce que la Nature aime la simplicité et déteste l'orgueil. La vertu a disparu au fur et à mesure de l'apparition de la cupidité du pharmacien ou du fabricant qui tirent sans permission du Ciel et pour leur propre gloire ou leur propre satisfaction un profit déraisonnable du remède. (5-2-1902)

Les remèdes - Les plantes

Les simples, les plantes, ont chacune leur action propre sur une maladie.

La plante qui doit guérir est au voisinage même de l'endroit d'où peut naître la maladie ou l'accident.

La Nature a toujours mis le remède à côté du mal.

Ainsi les plantes qui poussent sur les rochers escarpés sont propres à guérir des chutes et des contusions.

Les plantes utiles médicalement sont, par ordre de puissance : le serpolet, l'absinthe, le genévrier, le houx dont on peut tirer un médicament pour l'estomac, le gui qui peut fournir le meilleur anesthésique, et le muguet. Le muguet est un adoucissant.

Le houx pourra guérir les congestions aiguës, angines, raideur des membres, exostoses. C'est un puissant médicament. De toutes les autres plantes le miel contient

la quintessence. Le miel peut être employé dans toutes les angines, mais il ne faut pas le décomposer.

En général les plantes à odeur douce et suave, faible, sont plus actives. L'odeur, le parfum est en effet une vertu de la plante qui ne demeure pas ; et, comme une plante ne peut pas tout avoir, si elle a un fort parfum, elle a peu d'action médicamenteuse.

La mousse contient en elle-même une puissance vivifiante. Mettez de la mousse dans l'eau, elle deviendra plus active. Mettez-en dans une terre aride, cette terre deviendra capable, au bout de peu de temps, de nourrir de la vigne. La mousse est une véritable terre vierge. Celle qui naît au pied des rochers est particulièrement active ; elle reçoit en effet la poussière de la roche à sa formation même, et permet la naissance de la terre véritablement vierge.

Le tabac en applications, imbibé ou non d'alcool, est un remède contre les engorgements ganglionnaires scrofuleux.

Les plantes rugueuses ont une action sur les maladies de la peau.

Les préparations des végétaux doivent se faire dans l'eau salée chaude (macération dans un bocal bouché). Les portions végétales doivent être écrasées. Le sel (minéral) est en effet beaucoup plus désireux de se charger de principes végétaux et animaux que l'alcool qui, actif par lui-même (il ne doit s'employer qu'extérieurement), est végétal d'origine.

Pour la préparation de l'huile de foin, le foin doit être mis dans une cornue, sec (séché au soleil sur un plan incliné) et privé d'air. On distille alors à sec. Un long tube (20 mètres) aboutit à une caisse ou étuve dont on peut régler la température. Les fumigations sont excellentes contre les maladies de peau. A défaut de cela, l'huile essentielle en applications.

Le meilleur mode de préparation d'une teinture est la suivante : la plante doit être cueillie fraîche, le soleil étant levé ; à peine rincée ; la mettre à macérer vingt-quatre heures dans de l'eau froide distillée. L'eau doit être distillée parce qu'alors elle est privée de sels et plus avide d'en recueillir.

L'eau de macération est mise de côté. La plante est alors traitée par l'eau distillée bouillante, en décoction. L'eau de décoction est mise à part. Si l'on distille alors ces deux eaux et qu'on les mêle, on a la meilleure teinture de la plante ; toutes les huiles essentielles ont été retirées et ont passé.

Filter une solution de corps végétaux ou animaux la vieillit, et elle s'altère beaucoup plus vite.

Pour obtenir du vin, puis de l'eau-de-vie sans danger pour la consommation, il suffit de récolter le raisin pendant la nuit et de le laisser cuver, puis de le faire reposer à l'abri de toute lumière du jour ; ensuite le distiller sans lui laisser voir la lumière naturelle pour en faire de l'eau-de-vie qui ne possède plus alors de principe nuisible et d'action nocive.

Quelques indications thérapeutiques

Il y a trois médicamentations utiles : la purgation, le vermifuge, le sudorifique. Ce dernier seul peut guérir le refroidissement.

Il y a dans le sel en injections intraveineuses, en applications, en boisson, une grande vertu médicamenteuse. Le sel, dans un corps infecté, neutralisera et entraînera les produits morbides, calmera la fièvre.

Avec de la charpie de toile, même neuve, mise en duvet et de l'huile à 500i, on fait une pommade précieuse contre les écrouelles, scrofule.

Il faut chercher dans le lait l'acide lactique ; l'acide lactique est un acide faible parce qu'en lui se trouve combiné un principe que la chimie n'a pas découvert et qui est un alcali. C'est cet alcali qui, une fois séparé, sera puissant contre les cancers et contre les maladies de la peau. Il faudra essayer aussi cliniquement l'action de l'acide.

La vipère porte en elle le contrepoison de sa morsure : c'est sa graisse et son sang. Si l'on avait le courage de déchirer cette vipère qui vous mord et de frotter avec sa graisse les plaies faites, l'intoxication ne se produirait pas.

Un jour viendra où on pourra guérir les malades en projetant des rayons lumineux de nuances différentes sur les différentes parties du corps. Ainsi le vert est la nuance appropriée aux coliques hépatiques. (23-3-1894)

Lorsque le vaccin est ordonné par la loi, vous devez vous faire vacciner. Mais, si vous voulez faire vacciner votre enfant de crainte qu'il ne prenne la variole, c'est un manque de confiance envers Dieu qui sait le préserver s'Il le veut. Et, si votre enfant prend la variole, c'est qu'il était marqué pour l'avoir.

Ne faut-il pas passer par toutes les souffrances pour comprendre celles de nos frères et y compatir ? (10-4-1895)

Le Courage

Nous ne sommes jamais contents, nous nous plaignons toujours. Dieu sait bien ce qu'il nous faut ; aussi Il nous traite comme nous sommes, en tout petits enfants. (22-8-1897)

Dieu nous aime, Il voudrait nous voir avancer ; mais nous faisons si peu de chemin ! Dans une existence nous avançons à peu près de l'épaisseur d'un cheveu, et encore faut-il que nous soyons poussés, que les adversités nous obligent à avancer.

Sans cela nous reculerions. Mais Dieu, dans sa bonté infinie pour nous, veut que nous avancions et que nous ne restions pas en retard. A côté des adversités il y a le courage pour supporter ce qui nous est envoyé et, si nous ne nous sentons pas assez forts, demandons à Dieu et Il nous donnera ce dont nous avons besoin. (14-11-1894)

Nous ne devrions jamais nous plaindre lorsqu'il nous arrive des adversités, car tout a été créé par Dieu, et Il sait bien mieux que nous ce qu'il nous faut ; nous n'avons jamais que ce que nous pouvons supporter ; nous ne nous plaindrions jamais si nous savions comme nous faisons de la peine à l'ange qui est chargé de nous conduire, lorsque nous disons : « Oh ! j'en ai trop, c'est trop lourd, je n'en puis plus ». (19-11-1894)

Lorsque vous rencontrez une personne de votre connaissance, au lieu de lui dire cela, si vous lui disiez : « Moi, j'ai bien eu des ennuis, mais à présent je n'en ai plus », cela ferait du bien à cette personne, car elle dirait : « Si les ennuis ont passé pour elle, ils passeront bien pour moi, ils ne dureront pas toujours ». Par ces paroles vous reconforteriez cette personne. Son ange gardien et le vôtre seraient heureux.

Ne pas s'écouter, ne pas se laisser aller, marcher même quand on a mal.

Le découragement est un faux pas, ne le laissez pas devenir une chute.

Ce qui nous empêche de marcher, c'est l'orgueil, l'égoïsme, le doute. Nous n'avons pour le moment qu'à faire des efforts pour aimer notre prochain comme nous-mêmes. Si nous pouvions y arriver, nous avancerions à pas de géant.

La Patience

Nous ne sommes ici que pour lutter ; sans les luttes et les souffrances nous ne pouvons avancer.

Il faut faire des efforts pour tout supporter avec patience et résignation ; en agissant ainsi, le Maître viendra à notre secours. Il faut défoncer un champ stérile, y construire un temple en trois jours. (12-2-1895)

Il est presque aussi difficile d'acquérir la patience que l'amitié pour ses frères, l'amour du prochain. (24-3-1902)

Il serait plus facile d'être patients si nous vivions seuls, mais le Ciel ne le veut pas et Il nous fait vivre en société pour que nous sachions que nous ne sommes pas parfaits. (5-3-1902)

Ne regarder que le pas suivant, ne pas s'embarrasser des horizons plus lointains.

Vous voulez tous marcher comme l'éclair et vous n'êtes pas prêts ; soyez-en certains, votre tête n'ira pas plus vite que vos pieds, vos pieds n'iront pas plus vite que vos côtes, vos côtes que vos cheveux.

Si vous faites fleurir un arbre avant son temps, vous l'abîmez. N'allons pas plus vite que le temps, allons seulement aussi vite qu'il nous pousse. (27-5-1897)

Même quand les choses viennent à leur temps, il faut les payer. A plus forte raison il faut les payer très cher si on veut qu'elles viennent avant leur temps. Mais, si on laisse les choses se faire à leur heure, cela vaut mieux.

N'ayons pas l'ambition d'aller vite, ne promettons pas plus que nous ne pouvons tenir. (Avril 1897)

Si nous sommes impatients, c'est une preuve que nous avons à travailler pour chasser cette impatience de nous-mêmes.

La Soumission

La soumission aux lois du Ciel est la pierre d'achoppement, c'est la porte d'entrée. (23-4-1902)

Dieu sait ce dont nous avons besoin. Le Ciel ne nous abandonne pas et, si le malheur nous accable, c'est que cela est utile. (10-2-1902)

Le jardinier sait mieux ce qu'il faut à l'arbre que l'arbre lui-même. (Avril 1897)

Le Ciel nous protège et veille sans cesse sur nous.

Ce qu'il nous faut pour bien faire, c'est la soumission en tout. (5-3-1893)

Tous ceux qui ont apporté la parole de Dieu vous ont dit qu'Il est juste et bon ; ils vous ont défendu de juger ses œuvres ; et vous, lorsque vous serez justes, vous comprendrez que vous n'avez pas à juger ses œuvres, car vous les trouverez justes.

Si vous êtes plus justes encore, vous vivrez par Lui et pour Lui. (5-12- 1895)

A chaque adversité qui nous frappe, nous allons plus loin. Quelquefois nous disons : « Dieu n'est pas juste ». Nous commettons un grand crime, car nous jugeons Celui qui est la justice même, qui est notre Père, et la faute est à nous, nous sommes les seuls coupables. Seulement notre grande indulgence pour nous nous empêche de voir que le tort vient de nous-mêmes, c'est pour cela que nous le mettons sur le compte du prochain ou de Dieu même. (5-7-1896)

Quelquefois nous nous plaignons alors que nous sommes tranquilles. Combien y en a-t-il qui ne le sont pas, et qu'avons-nous fait pour jouir même de ce moment de tranquillité ? N'est-il pas écrit : « Cherchez la tribulation » ? Et la terre, qui est tourmentée, tantôt glacée, tantôt ayant faim ou soif, ne nous donne-t-elle pas l'exemple de ce qu'est la vie ?

Lequel d'entre vous serait capable de porter le fardeau d'un plus malheureux que soi ? Ne vous plaignez donc pas et ne jugez pas les malheureux.

Il ne faut jamais se raidir contre le bien. Si vous voulez aller vers la Lumière, vers Celui qui vous a envoyés sur la terre, il faut subir avec calme et résignation toutes les adversités, ennuis, tourments qu'Il envoie. (13-12-1894)

Vous avez des ennuis ; si vous pouviez comprendre ce que sont les ennuis, vous ne vous en plaindriez pas, ils éclaircissent la vie. (2-12-1902)

Sourire dans les ennuis, c'est le commencement du chemin qui mène à la foi. Ne jamais manifester sa tristesse ; se cacher pour pleurer, sourire au dehors. (6-2-1895)

Il est écrit dans l'Évangile : « Si vous jeûnez, ne le faites point voir afin qu'on ne dise pas : Voilà un homme qui jeûne ». Ces paroles ont plusieurs sens : Si vous avez de l'ennui, ne le faites point voir ; si vous avez du chagrin, cachez-le, paraissez toujours contents.

Lorsque vous avez une chose qui vous contrarie et que vous demandez à Dieu que la peine s'éloigne, vous ne faites pas la volonté de Dieu. Il faut toujours se confier à Dieu qui pourvoira à vos besoins.

Faites la volonté de Dieu et, dans tous les mondes où vous irez, vous rencontrerez des gens de connaissance. Peu importe la lutte, puisque vous aurez la victoire.

Souvent un désir ardent peut amener ce que l'on souhaite, mais c'est agir contre les lois du Ciel.

Il faut même ne rien désirer. (10-5-1896)

Les plus méritants sont ceux qui travaillent à faire la volonté de Dieu.

Nous n'aurons plus d'ennuis quand nous saurons nous soumettre à la volonté du Ciel. Pour se soumettre, il faut n'être rien du tout. (6-2-1902)

Le Sentier de la Foi

La peur

La peur c'est le manque de confiance en Celui qui nous a envoyés en ce monde. Vous savez bien que le Ciel nous donne tout ce dont nous avons besoin. Alors pourquoi avez-vous peur ? (27-11-1900)

Il ne faut jamais avoir peur. On a peur de quoi ?

D'être blessé, d'être tué, d'être humilié ? De quoi peut-on avoir peur puisqu'on ne meurt pas ? Il ne faut avoir peur de rien. (12-11-1894)

Pour ne pas avoir peur, il suffit de faire abandon de soi-même.

Si l'on veut nous dévorer, qu'est-ce que cela peut faire ? Autant que ce soit nous qu'un autre qui soyons dévorés. (6-3-1902)

Lorsque nous serons incapables de fuir le danger, le danger ne nous pourra plus rien. (2-12-1902)

La crainte

Tout appréhende le lendemain. Tous nous avons peur que le lendemain n'apporte pas ce dont nous avons besoin, depuis l'homme jusqu'aux plantes qui vivent dans les profondeurs de la mer. Ces plantes mêmes attendent avec impatience que Dieu veuille que les molécules nécessaires à leur existence viennent à elles. Tous nous avons peur du lendemain, depuis l'homme jusqu'à l'infiniment petit.

Les végétaux et les minéraux ont peur comme nous que le lendemain ne leur apporte pas ce qui est nécessaire à leur existence. Tous nous doutons. (2-7-1896)

Si l'on réfléchit à l'existence, on voit que l'on vit au jour le jour ; pourquoi nous inquiéter des deux jours de vie que nous avons à passer ici et qu'une maladie peut arrêter tout d'un coup ? Dieu nous envoie toujours le nécessaire.

Chaque jour vous dites : « Qu'est-ce que nous allons faire l'année prochaine ? Et dans dix ans ? Et si le ciel tombait que deviendrions-nous ? » Pourquoi pensez-vous à tout cela ? Quelques-uns disent : « C'est que nous n'avons pas la foi ».

– Oui, et si quelqu'un d'entre vous avait la foi, tout lui serait possible : de faire pleuvoir en temps de sécheresse, d'arrêter le vent qui souffle et cela trois heures après l'avoir demandé et même tout de suite, si c'est nécessaire. (20-9-1894)

Savez-vous si vous vous réveillerez demain ?

Alors pourquoi vous préoccuper de ce que vous ferez demain ou dans dix ans ? Quel manque de confiance en Dieu ! N'avez-vous pas vu Dieu vous protéger jusqu'ici ?

Savez-vous où vous allez, ce que vous voulez ?

Non ! Vous ne savez rien, vous ne savez même pas ce que vous voulez ; laissez donc Dieu vous donner ce qu'il vous faut.

Vous n'avez besoin de rien savoir. Faites la volonté de Dieu. Ne cherchez pas à connaître ce qui vous menace, les accidents que la nature autour de vous pourrait provoquer. Si Dieu permet que quelqu'un en pâtisse, c'est qu'il est bon que cela lui arrive.

Le Ciel n'en demande pas tant que vous croyez ; Il est indulgent. Dieu sait bien qu'Il nous a créés simples, et, comme nous avançons à l'aveuglette, il sera beaucoup compté à celui qui aura cru sans rien savoir. (21-11-1894)

Promettez-moi de ne jamais dire : »

Qu'il a fait mauvais hier ! « Car nous ne devons pas insulter le temps. Nous ne savons pas ce que c'est que le temps. Si aujourd'hui ou demain entendaient comme nous parlons d'hier, cela leur ferait de la peine.

Nous ne savons pas ce qu'il nous faut et le mauvais temps peut être plus utile que le bon four un moment. Ne jugeons donc pas. Ne parons pas mal non plus d'aujourd'hui ni de demain. Et surtout ayons confiance dans le lendemain.

Tout a sa raison d'être, même la pluie et la sécheresse. S'il pleut, il y a des êtres qui naissent et qui vivent. Quand il y a sécheresse, d'autres êtres naissent. Après une sécheresse, vous verrez toujours les forêts et les plantes reprendre très vite. Excepté les plantes qui sont aux soins de l'homme, car il a le devoir de les arroser.

Vous avez beaucoup de foi quand rien ne vous chagrine ; mais il n'en reste pas trace dès que quelque chose vient déranger votre douce quiétude. (21-1-1895)

Le doute.

Il ne faut pas tenter le Ciel. Demander à voir un miracle pour croire, c'est tenter le Ciel.

Vous demandez quelque chose pour être convaincus, mais verriez-vous des morts ressusciter, vous seriez impressionnés pendant trois jours, puis après vous diriez : « C'est une vision », ou : « Cela devait arriver ». Donc ce que vous demandez à voir ne peut pas vous convaincre absolument. Toute chose vient en son temps. (11-3-1902)

C'est le doute qui fait retomber l'homme dans les ténèbres. (20-3-1895)

Il y a des êtres beaucoup plus avancés que nous et qui doutent. Dieu ne nous en veut pas de douter.

Il y a des gens qui savent du fond du cœur, d'autres superficiellement et qui doutent parfois, d'autres enfin qui nient. Les premiers vont seuls et droit leur chemin, les autres sont aidés, les troisièmes ont le temps.

La confiance en Dieu

Il faut croire, avoir la foi et personne ne croit.

Les apôtres eux-mêmes ne croyaient pas, puisqu'ils doutaient du miracle de la multiplication des pains. (24-1-1894)

Lorsque Notre-Seigneur guérissait les malades, parfois deux ou trois jours après la maladie revenait et ils revenaient le trouver. Il leur disait : « O gens de peu de foi ! » Comme eux, lorsque le Ciel vous accorde une guérison, vous avez encore peur que la maladie revienne. Apprenez que votre manque de foi paralyse toutes les bontés du Ciel. (5-12-1902)

On veut bien promettre de faire telle ou telle chose, mais quand le Ciel a accordé ce qu'on Lui demande. Et pourtant si on faisait le sacrifice avant d'obtenir de Dieu, bien souvent ce qui ne devait pas être accordé le serait quand même, mais on ne veut pas donner sans avoir reçu. Cela prouve le peu de confiance que nous avons en Dieu. (26-2-1894)

Quand on a confiance, le Tout-Puissant met dans notre demeure tout ce qu'il faut. (24-9-1903)

La confiance ne peut que s'acquérir et non pas se donner. Il ne suffit pas de la vouloir pour l'avoir, elle viendra toute seule si vous faites le bien, si vous n'avez pas de jalousie ni d'envie sur ce que possède votre frère. (19-11-1894)

Pour avoir confiance en Dieu, il faut avoir beaucoup souffert, énormément souffert, et alors, sans même qu'on s'en aperçoive, la confiance est là, qu'on demande ou qu'on ne demande pas, qu'on prie ou qu'on ne prie pas. (10-6-1894)

Dans les grandes douleurs on descend profondément en soi, alors naît aussi la grande confiance.

Nous n'entrerons dans le Ciel que lorsque nous aurons passé par la filière et que nous aurons la foi, l'espérance et la charité. Et nous n'aurons la foi que lorsque nous serons la foi elle-même.

La foi, fille de la charité

Nous n'avons pas la foi, mais seulement un germe de foi. C'est un arbre qui pousse dans le jardin de la charité, aidé par l'humilité.

Tous vous cherchez à avoir la confiance, la foi.

Ce n'est pas cela qu'il faut chercher. Vous avez beau demander, si vous n'avez en votre cœur la charité, vous ne la trouverez point. Il vous faut semer la graine qui est la charité et vous récolterez la foi. La charité ne consiste pas à se dépouiller de tout ce qu'on a, elle consiste en toutes choses à ne pas faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait. Dans tous vos actes demandez-vous si vous voudriez que l'on fit ainsi pour vous. (28-12-1894)

La foi est le fruit de la charité. Ainsi je vais faire la paix avec mon ennemi ; au lieu de me tendre la main, il me donne des coups de bâton. Si je riposte, je n'ai pas la foi ; mais si je lui donne ce qu'il réclame et davantage, alors j'ai la foi. (13-2-1902)

La puissance de la foi

Les hommes les plus avancés n'ont eu comme pouvoir que ceci : une foi si vive qu'ils se savaient exaucés d'avance. Dès lors ils obtenaient par la prière tout ce qu'ils

demandaient : la guérison d'une maladie, l'extinction d'un incendie. Le curé d'Ars était de ces hommes.

Un homme a la foi si, lorsqu'il rentre dans sa chambre, qu'il est tranquille et qu'il prie Dieu de lui présenter son ange gardien ou un génie, ce génie ou cet ange viennent immédiatement. Lorsqu'il les voit, il peut causer avec eux. Sinon il n'a pas la foi.

La Charité – Amour du prochain

L'amour de Dieu est amour du prochain.

L'amour de Dieu est en nous ; c'est pourquoi il faut aimer son prochain et on aimera Dieu du fond du cœur. (25-9-1903)

Ne dites pas que vous aimez Dieu, ce n'est pas vrai. Dieu est devant vous, parmi vous, et vous ne le voyez pas ; il est même dans votre cœur, puisqu'il y a en vous une étincelle divine. Comment voulez-vous aimer Dieu que vous ne voyez pas puisque votre prochain que vous connaissez, vous ne l'aimez pas ? Ne dites pas : »

O mon Dieu, je vous aime par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous ». Ce n'est pas vrai.

Quand vous aimerez votre prochain, vous aimerez Dieu. (1-5-1901)

Nul n'aime Dieu s'il n'aime son prochain. Si quelqu'un vient vous demander une paire de souliers, quelque apparence qu'il ait, donnez-la-lui, donnez-lui aussi un chapeau, une veste et un pantalon, car c'est peut-être Dieu Lui-même. (23-4-1902)

Je vous ai dit souvent qu'une seule chose suffit pour être écouté de Dieu : la charité. (10-9-1893)

L'amour du prochain.

Quel que soit le chemin que vous prenez, vous ne sortirez jamais de ce cercle de fer : Aime ton prochain comme toi-même. (28-12-1894)

Aimer ton prochain, cela t'est impossible ? Alors fais comme si tu l'aimais.

Il est difficile d'aimer son prochain comme soi-même, et pourtant c'est facile : aimez-vous moins vous-mêmes. (18-6-1894)

Faites ce que tout au long vous recommande l'Évangile : pratiquez la charité. Elle ne consiste pas seulement à donner votre bien. Empêcher que les péchés d'une personne soient dévoilés, c'est la charité ; supporter ceux qui ne sont pas de votre goût, c'est encore la charité ; rendre un service quelconque, aller au-devant d'un désir, c'est être charitable. (14-3-1895)

Ne tournez jamais votre frère en ridicule si vous voulez que le Ciel vous accorde ses faveurs. (24-2-1902)

Pour ne pas se tromper, il faut aimer son prochain comme soi-même. Il faut l'aimer avec un complet désintéressement. (11-3-1902)

L'amour du prochain consiste, pour être complet, à aimer tout le monde, les siens comme les étrangers, sans distinction. Nous ne savons pas si cette famille, que nous croyons étrangère, n'est pas la nôtre. (30-4-1895)

Vous devez être une Providence pour tous ceux qui viennent à vous. (31-3-1903)

Croyez bien que, lorsque vous faites du bien à quelqu'un ou lui rendez un service, c'est peut-être bien à cette personne que vous le rendez, mais c'est à vous surtout, car il vous sera rendu au centuple ce que vous aurez fait. (9-12-1895)

La force qui vient de Dieu est donnée à ceux qui pratiquent la charité. (13-2-1902)

La solidarité humaine

Nous ne sommes pas sur la terre pour être heureux ; si nous avons du bonheur, c'est pour en faire profiter les autres. (3-2-1895)

On éprouve de la joie lorsqu'on aide les autres à porter un fardeau. (26-2-1902)

Savez-vous pourquoi certains se dévouent ? C'est parce que d'autres se sont déjà dévoués pour eux.

Nous ne pouvons être heureux tant qu'un de nos frères est malheureux.

On ne doit pas entrer au Ciel les uns sans les autres. Vous pouvez être sûrs d'une chose, c'est que vous ne pourrez entrer au Ciel tant que tous les retardataires n'auront pas été amenés à la lumière, tant qu'un de nous souffre encore dans les ténèbres. (14-11-1900)

Nul ne peut entrer au Ciel s'il n'aime son ennemi comme lui-même. Et si cet ennemi n'entre pas dans le Ciel, vous n'y entrerez pas non plus. (20-9-1894)

La sympathie fraternelle. Les causes de l'antipathie.

Il faut fréquenter les êtres les plus repoussants et ne mépriser personne. Ce serait offenser Dieu, puisque son souffle est en tout être. (25-3-1895)

J'aime autant un voleur qu'un honnête homme, car personne parmi vous ne peut crier : Au voleur ;

Il n'en est pas un qui n'ait pas fait plus ou moins tort à un autre, ni absolument personne qui n'ait vraiment jamais rien fait à autrui. (28-5-1902)

C'est l'orgueil qui produit l'antipathie. Deux personnes ne sont pas antipathiques au même degré, c'est l'inférieur qui a de l'antipathie pour le supérieur. Si ces personnes avaient le même degré d'avancement moral, il n'y aurait aucune antipathie entre elles, mais au contraire sympathie. Souvent c'est la matière et non l'esprit qui est antipathique, il faut donc que le supérieur soit charitable pour l'inférieur. (18-6-1895)

Il faut vaincre l'antipathie et lutter contre le sentiment qui vous éloigne de quelqu'un.

Ne fuyez pas la mauvaise société. Aidez-lui à devenir bonne. (3-3-1902)

Il ne faut pas craindre de fréquenter quelqu'un de plus méchant que soi. On se sert souvent de ce proverbe : Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. Ce proverbe n'est pas très juste, car ne devient mauvais que celui qui a dans son cœur le germe du mal ; en étant en contact avec des méchants, ce mal se développe. Mais si la personne n'avait pas le mal dans son cœur, elle ne ferait jamais le mal.

Il vaut mieux tendre la main à la personne qui est tombée dans un borbier et l'aider à sortir de là que de lui donner un coup de pied afin de l'enfoncer davantage. (16-11-1893)

La compassion - La pitié

Si, au moment de commettre un crime, l'assassin a un moment de compassion qui l'arrête, son crime lui est pardonné, et la victime n'a plus besoin d'être assassinée.

Si un enfant de six ans, né avec le germe du crime dans le cœur, faisait une bonne action sans le savoir, qui serait par exemple de sauver un chien, ce fait seul l'empêcherait de commettre un crime. Lorsqu'il serait sur le point de commettre son crime ou de frapper sa victime, des chiens appartenant à la race de celui qu'il a sauvé se jetteraient sur lui sans qu'il les voie. A ce moment il serait pris d'une sorte de terreur et renoncerait à son crime. L'existence suivante il aura moins envie de tuer ; s'il étouffe ce penchant encore cette fois, dans une autre vie il sera moins fort et enfin

la troisième fois le penchant ne reviendra plus. On voit par là que la moindre bonne action est récompensée au centuple.

La bonté secourable

Il est du devoir du riche de donner beaucoup aux pauvres et de celui qui n'a rien de ne pas envier le riche, car l'un et l'autre manqueraient à la charité, et personne n'entrera dans le royaume de Dieu s'il n'a la charité. La foi n'est rien, l'espérance n'est rien sans la charité. (7-5-1893)

On dit souvent : « Oh ; telle personne est bonne, elle a donné telle somme en mourant, etc. ». Eh ; oui, elle l'a laissée parce qu'elle n'a rien pu emporter ; c'est de son vivant qu'elle aurait bien fait de la donner. (7-5-1893)

Si nous avons quelque bien-être, c'est par surcroît.

Dieu a dit : « La fortune que je te donne, tu la partageras avec la pauvreté ».

Il ne faut pas s'inquiéter du repas suivant, mais plutôt si le voisin a à manger. (12-3-1902)

L'économie bienfaisante

Dieu a mis tout ce dont nous avons besoin à côté de nous pour la vie matérielle ; mais ne gaspillons rien. Dans les grandes maisons, quand les domestiques gaspillent la marchandise sous prétexte que les maîtres sont assez riches, ils ont tort, car un jour ils auront faim eux-mêmes, mais ils n'auront rien à manger. Les maîtres sont aussi punis pour ne pas avoir fait attention à ce qui se faisait chez eux et pour n'avoir pas employé le surplus de ce qu'il leur fallait en charités. Il faut être à la fois économe et généreux. (28-5-1902)

Nous ne devons rien jeter ni laisser gâter. Si nous laissons gâter des fruits, nous en sommes responsables. Nous ne devons prendre que ce que nous pouvons manger ou alors nous devons le laisser sui l'arbre afin qu'il puisse servir de pâture aux oiseaux, car nous sommes responsables de tout ce que nous faisons. (15-6-1895)

Si Dieu a mis dans votre jardin de la nourriture pour les oiseaux et que vous tuez ces oiseaux, quelqu'un viendra qui vous dépouillera.

On est coupable de jeter les miettes de pain de sa table, de repousser dans la boue un morceau de pain trouvé sur le trottoir. Il faut les placer de façon qu'un oiseau ou un chien affamé les trouve propres et rangés. Mais l'orgueil nous retient et nous empêche d'agir ainsi.

Vous ne devez jamais repousser un morceau de pain du pied. Si vous en voyez dans les balayures, il est de votre devoir de le ramasser, de le mettre sur le pas de la porte d'allée voisine sous peine d'être obligé un jour, pour vous nourrir, d'aller en chercher dans les balayures. Et, si quelqu'un qui ne sait rien vous voyant ramasser ce morceau de pain rit, une autre personne plus avancée pensera que c'est pour vos animaux, une autre encore plus avancée dira : »

Ah ; voilà une personne qui connaît le poids et la valeur de ce qu'elle fait ». (23-12-1896)

La prodigalité éclairée

– Comment reconnaître la lumière dans le cœur ?

– Quand il y a indulgence ; quand tu donneras, dans un élan du cœur, à ceux qui te demandent, sans t'inquiéter de ce qu'ils sont.

Un père a trois enfants. L'un est adroit, intelligent, il fait brillamment ses affaires, tout le monde l'estime et l'envie. Le second travaille aussi, mais par instants il boit et

dépense un peu d'argent ; son frère, ses parents et ses amis le remarquent et médisent de lui à ce sujet. Le troisième enfin est prodigue, tout ce qu'il gagne, il le donne, le dépense. Si quelqu'un a besoin de quelque chose, certes il ne s'adressera pas au premier ; celui-ci refuserait dans l'intérêt de ses enfants, dans le sien et dirait au demandeur : « Faites comme moi, travaillez ; « Peut-être obtiendra-t-il quelque chose du second, mais ce n'est pas sûr, car s'il a un bon mouvement, la pensée de sa famille, des siens, le retiendra. Mais le troisième donnera tout ce qu'on lui demandera et de bon cœur. Lequel est le plus riche ? Je vous certifie que c'est le prodigue, car il a brisé le veau d'or pour en semer les parcelles dans un terrain qui est à lui, où il germera et fructifiera. Mais, entendons-nous bien, le prodigue peut l'être par sottise ou par faiblesse ; ce n'est pas de celui-là que je parle.

Je parle du prodigue qui a la connaissance, qui sait ce qu'il fait, ce qu'il donne et pourquoi il le donne.

Enfin il y a encore une objection à réfuter. L'homme qui demande peut ne pas être méritant, mais cela ne nous regarde pas ; nous donnons pour nous et pas pour lui ; pourquoi jugerions-nous et de quel droit ?

L'aumône spontanée

Oh ; je sais, on fait tout ce qu'on peut au moment nécessaire et on s'aperçoit tout à coup qu'on aurait pu faire davantage, car la charité consiste à se dépouiller. Après avoir fait acte de charité, si l'instant d'après il se présente un individu qui ne fasse pas bon usage de ce qu'on lui donne, on ferme sa porte et on lui refuse en disant : « Oh ; ce n'est pas la peine pour ce qu'il en fait ». On commet là deux actes répréhensibles : un contre la charité, un autre contre les commandements de Dieu qui défend de juger son prochain. (10-6-1897)

Si quelqu'un vient nous demander et que nous sachions que cette personne n'a pas besoin, nous devons lui donner puisqu'elle nous demande ; nous devons donner sans regarder, sans nous inquiéter si elle a besoin ; elle nous demande, cela doit nous suffire. Si elle ne fait pas un bon usage de ce que nous lui donnons, elle s'empare du bien d'autrui, car elle prend le pain d'un malheureux, c'est-à-dire de quelqu'un qui serait dans le besoin et, plus tard, elle passera par le même chemin. (20-3-1895)

Le mendiant qui emploie mal l'aumône est responsable du tort qu'il a fait au vrai pauvre, et d'autre chose encore, qu'il ne peut payer. Mais le donateur est dégagé. (21-4-1903)

La bienfaisance cachée

Lorsque vous faites l'aumône, faites-la dans l'ombre et sans en attendre une récompense du Ciel, car si vous avez cette pensée, vous vous payez vous-mêmes. Mais faites l'aumône avec bonté, comme une chose due à un frère. (29-3-1903)

La main droite doit ignorer ce que la main gauche donne, c'est-à-dire que, si l'on fait du bien, il est inutile de le crier sur les toits. (10-5-1893)

Faites le bien, mais de façon que tout le monde ne le sache pas. Si un laboureur sème des graines, il doit les recouvrir de terre pour les faire germer. (27-4-1893)

Le bien doit être fait dans l'ombre. Si nous travaillons pour que notre frère le sache, le voie, nous sommes assez récompensés comme cela. (28-3-1895)

– Que veulent dire ces paroles : Amassez des trésors avec des richesses injustes ?

– Lorsque quelqu'un nous fait une sottise et que nous connaissons cette personne, nous pourrions la surprendre lorsqu'elle nous fait du tort. Mais si nous la laissons faire sans rien dire à personne, en gardant cela pour nous, c'est un trésor acquis avec

des richesses injustes. Il faut faire le bien dans l'ombre pour qu'il nous soit compté. (13-4-1898)

Le bien fait d'une façon cachée et mis dans l'ombre devient héréditaire. (20-2-1895)

Le bon exemple

On ne fait pas d'effet en parlant ; il vaut mieux donner le bon exemple.

Nous répondrons à la violence par la douceur et, chaque fois que nous le pourrons, nous tâcherons, par nos conseils et surtout par nos exemples, de ramener ceux qui sont excités. (9-7-1894)

Si votre voisin est violent et vous fait du mal, faites-lui voir que vous ne vous vengerez pas, que vous lui pardonnerez, et par là vous le désarmerez ; faites ce que vous pourrez pour le ramener au bien. (9-6-1895)

Supposons que nous donnons un dîner. Il y a beaucoup d'invités ; dans le nombre deux ne viennent pas, ils ont fait prévenir un moment avant de se mettre à table de ne pas les attendre. Leurs couverts sont mis. A ce moment deux malheureux se présentent et demandent à manger. Il faudrait, pour être dans le bon chemin, inviter ces deux personnes à dîner, leur donner les deux places laissées libres par les absents et dire : « C'est Dieu qui vous envoie ; soyez les bienvenus ». Il est possible que cela fâche quelques personnes parmi les invités, mais pourvu qu'on fasse plaisir à Dieu, c'est tout. On peut faire le bien par l'exemple. Pourvu qu'une ou deux personnes des invités puissent mettre à profit ce qui leur a été montré, c'est suffisant ; les autres auront le temps de le faire ensuite, car ce qui leur a été montré ne peut pas se perdre. Il y a toujours quelqu'un qui profite des bons exemples. (9-3-1896)

Dis-moi ce qu'il y a dans le fond du cœur et je le dirai si l'homme doit passer par ce chemin ou non.

Par exemple : un homme trouve l'ivrognerie sur son chemin et ne veut pas boire soit par crainte de ce que le monde en dira, soit de peur de nuire à sa santé, soit enfin pour ne pas donner le mauvais exemple. Eh bien dans le dernier cas, il n'aura plus à passer par ce chemin.

La mansuétude.

Rendons toujours le bien pour le mal ; n'en voulons pas à ceux qui nous en font, car ils sont bien malheureux, ils ne savent pas ce qu'ils font et nous ne savons pas ce que nous avons été. (5-11-1889)

Si quelqu'un de nos ennemis a besoin d'un service, il faut le lui rendre de préférence à tout autre, car, si l'on fait du bien à un ami, il est probable que cet ami nous en sera reconnaissant, tandis que si c'est quelqu'un qui nous a fait du mal, il sera étonné de ce que nous lui fassions du bien, car lui nous ayant fait du mal, il ne compte pas sur nous ; c'est par conséquent le seul moyen de le ramener au bien.

Si on est attaqué dans la rue, se protéger, parer les coups, jamais on ne doit frapper ou tuer. Celui-là n'est jamais attaqué qui ne l'a pas mérité lui-même.

Si votre voisin empiète sur votre limite, ne l'assignez pas devant les tribunaux. Le Ciel saura bien vous dédommager et faire porter à vos terres la différence de récolte perdue.

Celui qui intente un procès contre l'un de ses frères et le gagne porte dès ce moment la marque de la Bête, car il a donné à manger à la Bête, il l'a nourrie. Il en est de même pour tous ceux qui ont témoigné pour lui. Et si cet homme va ensuite se promener devant la demeure de celui qui a perdu le procès et dit : « J'ai gagné », en

s'en vantant, ah ! je vous le promets, il n'ira dans le Ciel que quand il aura passé par là. (5-12-1894)

Si quelqu'un vous dérobe quelque chose, donnez-lui beaucoup plus qu'il ne vous a pris. Si quelqu'un vous fait du tort, pardonnez-lui et je vous proteste que Dieu vous rendra par la porte ce qui sera sorti par la fenêtre. (8-11-1894)

Un voleur s'introduit chez vous et vous le surprenez en train de vous enlever quelque objet. Au lieu de le dénoncer à la police, vous lui dites : « Mon ami, cet objet est à vous, emportez-le donc », cet homme sera frappé par votre attitude et il se convertira peut-être. N'y aurait-il qu'une chance sur cent qu'il se convertisse ou qu'un voleur sur cent soit amélioré que cela justifierait une telle attitude.

Il ne faut pas tuer ni punir les maraudeurs. On n'a pas le droit de tuer un lièvre qui mange nos choux, un oiseau qui mange notre blé, un voleur qui prend nos raisins. Dieu a peut-être voulu que ces raisins servent à cet homme et que ce blé soit pour ces oiseaux. On peut les tuer, mais un jour viendra où l'on n'aura plus de choux, plus de blé.

Si un employé vole et que son contremaître ou son gérant s'aperçoive du vol commis au préjudice de la maison, il doit faire appeler son employé et, lorsqu'il est seul avec lui, il lui fait remarquer qu'il a pris quelque chose, puis il met dans la caisse la valeur représentant le vol. Si l'employé continue, il le fait appeler chaque fois et il met la somme jusqu'à ce que l'employé soit corrigé. (14-11-1900)

Le pardon des offenses

Aucun ne pourra entrer dans le Ciel qu'il n'ait reçu le pardon de celui qu'il aura offensé et, je l'atteste devant Dieu, nul ne pourra rencontrer sur sa route un de ceux qui ont le pouvoir de délier ce qui a été lié s'il n'a répandu beaucoup de larmes, s'il n'a eu le repentir. Pour arriver de l'autre côté il faut, si je puis me servir de cette expression, un tamis. De même pour venir de ce côté. Mais, en quittant l'autre côté, on ne peut pas toujours apporter dans celui-ci tout ce qu'on voudrait. Mais je vous jure que, pour aller de ce monde dans l'autre, il faut laisser toutes choses et le bien seul qu'on aura fait sera emporté. (30-11-1893)

Je vous affirme que l'absolution n'est valable que si celui que vous avez offensé a pardonné ; si un homme, seul avec un enfant, disait à cet enfant : »

« Tu es un menteur », ce serait une insulte si c'était vrai ; mais, si ce n'était pas vrai, il faudrait qu'il reçoive le pardon de cet enfant pour entrer dans le Ciel, ainsi que le pardon des témoins. Mais il n'y en avait pas, direz-vous. Détrompez-vous ; il y avait là, présents, peut-être plus de deux cents personnes invisibles devant lesquelles le pardon doit être prononcé. Nous ne sommes jamais seuls. (12-9-1893)

Vous avez deux personnes bien unies par l'amitié, une troisième vient les désunir brusquement. C'est ainsi qu'agit un couteau, une faux, sur la chair.

Pourquoi la plaie ne se réunit-elle pas sur-le-champ ?

C'est que les molécules ont encore devant les yeux cet être hideux, cet individu qui est venu les arracher l'une à l'autre. Repassez le couteau dans la plaie, les molécules verront en lui cette fois un combattant, un aide qui vient chasser ce qui les faisait souffrir ; l'image première qui, sans cela, aurait duré jusqu'à la mort des cellules, s'efface, les chairs reprennent, la plaie guérit. Il en est de même dans la vie.

Il n'est de meilleur exemple que celui que Notre Seigneur Jésus-Christ nous a donné en pardonnant à ses bourreaux, Lui qui ne faisait que le bien et à qui on a fait subir toutes les ignominies possibles.

Dieu ne nous demande qu'une chose : aimer notre prochain, n'avoir aucune idée de rancune ou de vengeance. Pourquoi déterrer les morts et revenir sur les peines passées ? Il faut aller de l'avant, sans regarder en arrière. (12-9-1893)

Pour aimer son prochain comme soi-même il faut d'abord ne pas médire, quel que soit le tort ou le mal qu'on ait pu nous faire, ensuite il faut oublier l'offense, c'est-à-dire jeter un voile sur le passé.

Supposons que le mal soit une blessure qui vous ait été faite ; si nous voulons qu'elle guérisse vite il faut la soigner ; or le traitement consiste à ne pas y penser et l'oubli fait que la blessure guérit seule. (12-9-1894)

L'oubli est une sorte de pardon. Pardonner à celui qui nous nuit c'est semer en lui le germe qui un jour produira le remords et le retour au bien.

Dans la vie on progresse sans cesse, et au fur et à mesure de ces progrès on change de guide ; d'où la nécessité de faire la paix immédiatement avec ses ennemis, car en offensant son ennemi on offense son guide, et la paix ne peut être faite qu'entre les quatre. Sinon il faudrait attendre que, dans la série des réincarnations, la même période se reproduise pour que le pardon soit accordé. Il faut même que l'offensé prie pour l'offenseur.

Si nous avons offensé une personne, nous devons prendre avec nous un témoin et aller demander notre pardon. Si l'on refuse de nous pardonner, nous en prenons deux, puis trois. Alors nous sommes dégagés et il faut que celui qui a refusé cherche pendant des siècles la personne qui était venue le supplier. Souvent elles se trouvent réincarnées l'une près de l'autre et ne se reconnaissent pas.

Le pardon du Ciel ne suffit pas ; il faut aussi payer sa dette. L'absolution n'est qu'une satisfaction, nous ne serons pardonnés qu'après avoir payé. (29-1-1902)

C'est de ce côté qu'il faut payer, car ce qui est lié dans le Ciel sera délié dans le Ciel, et ce qui est lié sur la terre sera délié sur la terre. Ainsi vous avez un procès avec quelqu'un. C'est votre voisin qui le perd et c'est vous qui le gagnez. Croyez-vous, si vous venez à mourir, que la querelle sera vidée ?

Non. Il faudra que vous reveniez jusqu'à ce que vous ayez fait la paix avec votre frère, et cela devant autant de témoins qu'il y en aura eu au moment de la querelle. C'est pourquoi je vous dis : « Faites la paix en ce monde, car il est très difficile de la faire dans l'autre, à moins que vous ne trouviez sur votre chemin un de ceux qui ont le pouvoir de lier et de délier ». Mais, si vous avez des griefs contre quelqu'un, même si vous avez raison, vous devez faciliter par tous les moyens cette personne à venir vous demander pardon, non pas pour vous, mais pour lui éviter des peines. Allez lui tendre la main, ce sera un devoir de charité.

La personne qui vous a offensé, lors même que vous lui pardonnez le mal qu'elle vous a fait, doit souffrir, à moins que vous ne demandiez pour elle. (Avril 1893)

Il est très facile d'obtenir ce que vous demandez, vous le pouvez comme moi ; promettez seulement d'avoir la charité et de n'en vouloir à personne.

Souvent vous avez des griefs contre quelqu'un et, pendant un temps infini, presque toujours, vous lui en voulez et vous dites : « Telle personne m'a fait ça ! « Pourquoi ne pas laisser de côté ce qui est passé et revenir sans cesse sur une chose enterrée ?

On ne réveille pas les morts. Si vous n'oubliez pas, ne parlez à personne de ces rancunes et tâchez d'oublier en pardonnant. (20-7-1893)

Notre enfer à nous sera le remords ; nous aurons le regret de n'avoir pas bien fait, d'avoir fait telle ou telle chose à notre semblable et nous ne serons dans le repos que lorsque nous aurons expié nos fautes. Et, pour les expier, il faut être pardonné par

celui que nous avons offensé, car nulle autre ne peut s'expier si elle n'est pas pardonnée. (5-11-1889)

L'abnégation

Ne pas se défendre des calomnies. (26-4-1903)

Si vos voisins doivent mal parler de quelqu'un, qu'est-ce que cela fait que ce soit de vous et que vous supportiez pour les autres ? (27-11-1894)

Celui qui nous salit nous blanchit, celui qui nous jette la pierre nous grandit.

Il y a deux choses auxquelles nous fermons notre porte, c'est le tort et la misère. En effet nous n'avons jamais tort, mais si quelqu'un nous fait du tort nous savons bien nous récrier et dire : »

Je ne comprends pas pourquoi on me fait du tort, je n'ai rien fait pour cela ; « Et pourtant ne vaut-il pas mieux que l'on me fasse tort ? Si je l'accepte sans murmurer, cela prouve que j'ai quelque chose de bon, et s'il y a du bon en moi, forcément le tort deviendra meilleur. Il en est de même pour la misère.

Si nous acceptons la misère pour nous, que nous la retirons chez nous, elle n'est pas chez notre voisin.

Il vaut mieux que ce soit nous qui soyons dans la misère, ne serait-ce que pour montrer l'exemple.

Ne cherchez pas à vous disculper. Il faut que ceux qui vous traînent dans la boue traînent quelqu'un, il vaut mieux que ce soit vous. Soyez contents ;

Être condamné injustement, qu'est-ce que cela fait ? Il y a deux mille ans on a bien condamné injustement le Seigneur.

Le sacrifice

Il est dit : « Beaucoup de sacrifices seront offerts, mais peu sont acceptés ». Cela vient du cœur avec lequel on offre. Ainsi un riche, en donnant beaucoup, donnera peut-être beaucoup moins que le pauvre qui donnera peu mais de bon cœur. Nous n'entrerons dans le Ciel que, lorsque donnant quelque chose, nous n'aurons aucune peine à offrir ce don. (3-2-1896)

On ne doit pas se couper un doigt volontairement ni se faire mal d'aucune manière, autrement on aura à payer pour cela. Mais si un homme donne sa vie pour en sauver un autre, c'est bien, et le bien amené par ce sacrifice sera répandu sur tous deux, c'est-à-dire que leurs deux anges gardiens entrent en communication et se partagent le bien qui a été fait.

Que de souffrances il faut pour entrer dans le Ciel ; Combien il en faut pour que cela serve, et combien ne servent à rien ! Il faut travailler et exercer ses jambes si on veut surmonter les obstacles.

Comment franchirez-vous les grands si vous ne pouvez surmonter les petits ? Nous devons conquérir notre volonté et devenir indépendants et nous ne pourrons l'être que lorsque nous aimerons notre prochain comme nous-mêmes. Ainsi voilà devant vous la mort qui va frapper votre ennemi ; vous vous dites : « Oh ; je ne ferais rien pour que la mort fauche », mais au fond vous n'êtes pas fâché que ce soit votre ennemi qu'on moissonne. Si on vous disait de donner à sa place un de ceux qui vous sont chers, le feriez-vous ? Eh bien ; je connais un de mes amis qui l'a fait. Il faut pour aimer son prochain tout lui sacrifier. (21-9-1893)

La charité, Église universelle.

Il a été dit : « Hors l'Église , point de salut ».

Cela est vrai. Mais l'Église est universelle ; l'Église, c'est la charité. Hors de la charité, pas de salut. (17-2-1902)

Toutes les religions se fondront dans une seule : celle de la charité. (13-1-1897)

Le Bien

L'effort constant vers le bien

Dieu nous demande de faire des efforts pour aimer notre prochain comme nous-mêmes, d'apaiser nos frères, de porter le calme dans les familles où règne la discorde, en un mot de faire le bien.

Pour distinguer le bien du mal vous avez un point de repère sûr : il y a eu dix commandements écrits sur la pierre, ce sont les dix commandements de Dieu. Il est vrai que les deux principaux sont d'aimer Dieu et d'aimer son prochain comme soi-même, mais les huit autres peuvent nous servir de règle.

Croyez-moi, faites le bien et ne vous inquiétez pas d'autre chose ; prêchez d'exemple et ne faites à autrui que ce que vous voudriez qu'on vous fasse.

Dieu rend au centuple le bien que vous aurez fait. (27-11-1895)

Faites le bien. Celui que vous jetez par la fenêtre revient par la porte.

Faites le bien, et vos ancêtres profiteront de ce que vous avez fait. Il ne faut jamais se raidir contre le bien si vous voulez aller voir la lumière vers Celui qui vous a envoyés sur la terre. (13-12-1894)

Souvent on pense au bien à faire, mais on se donne le temps : Demain je ferai cela. Et pourquoi ?

N'avez-vous pas lu qu'il ne faut jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même ? (30-11-1893)

Il ne faut pas remettre au lendemain, car les êtres qui sont là pour nous aider peuvent être partis auprès d'autres.

Ah ; qu'on voudrait souvent partir pour se reposer ;

Sachez que de l'autre côté il n'y a pas de repos.

Ici la matière se repose, l'esprit ne se repose jamais.

Ne cherchez pas le repos, cherchez la guerre ; cherchez les incrédules, les méchants, les malades, les ignorants, et guérissez-les en donnant de vous-mêmes, malgré tout l'ennui et toute la gêne que cela vous causera. Si vous revenez de là appauvris, fatigués, épuisés, même atteints de doute par leurs arguments, renfermez-vous dans votre chambre dans la solitude, et priez. La force avec la vigueur vous reviendront.

La persévérance victorieuse

Ce n'est qu'en persévérant que l'on arrive au but.

Cela peut être long et difficile, mais le Ciel peut l'accorder parfois tout d'un coup. (19-11-1904)

Dieu donne à tous graduellement la lumière nécessaire pour franchir les obstacles, comme le maître d'école commence par l'A B C pour instruire ses enfants. Mais, si vous ne pouvez ou ne voulez franchir les petits obstacles, comment franchirez-vous les grands ? (10-5-1893)

Si malgré la volonté et les efforts que nous faisons pour mieux faire, nous sommes attirés comme par un aimant vers les mêmes sottises et les mêmes défauts, c'est que notre esprit et notre matière n'ont pas assez travaillé et par suite ne sont pas encore

assez souples pour se soumettre à la volonté et aux inspirations de l'âme. C'est pourquoi Dieu ne nous a pas marchandé le temps pour arriver insensiblement à la perfection. (31-12-1894)

Dieu ne nous supprimera les obstacles que lorsqu'ils ne nous arrêteront plus ; Il ne nous donnera la connaissance que lorsque nous aurons acquis assez de force pour que cette connaissance anticipée des événements ne nous empêche pas de les rechercher et de les provoquer.

La sagesse

La sagesse n'est pas ce que pensent souvent votre voisin ou voire ami qui se plaignent que leur fils ou leur fille se conduisent de telle ou telle façon.

La vraie sagesse consiste à s'efforcer toujours vers le bien en ne se vengeant pas, en ne jugeant pas, en aimant les autres comme soi-même. (13-6-1894)

Cherchez la paix, vous trouverez l'adversité.

Cherchez l'or, vous trouverez la misère.

Cherchez la vie, vous trouverez la mort. (Octobre 1897)

Le plus simple est de cultiver le champ de la charité : ne pas dire du mal d'autrui, savoir qu'on est ici par la volonté de Dieu, voilà le nécessaire ; la foi augmente et dans le champ poussent toutes choses utiles à notre avancement.

Comme nous sommes soldats d'un maître juste et bon, nous n'avons pas besoin de nous inquiéter, ni même d'espérer. Il suffit de marcher droit devant nous.

La transformation du mal en bien

Si vous avez un frère qui va dans le mal, aimez-le, allez avec lui et, si vous succombez, tant pis, vous aurez la récompense plus tard.

Comment progresserait le mal s'il n'allait chez personne ? Car le mal ne doit pas être détruit, mais transformé en bien. (30-7-1903)

Si on a des enfants, il ne faut pas leur dire de ne fréquenter que les bons. Ils doivent aller avec tout le monde et, s'ils ont du bon en eux, ils ramèneront les plus mauvais au bien. S'ils ne vont pas avec les mauvais, comment d'autres meilleurs iront-ils avec eux qui sont déjà bons ? (29-1-1902)

Des mauvaises plantes il en faut faire de bonnes. (18-2-1902)

Le mal existe pour nous donner les moyens de lutter, afin de devenir de bons soldats, et acquérir la force pour les luttes futures, car tout n'est pas fini avec cette existence. (15-1-1895)

Les démons sont en nous et, au fur et à mesure que nous évoluons, ils changent et deviennent autres, quittant le monde des démons. Un homme en retard est un démon. Finalement il s'améliore, et le démon qui était en lui disparaît, pour que lui soit plus grand. Il y a tant d'êtres en nous ;

S'il n'y avait pas un saint parmi les démons, les démons ne deviendraient pas saints.

Si nous voyons le démon, sous quelque forme que ce soit, ne jamais lui faire de mal. Au contraire il faut demander à Dieu qu'il puisse s'améliorer.

Notre âme est une étincelle divine ; le démon ne peut vivre que par le pâle reflet de l'âme. Nous devons lui montrer le bon exemple, afin que plus tard lui aussi soit meilleur, car comme nous il est enfant de Dieu. (14-3-1895)

Les esprits de ténèbres deviendront un jour esprits de lumière. (4-2-1902)

Le chemin de la perfection

Pour la perfection il n'y a pas de dernier échelon puisqu'il n'y a ni commencement ni fin. Le premier échelon, c'est de n'être pas vindicatif, mais vindicatif s'étend très loin.

Tant que vous ferez le bien avec effort, c'est mieux que faire mal ; mais, pour que ce soit le vrai bien, il ne faut pas que vous vous aperceviez que vous le faites.

Il faut que nous fassions le bien naturellement.

Si nous faisons le bien et que notre âme éprouve un contentement, c'est que notre cœur n'est pas encore bon. (6-3-1895)

Tu arriveras dans le Ciel lorsque la charité ne te coûtera pas, lorsque tu donneras ta force sans t'en apercevoir. Mais commençons par nous tenir sur nos jambes avant de vouloir marcher.

Lorsque vous donnerez à votre frère le double de ce qu'il vous demande sans que cela vous coûte, vous pourrez dire que le règne de Dieu est proche.

Ne croyez pas qu'on puisse changer du jour au lendemain. Pour que la bonté soit dans un homme, il faut que tout en lui soit en harmonie, tout jusqu'aux cheveux. Il faut donc travailler et beaucoup jusqu'à ce que le pied devienne aussi bon que la tête, ou sans cela on ne saurait entrer dans le Ciel.

Si une main commet un crime, elle arrête donc tout l'être et c'est pour cela qu'il vaut mieux couper son bras si on a l'intention de mal faire, que céder.

Il faut toujours rechercher la peine la plus grande. (11-2-1902)

Il ne faut pas fuir le danger ; au contraire il faut être là où les difficultés sont grandes, de façon que, si l'occasion s'en présente, on puisse agir et de sang-froid, par quelques mots seulement, parfois empêcher de grands malheurs d'arriver. (Février 1903)

A mesure que nous nous élevons, nous apprenons à aimer la souffrance, jusqu'à la réclamer comme un délassement. (3-1-1897)

On est au bout de ses peines lorsqu'on est heureux de ses peines. (13-1-1897)

Lorsque les adversités passeront sur nous sans laisser de trace, le Ciel ne nous éprouvera plus. (5-3-1893)

Quand un acte de vertu nous coûte, c'est signe que nous ne possédons pas encore cette vertu.

Ce n'est que lorsqu'elle sera devenue partie intégrante de nous-mêmes que son exercice sera sans effort et spontané.

Être comme l'enfant qui vient de naître, c'est faire le bien sans effort, inconsciemment, ne voir de mal nulle part.

Les « pauvres d'esprit » sont ceux qui ont tout appris, tout su et tout oublié, même qu'ils souffrent.

Tous les préceptes se résolvent en un seul : Nul n'entrera au Ciel qu'au jour où rien ne lui coûtera.

Tant qu'un acte à accomplir pourra lui occasionner quelque peine, il ne sera pas prêt.

Le détachement

Vivre, regarder tout comme étranger et ne point voir d'étranger, tout recevoir. (28-6-1896)

S'attacher à la terre sans s'y attacher ; aimer les choses comme ne nous appartenant pas.

Tout ce qui nous semble si utile passera. Il n'y a que le bien qui se retrouvera un jour. Plus nous nous attachons aux futilités qui nous entravent, plus nous aurons de peine pour nous en défaire et, si nous ne nous en détachons pas nous-mêmes, Dieu nous en détachera de force et nous en aurons d'autant plus de peine. (9-12-1905)

Les Enfants de Dieu

Il y a les enfants de Dieu nés de la volonté de Dieu sans le secours de la chair, c'est-à-dire sans qu'aucun jardinier n'ait eu besoin de les faire sortir de la terre, tandis que d'autres sont nés de la chair et sont les enfants de la terre. Il y a même deux catégories dans les enfants de Dieu : ceux qui sont les soldats et ceux qui sont les officiers. Les enfants de la chair reviennent fatalement, les enfants de Dieu reviennent par leur propre volonté.

Seuls les soldats seront toujours partout, dans les ténèbres comme dans la lumière, chargés de ramener ceux qui sont en retard. (18-2-1902)

Pour être petit soldat, il faut abandonner son soi-même. (4-1-1895)

Si vous voulez être soldats, aimez votre prochain comme vous-mêmes, alors vous pourrez dire que vous êtes allés sur le champ de bataille et que vous êtes du nombre des guerriers. (8-11-1894)

Il y a des âmes qui se trouvent bien quelque part, se contentent de ce qu'elles ont et veulent rester là ; d'autres plus ambitieuses vont plus loin ; d'autres ne s'arrêtent jamais, insatiables et donnent leur récompense à d'autres qui sont dans les ténèbres et ne peuvent en sortir.

Pour elles le paradis n'est pas. Ce sont les âmes de soldats et de leurs chefs. Qu'est-il en effet besoin de paradis pour ceux qui ont la conscience de combattre pour leur empereur et père ? Ils ne s'arrêtent jamais, toujours il y a des combattants.

Mais il n'y a de chefs ayant pouvoir de choisir et de grouper les combattants qu'à certaines époques.

Les combattants appartiennent à leurs chefs, ils ne sauraient désertier. S'ils le font, cela dure à peine quelques siècles, un millier d'années, puis leur remords est si grand qu'ils reviennent d'eux-mêmes et demandent leur pardon.

Mission et pouvoirs des enfants de Dieu

Si nous faisons le bien et que Dieu nous choisisse pour être au nombre de ses soldats, c'est une grande faveur, car un soldat peut obtenir de l'avancement.

Et si ce soldat a fait preuve de courage et que son chef, pour le récompenser, lui confie un poste nouveau, c'est encore une grande faveur, mais il faut qu'il rende compte à son supérieur, et celui qui est son supérieur à un autre plus élevé que lui et ainsi de suite. De même Dieu peut avoir des fermiers ; s'Il est content de l'un d'eux, Il ne lui réclamera pas le prix de son fermage, Il le lui abandonnera. Si ce fermier continue à satisfaire le Maître, Il lui donnera une ferme plus grande et enfin Il le nommera fermier général. Il ne lui demandera plus rien et le visitera de temps à autre. Dans ce chemin on devient tellement fort qu'à un moment donné on a peur de soi, car tout ce que l'on commande doit se réaliser. Ainsi, si l'on disait à un verre de se briser, aussitôt, dans trois secondes ou dans trois heures, ce verre se briserait et en même temps tous ceux qui auraient quelque ressemblance avec lui. Et si l'on songe que l'on peut agir sur tout de la même façon, on voit d'ici combien cela est effrayant.

Mais Dieu sait bien que s'Il donnait un tel pouvoir à quelqu'un des siens, celui-ci ne ferait pas le mal et ne s'en servirait que pour le bien de tous ses frères.

Pour en revenir au fermier, sachons bien qu'il y a plusieurs fermes dans la même ferme et que cette grande ferme s'étend à l'infini, car elle comprend tout ce que nous voyons et ce que nous ne voyons pas. Elle est régie par le même Maître et chaque personne est classée dans la demeure qui lui est propre. (15-6-1895)

Un homme a un fils qu'il a beau réprimander, celui-ci ne veut point lui obéir. Il refuse de soulager son père qui, en devenant âgé, au lieu d'aimer ce garçon, n'aura pas confiance en lui et ne pourra lui donner ses secrets. Un autre homme a également un fils. Ce dernier n'agit pas comme le précédent.

Il est respectueux pour le vieillard. Aussi, lorsque le père sentira son fils capable, il lui confiera ses secrets. Il en est de même de Dieu. Ne refusez rien à Dieu et Dieu ne vous refusera rien. L'homme a tous les pouvoirs dans sa main. Pour avoir le pouvoir, il faut faire ce que Dieu veut et Il fera ce que nous voudrons. (3-2-1896)

L'enfant de Dieu peut lire l'inscription que porte la matière ; il peut aussi lui commander. Elle lui obéit et le sert. L'être pur peut tout connaître.

Si on lui demande ce qui existe à un point quelconque, si éloigné qu'il soit, il répond sans faute.

Nul ne peut aller au Ciel s'il ne connaît tout ; mais, en avançant, cette connaissance nous sera donnée, lorsque nous serons arrivés à aimer nos semblables comme nous-mêmes. (3-3-1895)

Si vous vouliez arrêter le cours des siècles, vous pourriez le faire. Si vous faisiez ce que le Ciel vous commande, toutes choses vous seraient données par surcroît. Vous n'auriez pas besoin de peiner et vous fatiguer le cerveau pour apprendre dans les livres. Il suffit pour cela de ne pas être orgueilleux et d'aimer son prochain comme soi-même. (30-8-1900)

Il n'y a pas de forts qui puissent résister au commandement sur l'esprit ; la science ne peut arriver jusque là, car cela est réservé à ceux qui ne sont pas nés de la chair ni de la volonté de l'homme. (28-12-1894)

LE CIEL ÉPARGNERAIT TOUTE UNE PLANÈTE

DE MAUVAISES GENS POUR UN SEUL QUI SERAIT BON.